

**ETUDES ET
SOUVENIRS DE
VOYAGES EN
ITALIE ET EN
SUISSE, ...**



18000

ÉTUDES ET SOUVENIRS

DE VOYAGES

EN ITALIE ET EN SUISSE.

10

ÉTUDES ET SOUVENIRS
DE VOYAGES
EN ITALIE ET EN SUISSE,

NAPLES, LE VÉSUVÉ, LES VOLCANS,
ROME, VENISE, CONSTANCE, PFEFFERS, LES ALPES.

PAR C. FLANDIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Membre de la Société des Sciences naturelles, de la
Société médicale d'émulation de Paris, etc.

*To these Sire omnipotent unfolds
The world's harmonious volume, there to read
The transcript of himself.*

Ceux à qui le Tout-Puissant ouvre le livre harmonieux
du monde, lisent partout son nom dans ses œuvres.

OEuvres poétiques du médecin AKENSIDE.

TOME PREMIER.

Paris,

AU DÉPOT CENTRAL
DES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA PRESSE,
RUE NEUVE-BACINE, 1 BIS.

1838.

961007

FONDO DORIA I, 681⁶¹

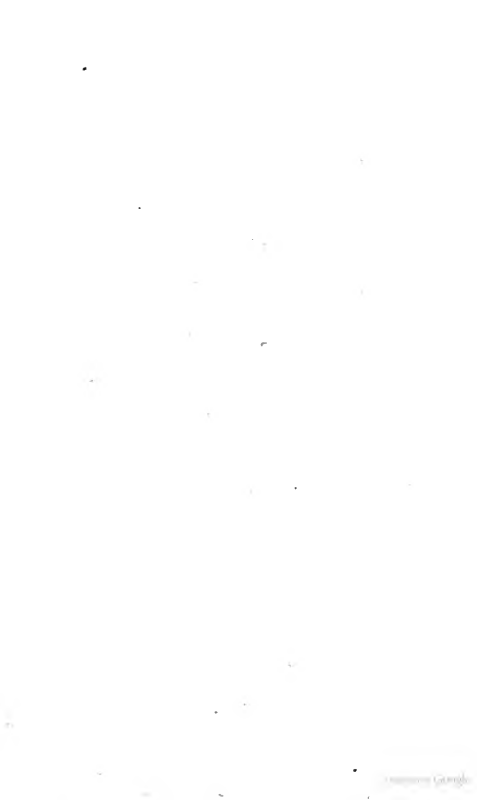




Mon Frère

ET A

Mes Compagnons de Voyage.



PRÉFACE.

Le titre d'un livre fait parfois sa fortune. Il est à craindre que celui qu'on lit en tête de ces volumes ne soit pris en défaveur. En effet, publier, aujourd'hui, après tant d'autres, des *ÉTUDES ET*

SOUVENIRS sur l'Italie et la Suisse ! Et n'a-t-on pas déjà la Suisse et l'Italie pittoresques ?

Est modus in rebus.

Qu'on ne se prévienne pas pourtant. Rien ne ressemble moins que ces ETUDES ET SOUVENIRS à un itinéraire de voyageur. L'auteur, il est vrai, parle encore de l'Italie et de la Suisse, mais pour rattacher à chacune de ses explorations, une question d'intérêt général, scientifique ou philosophique. Ainsi, à propos du Vésuve, il traite des volcans et des soulèvemens, recherche leur origine et leurs causes, analyse et discute les systèmes ou théories à l'aide desquelles les savans ont cherché, de tout temps, à s'en rendre compte. A propos des Alpes, il présente un résumé de nos connaissances en géologie : il met en regard les traditions de l'histoire et les données de la science, et tire, de ce rapprochement, des inductions sur la formation du globe, son âge, les révolutions qu'il a subies, les créations diverses qui se sont succédé dans la série des temps, et dont l'homme est le dernier terme. Après avoir regardé

autour de lui avec les géologues, il regarde encore en lui-même avec les philosophes, et cherche dans les doctrines établies, tout ce qu'elles nous apprennent sur l'homme, sa nature intime, son origine et sa fin même. Mais élevée jusque là, on le pense bien, la question se pose plutôt qu'elle ne se résout. La science ne doit tomber ni dans la superstition, ni dans le scepticisme, ces deux écueils de la raison humaine. Le regard de l'intelligence est borné comme celui des sens eux-mêmes.

Quant à la forme de ce livre qui, pour ne pas paraître trop humble dans son titre, vient peut-être de se montrer présomptueux dans une préface, un mot l'expliquera. L'auteur, en raison de sa profession et des études qu'elle réclame, n'a pas écrit un itinéraire de voyage. Mais, n'ayant pas eu, en pays étranger, la bonne fortune d'une idée nouvelle, il n'a pu faire non plus un livre de science. Dans cette alternative, pour utiliser ses loisirs de voyageur, il a pris en sous-œuvre les découvertes des autres, et a tenté de mettre à la portée de tous, des vérités qui sont trop exclusivement du domaine d'un petit nombre. Ses études,

il les offre telles quelles, et seulement comme une introduction à des recherches plus étendues et plus profondes, à ceux qui ne se sont pas occupés des mêmes matières. Trop heureux si, sous des formes moins graves, un langage moins sévère, il pouvait faciliter les abords de la science et en propager le goût!

ITALIE.

ITALIE.

NAPLES.



Quel voyageur n'a fait sa description de Naples ? La plus fidèle est le tableau que Gudin a exposé au Louvre , en 1836. J'y renverrai ceux qui n'ont pas joui du privilège de contempler la nature : l'art a su la rendre et l'égaliser. Le peintre a jeté sur sa toile les derniers feux du soleil couchant ; mais libre à vous , après avoir vu , grâce à la magie des couleurs, l'astre s'éteindre dans la mer, de le rappeler, à l'orient, sur la cime des Apen-

nins et du Vésuve ; libre à vous de lui faire parcourir le cercle entier des heures pour admirer, au gré de leurs caprices, les jeux variés de sa lumière ; libre à vous d'embrâser la fumée du volcan, de soulever les flots paisibles, d'agiter le peuple le plus impatient de bruit : tous ces spectacles sont à Naples et s'y renouvellent presque à chaque soleil.

Faut-il nommer les lieux encadrés dans cet étroit espace ? A ces noms seuls s'attachent mille prestiges. Aux deux points extrêmes, ce sont Pausilippe et Sorrente, la tombe de Virgile et le berceau du Tasse, poètes dont on aime à rapprocher les noms, à cause de la fraternité de leur génie. De Pausilippe l'on va à Pouzzoles, à Mysène, à Baïa, dans les Champs-Elysées du poète. Quelle terre est plus riche en souvenirs ? A Cumes se trouvent le temple d'Apollon et l'autre de la Sibylle :

..... *Arces quibus altus Apollo*

Prasidet, horrendaque procul secreta Sybilla,

Antrum immane...

..... Un antre au sein des roches nues,
Où mènent cent chemins, cent noires avenues,
Cent larges soupiraux qui, s'ouvrant à la fois,
Vomissent dans les cieux de prophétiques voix.

Cet antre était l'entrée du Tartare qui conduisait à l'avare Achéron, et de là dans les champs des pleurs, *Lugentes campi*.

Plus loin, la route se partage en deux parts ;
à droite est l'Elysée :

*Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.*

Cet air, cette lumière plus pure qui rayonne en ces lieux, c'est aujourd'hui la gloire du poète. Si vous allez jusqu'à Mysène, c'est là que fut enseveli pieusement le fils d'Eole ; c'est de ce port que partit Pline pour aller mourir à Stabie sous les cendres du Vésuve.

A Baïa, c'est de l'histoire pure et sans fictions. Les crimes des hommes y sont écrits partout. Ces amas de décombres sont les ruines des *villa* de Marius, de Pompée et de César. C'est

dans celle-ci que Livie empoisonna son petit-fils Marcellus. Près de là, sur le chemin de Mysène, Agrippine eut, au rapport de Tacite, un modeste tombeau élevé de la main des siens (1). Les flots se soulevant d'horreur avaient rejeté à Néron sa mère. Il envoya Anicetus et deux complices pour l'assassiner. Ceux-ci entourent son lit et Herculeus, capitaine des galères, la frappe, le premier, à la tête. Mais Agrippine lui présentant le flanc : « frappe au ventre », s'écria-t-elle, et elle tomba percée de coups (2). Le monument auquel on donne aujourd'hui le nom de tombeau d'Agrippine

(1) *Domesticorum curâ levem tumulum accepit viam Myseni propter et villam Caesaris dictatoris quæ subjectos sinus editissima prospectat.*

(2) *Protendens uterum, ventrem feri exclamavit: multisque vulneribus confecta est.*

Tous sont d'accord sur ces faits. Les uns ajoutent que Néron alla contempler le corps inanimé de sa mère et qu'il en loua les formes; d'autres le justifient de cette accusation. — *Hæc consensu traduntur. Aspexeritne matrem exanimem Nero, et formam corporis ejus laudaverit, sunt qui tradiderint, sunt qui abnuant.*

C. Tac. ann. liber XIV.

n'a rien moins que la forme d'un *modeste tombeau* (*levem tumulum*), et il n'est pas situé dans le lieu précis indiqué par Tacite. Mais il n'importe tant à la tradition populaire. Le crime fut commis; il a dû laisser sa trace. On la montre encore après dix-huit siècles.

Sénèque appelait Baïa le réceptacle de tous les vices, et Properce conseillait à Cynthie de s'en éloigner comme d'un lieu de corruption. Cependant ce golfe était, suivant Horace, le lieu le plus enchanté de l'univers.

Colline de Baïa, poétique séjour,
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour (1).

Près de Pouzzoles sont les ruines aujourd'hui méconnaissables de la maison de Cicéron qu'il appelait son académie, et, à l'opposite, celle de la *villa* de son rival Hortensius. Par désir

(1) Lamartine.

ou besoin de tout voir, n'allez pas vous hasarder jusqu'à la source des étuves dites de Néron. Un jeune voyageur, notre compatriote, a péri victime de cette curiosité et d'un zèle imprudent.

Toutefois, ne croyez pas, sur le témoignage de M. Valery, d'ailleurs si exact en toutes choses, que le *Cicerone* se plonge nu dans ces eaux bouillantes. C'est assez qu'il aille y plonger des œufs qu'il rapporte cuits au voyageur. A cet effet, le malheureux est obligé de traverser d'étroites galeries remplies de vapeurs condensées, et il en revient haletant et ruisselant de sueur. S'il ajoute à ses gémissimens de *Lazzarone* un innocent mensonge, c'est le savoir faire du métier, un moyen plus sûr d'exciter la commisération et la générosité des visiteurs. La chaleur de ces étuves, de même que celle des Thermes sulfureux de San Genaro quiavoisinent la grotte du Chien, est entretenue par les feux souterrains de la Solfatare, volcan donné pour éteint, mais qui

fume encore et dont on entend le sol mugir profondément sous les pas :

Sub pedibus mugire solum.

A Pouzzoles , à Cumes , à Baïa , sont encore les ruines des temples de Sérapis , de Vénus Genitrix , de Mercure , de Diane Lucifère ; des tombeaux ouverts qui semblent des basiliques ou des cryptes souterraines (1) ; des vestiges d'amphithéâtres ou d'édifices sans noms , ou qui en portent de différents , suivant les destinations successives qu'on leur a prêtées , tels que les *cente camerelle* ou prisons d'état de Néron , le Labyrinthe , la Piscine admirable qu'il faut comparer , pour la grandeur du travail , à la *cloaca maxima* de Rome . Mais à quoi bon nommer des monumens qui ne sont

(1) Ces tombeaux ont été ouverts et fouillés par les soins et aux frais du savant chanoine Jorio , que je ne puis nommer sans lui offrir un tribut de reconnaissance auquel s'associeront sûrement tous les étrangers qu'il a pu servir comme moi.

plus que des montagnes de pierres, de sables et de décombres ? Le poids de quinze siècles aujourd'hui les écrase, et la mer roule ses flots par-dessus leurs fondemens comme pour en effacer jusqu'aux derniers vestiges (1).

Tels sont, à l'Occident, les lieux et les ruines que notre imagination peut se retracer encore dans tout l'éclat de leur vie première.

Au point opposé de l'horizon, Sorrente conduit à Amalfi, à Salerne, à Poestum, aux limites de la Campanie (*Campania felice*), cette oasis des premiers siècles disputée par tant de peuples divers, Opiques, Ausones, Osques, Etrusques, Pelasges, Sibarites, Lucaniens, Samnites, et transformée pareux en un champ de mort où il reste à peine un dernier écho de leurs noms. Car, il faut le remarquer, si

(1) Le môle qu'Auguste fit construire dans la baie de Pouzzoles et que l'on croit vulgairement être un pont jeté sur la mer par Caligula, pour établir un passage entre Pouzzoles et Baïa, est encore dessiné sous les eaux, comme sur les cahiers d'un architecte.

déjà l'observation n'en a été faite : la nature détruit pour réparer et fertiliser ; les ruines faites de la main des hommes sont irréparables et infécondes. Que l'on compare les rians coteaux de la Solfatare et du Vésuve aux arides plaines de Poestum et de la campagne de Rome !

Amalfi , sur un rocher aux bords de la mer, comme un nid d'alcyons sur un promontoire, est le site le plus pittoresque que l'on puisse imaginer. Ses coteaux escarpés sont plantés d'oliviers, d'orangers et de myrtes odoriférans : *Amalfi piena di picciole città, di giardini e di fontane*, avait dit Pétrarque. Et cet obscur village fut, au moyen âge, une république puissante ! Il eut l'empire des mers comme une autre Venise ; il donna, durant quatre siècles, des lois à l'Europe. Il retrouva les Pandectes, il inventa la Boussole : double découverte qui devait perfectionner nos lois et nous ouvrir un nouveau monde. Il vit naître Masaniello, le héros d'une révolution faite au

nom de la liberté. Quelle grande cité a des titres plus glorieux ? Et Amalfi n'est plus qu'un asile de pêcheurs, un repaire de pirates !

Salerne rappelle l'origine du royaume des Deux-Siciles. Au XI^e siècle, quarante chevaliers normands revenant d'un pèlerinage à la Terre-Sainte, s'arrêtèrent dans cette ville, une des plus florissantes de l'Italie. Le prince régnant, Guimar, leur offrit une généreuse hospitalité. Durant le séjour qu'ils firent à sa cour, les Sarrasins, maîtres de la Sicile, firent une descente sur ses états et menacèrent sa capitale même. Les troupes du prince avaient plié ; les Normands demandèrent des armes ; leur valeur suppléant au nombre, ils chargèrent l'ennemi avec tant d'intrépidité qu'ils le repoussèrent loin des murs de la ville, et le forcèrent même à s'embarquer pour l'Afrique. La reconnaissance de Guimar éclata en libéralités sans nombre ; il chercha tous les moyens de retenir près de lui ses défenseurs afin de se garantir des dangers qui le mena-

çaient. Les chevaliers rendirent services pour services; mais, témoins des divisions intestines qui existaient entre le prince de Salerne et ses voisins, ils se lassèrent, à la fin, de combattre pour les intérêts d'autrui et s'armèrent pour leur propre compte. Ils s'établirent dans le pays, bâtirent une ville, Nuova-Atella, qui est connue de nos jours sous le nom d'*Averse*, et appelèrent pour la défendre les Normands, leurs compatriotes. Guillaume surnommé *Bras-de-fer* ou *Fier-à-bras*, fils aîné de Tancrède, et, après lui, Dreux et Onfroy, ses frères, fondèrent plusieurs principautés; enfin Robert, que sa grande finesse fit nommer Guiscard, quatrième des douze fils de Tancrède, étendit ses conquêtes. Maître de la Pouille, de la Calabre, des principautés de Salerne et de Bénévent, il se fit donner par le pape le titre de duc. Roger, son frère, conquit la Sicile avec une poignée de Normands et prit celui de comte. Son fils, Roger I^{er}, héritier du fils de Robert Guiscard,

soumit Naples qui jusque là s'était refusée au joug d'un souverain, et prit solennellement le titre de roi de Sicile et d'Italie, se faisant donner l'investiture par l'Empereur et par le pape Innocent II. Ses possessions comprenaient à peu près ce qui forme aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles.

Salerne a encore les souvenirs de ses écoles de droit, de philosophie et de médecine dont plusieurs préceptes ont été conservés comme des oracles; et le souvenir de son port, commencé par le fameux conspirateur Jean de Procida, noble et médecin de Salerne, ami et compagnon de Manfred, l'illustre et dernier descendant de la dynastie souabe, le fils naturel de l'empereur Frédéric II. Elle a, dernier titre d'intérêt à l'attention du voyageur, sa cathédrale bâtie par Robert Guiscard avec des colonnes arrachées aux temples de Poestum: singulier mélange de civilisation et de barbarie, digne d'un architecte qui détruit pour fonder.

De Poestum, il reste, dans un vaste désert,

trois temples qui font l'étonnement et l'admiration des antiquaires. On dispute sur leur origine phénicienne, étrusque, grecque-dorienne, grecque-sybarite. Quelle que soit la solution du problème, l'esprit n'est pas moins écrasé par l'antiquité de ces monumens qui, pour leur conservation, semblent dater des siècles modernes. Cependant le temps en a rongé la pierre comme le feu des volcans fait la lave; comme l'eau de la mer fait le quartz et le calcaire de ses falaises. Mais la colonne, sans ciment et sans fer qui la scelle, reste debout par un secret équilibre ou par son poids même. Rien ne l'affaisse ou ne l'ébranle: elle semble devoir être parce qu'elle a été; on la dirait indestructible. La nature désolée des lieux, leur atmosphère empoisonnée, fatale à l'homme et aux animaux; les rares habitans qu'on rencontre dans cette solitude, figures pâles qui semblent plutôt des ombres errantes que des êtres vivans; tout cela ajoute encore à l'impression que produisent

ces immenses ruines. En présence de ces masses, l'esprit qui cherche leur origine et leur splendeur, se heurte à la pensée du néant de toutes les créations humaines.

Dans le cercle d'horizon qui vient d'être tracé, faut-il dire les lieux chers à nos souvenirs? Mais qu'est-ce donc qu'évoquer des noms et mettre des mots sans couleur à la place des choses? Heureux qui a vu ce magnifique panorama et qui, dans son imagination, peut le contempler encore! C'est Naples qui s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer et se reflète double en son sein; c'est Portici, Résina, Castellamare qui se plient à la courbe du golfe et forment la chaîne d'union entre Pausilippe et Sorrente. Sous le regard, c'est Marcellina, aussi poétique par son nom que par ses souvenirs; lieu charmant habité et chanté par Sannazar, et si bien abrité des vents du nord qu'il y règne un printemps presque perpétuel; c'est le quai somptueux de Chiaia; c'est l'élégante Villa-Reale, les Tuileries de Naples; puis

Santa Lucia, Chiatamone et le Môle peuplé de ces pêcheurs qui ont si souvent servi de modèles à nos peintres. Au-delà, la montagne couronnée de pins et d'aloës et d'élégantes *villa*, c'est le Vomero, antique volcan éteint, aujourd'hui couvert de la végétation la plus chaude et la plus féconde; dans le même plan, le mont Saint-Martin, sur lequel s'élève la magnifique chartreuse de ce nom et le fort Saint-Elme qui domine de haut Naples et son port. Plus loin, c'est Capo di Monte où la royauté a des jardins et un palais, et la science un observatoire qu'illustra Piazzi. Naples est abritée du *tramontano* si redouté par ce double rempart qui n'est toutefois encore que la seconde ligne de défense de la brillante cité qui s'ouvre, au midi, sur l'Afrique et reçoit par la mer ses brises bienfaisantes; les Apennins forment de plus loin la première.

Dans la ligne de Capo di Monte et du Vomero, ce sont les Campi liberi et Stellati, si

renommés par la fécondité de leurs pâturages; les coteaux de Salerne, ceux du Vésuve où croît le *Lacryma-Christi*, divin comme son nom; puis, aux pieds mêmes du Titan qui lance encore parfois la foudre au ciel, Herculaneum, Pompeï, Stabie, ses victimes, dont il ne put se faire un marche-pied pour l'escalader; Portici, Résina, la Torre del Greco et dell' Annunciata qu'il menace tous les jours encore de la même destruction, villes bâties sur des villes englouties, et qui pourtant, dans leur sécurité, semblent ignorer que la mort est sous leurs pieds et sur leurs têtes.

Pour compléter le tableau, il faut jeter çà et là toutes les richesses d'une végétation puissante, diviser et accidenter le terrain comme l'ont fait les volcans, semer avec profusion, sur la pente des collines ou dans la plaine, les cités aux dômes inégaux, les hameaux, les palais, les maisons de plaisance

qui blanchissent au loin (1); il faut placer dans le golfe ses belles îles, sentinelles avancées pour en garder l'entrée, dessiner sur les côtes les caps, les baies, les promontoires flanqués de châteaux forts; il faut éclairer le site enchanté de la splendeur et de la transparence du ciel, l'animer du mouvement et du bruit des flots qui se brisent sur la grève, mouvement confus, bruit répété, mais qui sont par cela même une des harmonies infinies de la nature en rapport sans cesse avec celles de la pensée. Oh! quiconque a joui une fois d'un tel spectacle ne peut l'oublier : l'effet du beau sur notre âme est toujours d'y laisser une empreinte qui ne s'efface plus.

Mais ce n'est pas assez d'avoir contemplé un

(1) *Vede. di lontano*

Bincheggiar tutto il lido e la marina,

(TASSONI.)

magnifique panorama, il faut entrer dans Naples, la cité reine et divinité de ces bords, *la regina del mar, la dea del mare* (1). On a dit que le royaume des Deux-Siciles était dans Naples, Naples dans la rue de Tolède. La pensée n'est pas sans justesse, et nous l'adopterons pour présenter ici quelques observations rapides.

La rue de Tolède n'a pas sa pareille pour le mouvement et le bruit dans les autres capitales de l'Europe. Pour s'en faire une juste idée, il faut se représenter une foire perpétuelle ou le simulacre de nos émeutes passées. Le marchand y étale en plein vent sa boutique et crie à fendre la tête, l'*Aquaiolo* sa boisson, le *lazzarone* ses figues, l'orangère ses fruits, l'écaillère ses poissons, etc., etc.(2);

(1) Tassoni.

(2) Voici quelques-uns des cris de la rue de Tolède relevés officiellement :

Ah! che neve d'acqua, ah! che fresca! c'est de l'eau à la glace.

le bateleur y dresse ses tréteaux , appelant la foule à ses parades , au bruit d'instrumens discords ; les chalans , les curieux , les filous , les mendiens (ces deux dernières classes de gens sont nombreuses à Naples) se pressent et s'agitent , accentuant à l'envi les sons aigus du dialecte napolitain ; les chars , les *corricoli* , les *calesse* se suivent ou se croisent dans toutes les directions ; les cochers s'interpellent , les fouets claquent , les chevaux trépignent , l'air et le pavé retentissent au loin : c'est un fracas , une confusion qui assourdis-

Belle angine ! pour des hérissons de mer. *So cerase a scioche pe alicè !* anchois aussi frais que des cerises à leur grappe. *Purpi cuotti* , pour *Polpi cotti* ! polypes de mer cuits. *Baccala pure e pesce !* morue et autres poissons. *Aqua vita fina !* fine eau-de-vie. *Aqua sufregia fredda !* eau souffrée fraîche. *Una prubica rotolo fice e somma !* à un demi-grain la mesure de figues de la Somma. *Un rano un quarto e pizza !* un quart de tourte pour un grain. *Oh che belli mustaccioli !* ce sont des marrons qui sont couleur de pain d'épices. *Foglie molle e petrosina !* feuilles de poirée et persil. *Coscie de quaglie !* belles cuisses de noix. *Ge ho fuoco rinde e melone !* Ce sont des melons qui ont la couleur du feu , tant ils sont rouges. Et il faut voir l'animation du vendeur : il lève vivement les deux bras et semble avoir sur les joues le feu de ses melons.

sent et donnent le vertige. Et ce tumulte n'est pas d'une heure ou d'un jour : c'est la vie d'un peuple, en quelque sorte l'état normal de cette capitale. On en conclura peut-être que le travail et l'industrie sont en raison de cette activité générale : nullement. Le Napolitain se remue et se tourmente à peu près comme la mouche ou le follet de la fable, sans rien faire. Il s'émeut, gesticule, crie ; *Napolitani maestri in Schiamazzarre* (1) ; mais là se bornent toute son action et son bon vouloir. Quand il est fatigué de crier, il s'étend au soleil. Est-ce au climat méridional qu'il faut attribuer ce tempérament particulier ? On le croit communément ; mais on fait trop large, selon nous, la part de cette influence. Du temps de César, les peuples de l'Italie ressemblaient-ils à ceux de nos jours ? C'est l'intelligence de l'homme qui le gouverne ; développez-la,

(1) Les Napolitains maîtres en l'art de crier.

Alfieri.

dirigez-la vers des fins utiles, elle ne s'usera pas en de vains efforts, en une agitation factice.

Le peuple des Deux-Siciles n'a jamais eu de nationalité; successivement grec, arabe, normand, espagnol, français, allemand, il n'a jamais marché dans une voie de progrès et de perfectionnement social. Aussi, quelle est aujourd'hui son ignorance, sa misère! Descendez dans la classe inférieure et la plus nombreuse, elle est enveloppée des langes de la première superstition. Le miracle de saint Janvier se renouvelle tous les ans à Naples, et s'il ne se renouvelait pas, la populace se soulèverait (1). Voltaire a dit, au sujet de ce sin-

(1) Un de nos amis, M. D., se trouvant à Naples l'année dernière, pour l'anniversaire de la fête de saint Janvier, fut curieux d'assister à la cérémonie du fameux miracle. Il se mêla donc un des premiers à la foule et put pénétrer dans l'église, et non loin même de la chapelle où devait s'opérer, sous les yeux de tous, la liquéfaction du sang du martyr. Il vit les vieilles femmes de la populace, celles qui s'appellent les *parentes de Saint-Janvier*, installées près de la balustrade du sanctuaire, à la place d'honneur. D'abord elles récitèrent des prières que la foule répéta en chœur dans un affreux ramage. Comme à

gulier miracle, que de telles institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique; que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la divinité; et qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils

l'ordinaire, le miracle se faisait attendre; on ne voyait point apparaître les fioles de sang liquéfié. Le mécontentement de la foule commença à éclater par des murmures; bientôt, de ces premiers signes d'impatience, on passa aux menaces, aux cris, aux vociférations de toute espèce. Les *parentes* du saint vomirent contre lui un torrent d'injures. Effrayé de ce commencement d'émeute: Qu'arrive-t-il donc? demanda M. D. à une personne de la foule. *Il padrone che s'ostina, (c'est le saint qui s'obstine,)* lui répondit-on. Il est dans la croyance du peuple, en effet, qu'il est besoin souvent de solliciter, d'interpeller le saint par des défis et des injures. Loin de s'en offenser, à ces signes il reconnaît les siens. Il est bon de savoir que, si le miracle ne réussit pas, il arrive souvent que le peuple s'en prend aux étrangers qui se trouvent dans l'église et qu'il soupçonne d'être des hérétiques; ceux-ci sont obligés de se retirer, et quelquefois le peuple les poursuit à coups de pierre. N'y a-t-il pas une sédition toujours menaçante entre les mains de ceux qui disposent d'un tel miracle, qui est bien plutôt une fraude grossière, *a more bungling trick*, selon l'expression d'Adisson?

seraient méprisés du même peuple qui les révère (1). Mais ne faut-il pas chercher ce résultat et surtout le préparer ? Ce qu'il y a de plus à redouter d'un peuple, n'est-ce pas son ignorance et sa crédulité ?

Nous avons été témoins à la Renelle, village qui touche aux faubourgs de Naples, d'une cérémonie religieuse qui donnera une idée des pratiques bizarres et demi-payennes qui se mêlent encore au culte catholique dans ce pays si voisin de Rome, si plein de nos usages, et depuis si long-temps le rendez-vous de l'élite des nations. Le lundi de Pâques est le jour de la fête patronale des Jardiniers. La foule, à cette occasion, se porte à la Renelle, comme elle afflue à Pausilippe le 8 septembre, pour l'anniversaire de la fête de la Madone *di pie di grotta* (2), cette fête devenue si popu-

(1) Essai sur les mœurs, etc., t. 6, ch. CLXXXIII.

(2) La Madone *di pie di grotta* est, comme on le pense bien, la sainte Vierge, à laquelle les Napolitains ont une dévotion particulière. Ce surnom lui vient d'une église située au voisinage de la grotte

laire, que les fiancées stipulent par contrat que leurs maris devront les y conduire au moins une fois en leur vie. Une procession solennelle se prépare ; les chemins, les rues sont jonchés de fleurs, les maisons décorées de tentures comme pour une Fête-Dieu. La corporation des Jardiniers préside à la cérémonie. Parés de fleurs et de rubans, ils portent sur des brancards trois statues en bois de grandeur naturelle et peintes de vives couleurs. L'une d'elles est la statue de saint Jean, l'autre celle de Marie-Madeleine, la troisième l'image vénérée de la sainte Vierge. Celle-ci est couverte d'un voile ou plutôt d'un long manteau noir qui la dérobe entièrement aux regards. Les trois personnages sont à la recherche de Jésus-Christ ressuscité, dit-on, mais qui n'a pas

de Pausilippe, édifiée en 1353, à la suite d'un rêve merveilleux fait simultanément par trois amis, le 8 septembre. La légende dit que la Vierge leur apparut et leur commanda de bâtir cette église, qui n'a rien de remarquable et qui doit toute sa célébrité à la plété du peuple napolitain et à la fête du 8 septembre, qui est la principale de la ville.

encore paru aux regards de sa mère et de ses amis bien-aimés. Sur une grande place, au milieu d'une foule qui reflue jusque sur les terrasses et les toits des maisons, la procession s'arrête et suspend le chant des hymnes sacrés. Les statues de saint Jean et de Marie-Madeleine saluent celle de la Vierge et prennent ses ordres. Sur un signe de celle-ci, elles partent et courent de divers côtés. Elles cherchent et demandent partout le Christ. Ne le découvrant pas, elles reviennent tristement en faire part à la sainte Vierge. La mère de Dieu se met alors en route elle-même. Mais voici que tout à coup Jésus crucifié est retrouvé, qu'il arrive, qu'il se jette dans les bras de sa mère. En ce moment, le voile funèbre de la Vierge tombe ou se déchire, et unenuée d'oiseaux de toute espèce s'échappent de ses plis. Des tireurs armés de fusils leur donnent la chasse, et l'on entend de tous côtés les coups de feu. Heureux, trois fois heureux ceux qui parviennent à frapper à

mort un de ces oiseaux sacrés : la bénédiction du ciel, la protection de Marie ne leur manqueront plus.

Ce n'est pas seulement dans le bas peuple qu'on trouve une superstition grossière : elle a monté plus haut ; seulement l'aristocratie napolitaine n'est pas si en arrière des idées du siècle qu'elle ne soit sceptique en religion. C'est à la *jetature* qu'elle croit. La jetature est le démon de la noblesse, dont la vanité est le dieu. Par la jetature (1) qui répond à notre sorcellerie, un sort est jeté sur un individu, une famille, un nom tout entier, et c'est une fatalité qui met au ban de la société et relègue parmi les parias. La vanité, au contraire, est le dieu indulgent et facile qui fait du premier venu un comte, un marquis, une excellence quelconque. Que de gens cachent ainsi leur nom sous un titre ! C'est à

(1) *De jacere sortes.*

Naples surtout que se répète la scène de Lisette et de Frontin. En s'étendant par contagion à toutes les classes, le mal ne laisse pas d'être sérieux. Qu'une femme qui n'a pas d'équipage ni de domestiques se fasse suivre par son mari en livrée, afin de passer pour une femme de qualité (1), ce n'est là qu'un des traits de la débonnairété conjugale; mais que la mère de famille vende ou mette en gage tout ce qu'elle possède pour aller de pair avec la cour ou les plus riches, voilà de ces abus qui demanderaient une réprobation sévère. Que l'on juge des mœurs sur un pareil oubli des premiers devoirs! Quelle femme, sans forte éducation d'ailleurs, résiste aux influences du climat et de la vanité? On a prétendu (2) que les mœurs napolitaines n'étaient pas plus mauvaises que les nôtres. Ce n'est pas faire notre éloge. Toutefois ce n'est encore

(1) M. Simond, *voyage en Italie*, t. II, p. 147.

(2) M. Valéry, *voy. hist. et litt. en Italie*.

qu'à Naples que les dames de haut rang affichent leurs amans sans plus de réserve que s'ils étaient des maris légitimes. En face d'une telle démoralisation, on serait tenté de répéter l'énergique exclamation de Dante :

Ah i serva Italia, di dolore ostello ,
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non donna di province, ma bordello (1).

Naples, du moins, est-elle encore la cité des arts, la ville enchantée des syrènes? Naples se souvient avec orgueil de ses artistes. Elle cite parmi les plus renommés les deux Masuccio, Dominique et Jules Fontana, Mormandi, Moscatiello, architectes auxquels elle doit ses principaux édifices. Elle compte parmi ses peintres le vieux maître de Stefani, fon-

(1) Ah ! Italie esclave, habitation de douleur, vaisseau sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de prostitution.

DANTE. *Il Purgatorio*, ch. VI, trad. de M. Artaud.

dateur de la peinture napolitaine, Zingaro, André de Salerne, Stanzioni, Solimène, Luc Giordano, Il Calabrese, Salvator Rosa; parmi ses sculpteurs, Ciccione, Santa Croce, Dominique Auria, Jean de Nola, et nombre d'autres artistes dont les œuvres remplissent ses temples, ses palais, ses places publiques et ses musées. Mais, à part quelques gloires récentes, ne peut-on pas dire que l'air et l'espace semblent manquer aujourd'hui aux artistes napolitains qui vont chercher ailleurs leurs inspirations et leurs modèles? On serait tenté de soutenir même, malgré des prétentions contraires, que les traditions musicales se perdent dans la patrie des Porpora, des Vinci, des Leo, des Durante, des Pergolèse, des Jomelli, des Duni, des Paesiello et des Cimarosa. J'en puis donner une preuve irrécusable : au lieu de trois conservatoires qui existaient autrefois à Naples, et où s'étaient formés, par émulation, tant et de si grands compositeurs, il n'en existe plus qu'un seul

aujourd'hui ; établissement mal administré (je cite ici textuellement M. Valery), dont les seize mille ducats qu'il coûte au gouvernement sont en grande partie gaspillés en traitemens de recteurs, d'inspecteurs, de confesseurs, avant d'arriver à la musique. Crescentini, Zingarelli viennent de mourir ; Rossini, Bellini nous appartiennent et nous doivent leur gloire. Quant aux chanteurs, ils nous arrivent de toute l'Italie par le droit de plus haute mise à prix de leur talent. Rubini, Tamburini, Lablache, mademoiselle Grisi, passent six mois de l'année à Paris et six mois à Londres. Caffarelli est le dernier musicien qui ait fait bâtir à Naples son palais, sur lequel il inscrivit : *Amphion Thebas, ego domum*. Aussi les théâtres de Naples, malgré le goût si décidé des Italiens pour le spectacle, sont-ils à peine alimentés de pièces et d'acteurs. *San Carlo* vaque la plus grande partie de l'année ; le petit théâtre *del Fondo*, sa succursale, ou plutôt son diminutif, n'a pas de sujets de premier ordre ; *I*

Fiorentini, le théâtre de la Comédie et de la Tragédie, traduisent pour leur répertoire toutes nos nouveautés et les drames allemands. Il n'y a plus que Polichinelle, et, comme danse, la Tarentelle qui aient leur nationalité à Naples. Polichinelle, c'est la philosophie, l'opposition, la liberté de la presse du peuple napolitain. Sur la scène, dans la rue, ce personnage a le droit de tout dire et dit tout en effet; mais c'est un privilège dont Polichinelle ne jouit que parce qu'il est Polichinelle.

C'est pour que les arts, ceux d'imitation même, fleurissent, qu'il faut que la pensée soit libre, que l'intelligence agrandisse sans cesse le cercle de ses connaissances et de ses conceptions, que la science arrive à tous pour éveiller le génie partout où il sommeille; il faut qu'une idée de gloire, un enthousiasme plus généreux encore, l'amour de la vérité et de l'humanité, nous fassent comprendre que les peuples marchent devant eux, ne s'arrêtent pas, et surtout ne doivent reculer jamais; en un

mot, il faut que la nature intelligente de l'homme soit active et vivace comme la nature mouvante qui l'entoure, car tout se touche et se tient dans ces deux mondes qui sont la pensée de Dieu, et l'on sait que là où il n'y a que de l'ombre, la terre ne produit pas ou n'a qu'une stérile exubérance.

Mais si Naples n'a plus que son soleil et sa terre féconde, son passé est plus riche sans doute. Interrogeons-le : les monumens sont sous nos yeux. L'intérêt de l'histoire n'est pas en raison du mouvement et de la multiplicité des événemens qui la remplissent : à ce compte, l'histoire des Deux-Siciles serait une des plus dignes de notre étude. Il semble, en effet, que le monde moral ait été, dans ce royaume, en proie aux mêmes révolutions que le monde physique ; que les bouleversemens, les soulèvemens de l'un aient eu comme leurs retentissemens ou leurs contre-coups dans l'autre.

Nous avons, à propos de Salerne, rappelé la fondation du royaume des Siciles par les

Normands. On retrouvera les noms des souverains de cette dynastie sur de vieux tombeaux à demi détruits par le temps, dans l'église Sainte-Claire, que l'on visitera en même temps que *Gesù nuovo*, la riche collégiale des Jésuites. Rien de plus intéressant que le souvenir de ces rois chevaleresques qui nous semblent déjà français par leur naissance comme par leur bravoure. Le dernier de la race fut Guillaume III, fils de Tancrède, surnommé le Bâtard. Trop jeune pour régner, la régence fut confiée à Sybille, sa mère. L'empereur Henri VI, allié à cette famille qui l'avait choisi pour protecteur, fit enfermer Sybille et condamna le fils à une captivité perpétuelle, après l'avoir privé de la vue et de la virilité. Possesseur de la couronne de Naples, son ambition pouvait être satisfaite, mais son caractère cruel l'emporta. Il fit périr tous les partisans des princes normands et poussa la haine jusqu'à faire exhumer le corps de Tancrède pour le livrer aux oiseaux de proie. L'usage qu'il

fit de son pouvoir fut tel que sa femme souleva contre lui ses sujets, le déposséda de la couronne et le fit enfermer dans un château. Il mourut empoisonné au moment où il se préparait à faire un pèlerinage en Terre-Sainte pour racheter ses crimes. Il emporta dans la tombe le surnom de *Cruel* qu'il n'avait que trop mérité.

Frédéric II, son fils, lui succéda. On sait quelle gloire ce monarque, le héros de la dynastie souabe, et qui eut pour ministre Pierre des Vignes, répandit sur son règne. C'est à lui que remonte l'origine du titre de roi de Jérusalem, que prend encore le souverain de Naples. Frédéric tenait ses droits de Julie, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qu'il épousa en secondes noces, et dont il eut Conrad, qui fut son successeur à l'empire d'Allemagne. Manfredi, que nous nommons Mainfroi ou Manfred, son fils naturel, fut couronné roi des Siciles; mais la cour de Rome contesta la légitimité de cette succession et en donna, non

sans occasionner des guerres qui ont fait la gloire de Mainfroi, l'investiture à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à la charge par lui de présenter, en redevance, au saint-siège une haquenée blanche et 7000 écus d'or, tribut de vassalité que les rois des Deux-Siciles et de Jérusalem payèrent trop long-temps aux papes.

L'usurpation d'un trône ne se fait pas sans crime. Le souvenir de celui qui marqua l'avènement de la maison d'Anjou, est conservé dans l'église la plus populaire et la plus fréquentée de Naples. Derrière le maître-autel de l'église *del Carmine* sont les restes du jeune et infortuné Conradin. Charles d'Anjou, qui tenait sa couronne du pape, demanda à Clément VII ce qu'il fallait faire de ce dernier rejeton de la dynastie souabe tombé entre ses mains. « La vie de Conradin est la mort de Charles; la vie de Charles est la mort de Conradin : *Vita Conradini mors Caroli; mors Conradini vita Caroli*, » répondit le pape en style d'oracle, et

l'enfant fut décapité. Sur l'échafaud, Conradin jeta son gantelet au peuple comme pour en appeler à sa vengeance, et il ne fit entendre, avant de mourir, que ce dernier cri du cœur d'un enfant : « O ma mère, quelle douleur te causera la nouvelle qu'on va te porter ! » Cette mère, l'impératrice Marguerite, accourait du fond de l'Allemagne pour racheter la vie de son fils. Arrivée trop tard, elle consacra le prix de la rançon à fonder le monastère *del Carmine*, dans lequel sa statue la représente une bourse à la main. On ne sait, dit M. Valery, si Marguerite fut reçue de Charles d'Anjou, et si elle réclama le corps de son fils ; mais alors une telle entrevue surpasserait en pathétique la scène de Priam aux pieds d'Achille. Un fait peu remarqué, ajoute-t-il, prouve quel était alors le prestige de la royauté : quand le bourreau eut fait tomber la tête de Conradin, un autre bourreau qui se tenait prêt, tua le premier d'un coup de poignard, « afin, dit l'historien, qu'on ne laissât pas en

vie le vil ministre qui avait versé le sang d'un roi : *Acciò vivo non rimanesse un vile ministro che aveva versato il sangue d'un re.* »

C'est dans cette église *del Carmine*, pour rattacher, en passant, ce fait à ce que nous avons dit plus haut de la superstition napolitaine, qu'on expose, chaque année, à Noël, le miraculeux crucifix qui, lors du siège de Naples par Alphonse d'Arragon, en 1439, plia la tête devant un boulet de canon, boulet qui n'endommagea que sa couronne d'épines. L'infant don Pédro ayant eu, le lendemain, la tête emportée par un autre boulet, Alphonse se décida à lever le siège. Le crucifix est si vénéré que le peuple, au jour marqué, accourt en foule pour l'adorer, et que les magistrats viennent en corps lui offrir un hommage officiel. La vaste place *del Carmine* fut le théâtre du soulèvement de Masaniello. Un artiste distingué de Naples, M. Visone, vient de retracer sur la toile cette grande page d'histoire.

Naples fut gouvernée par la dynastie des

Angevins, depuis 1226 jusqu'en 1435, et ce long règne ne fut, pour ainsi dire, qu'une ère de conspirations, de guerres et de crimes. C'est à l'avènement de Charles d'Anjou qu'eut lieu, à Palerme, le massacre des Vêpres-Siciliennes, attentat comparable à l'attentat si odieux de la Saint-Barthélemi; c'est de cette usurpation que datent les guerres intestines entre Naples et la Sicile, guerres qui livrèrent long-temps les deux pays à des maîtres ou despotes différens; c'est de la branche d'Anjou que sont sorties ces deux reines qui se sont fait une si grande célébrité de forfaits, et dont le nom est si populaire à Naples, Jeanne I^{re} et Jeanne II ou Jeannelle. Jeanne I^{re}, petite-fille de Robert-le-Sage, mais bien indigne d'un tel aïeul, avait été mariée, à l'âge de sept ans, au prince André, frère du roi de Hongrie. La politique, par cet hymen anticipé, avait eu en vue de mettre fin à des contestations d'héritage entre les deux maisons souveraines. André, par sa faiblesse, fut jugé incapable de

régnér. Le roi Robert, avant de mourir, fit reconnaître Jeanne pour reine. En échange de la royauté, André reçut le double apanage et les noms de duc de Calabre et de prince de Salerne. La dissension ne tarda pas à éclater entre les époux. La reine avait pour confidente et pour amie une femme de basse naissance, la fameuse Catanaise, qui fit un cruel abus de son influence et de son pouvoir. André, de son côté, avait pour précepteur un moine franciscain, venu avec lui de Hongrie, qui s'efforçait de jeter, dans l'âme apathique du prince, des désirs ambitieux, et voulait, malgré les dispositions du testament de Robert, que son élève eût le titre de roi.

Les Hongrois venus à la suite du prince, formaient une cour à côté de celle de la reine Jeanne. La haine qu'inspiraient ces étrangers aux seigneurs napolitains rejaillit sur leur maître. Une conspiration s'ourdit contre lui : André fut étranglé dans son appartement, voisin de celui de la reine, et son corps fut jeté par

une fenêtre dans un jardin, où il resta trois jours sans sépulture. Jeanne avait-elle ordonné ce meurtre, ou bien avait-elle seulement approuvé la conspiration par son silence? On a cherché à la justifier du crime, et il est vrai qu'elle fit punir les coupables, le comte de Terlizzi, Robert de Cobanno comte d'Evoli, Raimond de Catane et la Catanaise elle-même, sa favorite. Mais ne sait-on pas que les interrogatoires des meurtriers furent tenus secrets et qu'il n'en transpira rien; que ce fut le peuple qui se fit vengeance lui-même, en arrachant les prisonniers du Château-neuf pour les brûler vifs? Ne se souvient-on pas que Jeanne, peu de temps après la mort d'André, épousa son amant, le prince Louis de Tarente, qui, à son tour, mourut empoisonné; qu'elle institua hardiment l'ordre du *Nœud*; qu'elle alla faire amende honorable à Avignon et racheta du pape son crime, en lui cédant une partie de ses états? Enfin, comme cette reine mourut, par la main de son neveu, Charles Durazzo,

auquel elle avait laissé sa couronne, du même supplice et au même lieu que son mari André, l'histoire, ou plutôt la tradition qui porte avec elle une sorte de fatalisme, a jugé, sans appel peut-être, qu'elle avait subi la peine du talion : *Vox populi vox Dei*.

Les tombeaux d'André et de Jeanne sont, l'un dans la cathédrale de Naples, l'autre dans l'Église Sainte-Claire dont nous avons déjà parlé. Le premier est un modeste tombeau qui porte l'inscription du crime :

.

Ne regis corpus insepultum, sepultumve facinus

Posteris remaneret,

Franciscus Berardi F. Capycius

Sepulcrum, titulum, nomenque

P. 1340.

Dans le second, la reine Jeanne est représentée la couronne sur la tête et revêtue d'un long manteau parsemé de fleurs-de-lis. Comme pour faire contraste avec le crime couronné, non

loin de ce tombeau est le simple monument d'une jeune fille, ouvrage de Jean de Nola, qui porte cette inscription touchante du poète napolitain Antoine Epicuro, de l'académie de Pontanus :

Nata cheu miserum, misero mihi nata parenti,
Unicus ut fieres, unica nata, dolor;
Nam tibi dumque virum, tædas thalamumque parabam,
Funera et inferias anxius ecce paro.
Debuimus tecum poni, materque paterque,
Ut tribus hæc miseris urna parata foret.
At nos perpetui gemitûs, tu, nata, sepulcri
Esto hæres, ubi sic impia fata volunt.

Jeanne II, ou Jeannelle, avait commencé la vie la plus dissolue à la cour du roi Ladislas, son frère. Souveraine absolue, elle ne connut plus aucun frein. Elle ne fit point périr son mari, le roi Jacques, qui avait cru devoir venger son déshonneur par la mort d'un indigne favori, Pandolfe d'Alopo, mais elle le tint enfermé dans un château-fort d'où il ne s'échappa que pour aller mourir de honte et de dé-

sespoir dans un couvent, au pied des Alpes. La royauté ne semble, en ces temps (1414), qu'une position plus élevée pour mettre le crime à couvert de toute responsabilité. Jeanne prenait indistinctement ses favoris dans les dernières comme dans les premières classes de ses sujets. Une haute stature et la force du corps étaient des titres à ses faveurs. Les rivaux ne se ménageaient pas, dans l'espoir de se supplanter les uns les autres. Sforza fut mis en prison par Pandolfo et n'en sortit qu'après la mort de celui-ci ; ordonnée par le roi Jacques. Il rentra en grâce, mais pour céder bientôt sa place et ses droits à Carrociolo, qui lui-même fut sacrifié à la duchesse de Sessa ; assassiné plus tard et pleuré par sa maîtresse, sort devenu commun, depuis, à plusieurs amans de reines, au comte d'Essex, au ministre Monaldeschi. La puissance a de funestes suites, quand on la met au service de la passion. La petite église de Saint-Jean Carbonara, due à Masuccio II, réunit tous les souvenirs que nous venons de retracer. On y

voit les trois magnifiques tombeaux de Ladislas, de Jeanne II et de Carrociolo: tant il est vrai que ce ne sont pas les vertus qu'on a le plus honorées en ce monde, mais les grandeurs, et trop souvent les vices honteux que ces grandeurs recouvrent. Pétrarque dit avoir assisté, sur l'emplacement où fut fondée cette église, à des combats de gladiateurs renouvelés du cirque des anciens, et exécutés en présence de la reine Jeanne I^{re}, du roi André, de la cour, de l'armée et du peuple, qui applaudissaient avec enthousiasme à ces égorgemens. « Tout à coup, dit l'écrivain, comme s'il était arrivé quelque chose d'heureux, des applaudissemens inouïs s'élevèrent jusqu'au ciel. Je regarde, et voilà qu'à mes pieds tombe, percé d'un glaive, le plus beau jeune homme: saisi d'horreur, je piquai des deux pour me dérober à cet affreux spectacle, digne des divinités de l'enfer. » Tels étaient donc ces temps que l'homme de cœur et de conscience était obligé d'en détourner les yeux. La dynastie des Angevins eut pour-

tant un grand et digne monarque qu'il serait injuste de passer sous silence. Ce fut Robert-le-Sage. Son tombeau est à Sainte-Claire, et c'est le plus remarquable et le plus beau de ceux des souverains de la maison d'Anjou. Le roi l'avait commandé, de son vivant, à Masuccio II. Il est représenté deux fois, la première, assis et en costume royal; la seconde, couché et en habit de Franciscain. Robert fut un roi guerrier et législateur qui conquit la paix à ses états et leur assura, un instant, le bonheur par la sagesse de ses institutions. Autre titre non moins précieux pour sa mémoire : ce monarque aima les lettres et en provoqua, le premier, la renaissance en Europe. C'est sous son règne que parurent Pétrarque et Boccace, ces deux illustres écrivains qu'on peut appeler, l'un dans la poésie, l'autre dans la prose, les fondateurs de la langue italienne.

A la dynastie des Angevins succéda celle des Arragonais, la plus glorieuse qu'eurent les Siciles, mais qui ne compta que soixante-douze

années d'existence. Le souvenir nous en est retracé par l'arc-de-triomphe d'Alphonse I^{er}, attribué à Julien *da Maiano*, et par les tombeaux des rois arragonais que l'on voit dans la sacristie de l'église Saint-Dominique-Majeur, et qui sont au nombre des plus curieux monumens de Naples. Ces tombeaux, élevés sur une espèce de balustrade circulaire, sont enfermés dans de larges coffres recouverts de velours cramoisi. Au-dessus est une figure de la mort, avec cette inscription : *Sceptra lignibus æquat*. Inscription fut-elle jamais mieux placée ! On se demande à quel titre on a rangé parmi ces tombeaux d'autres caisses d'une forme exactement pareille à celle des anciens catafalques, sauf leur vétusté que l'on n'a pu imiter, et qui, d'après les inscriptions, renferment les restes de M^{me} ***, femme de M. le comte de ***, et ceux de sa famille. Est-ce que notre vanité doit éclater jusque sur des sépulcres ? Au rang de ces tombeaux se trouve, mais à meilleur droit,

celui de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, le vainqueur de Pavie. Au-dessus de son catafalque on voit son portrait, sa bannière déchirée et une courte et simple épée de fer qui, selon l'inscription, serait celle que François I^{er} lui aurait rendue, en se déclarant son prisonnier. Mais ce qui, mieux encore que ce tombeau, a immortalisé Ferdinand d'Avalos, c'est l'amour de Vittoria Colonna, sa veuve, qui le chanta, et mérita d'être elle-même célébrée par l'Arioste et Michel-Ange, ce Dante de son art.

C'est à la fin de la dynastie arragonaise que vient se placer le souvenir de Sannazar. Son tombeau, monument de Santa-Croce et du Bembo, est dans l'église *del Parto* (de la Conception) que le vieillard poète fit bâtir à ses frais, et qui rappelle le titre de son poème : *de Partu Virginis*. Le sarcophage est surmonté du buste de l'illustre Napolitain couronné de lauriers, ayant à ses côtés deux enfans qui appuient leurs mains, l'un sur un cimier, l'autre sur un livre, double allégorie qui dit

la gloire du guerrier et du poète. Sannazar fut l'un et l'autre. Il accompagna Alphonse, duc de Calabre , dans la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de France , Charles VIII, et qui fut si funeste à la dynastie aragonaise. Il suivit, en France, Frédéric d'Aragon, dépossédé de sa couronne. Fidèle à ses rois, même après leur mort, il refusa , à son retour à Naples , de célébrer les exploits de Gonsalve de Cordoue , qu'il regarda toujours comme l'ennemi de sa patrie. Honneur à une si noble conduite , bien rarement imitée !

La dynastie espagnole , qui commença avec le seizième siècle et Ferdinand-le-Catholique de funeste mémoire , pesa deux siècles sur l'Italie. Durant ce temps , Naples , comme si elle ne pouvait jamais être libre , subit des maîtres étrangers qu'elle connut à peine , et leur fournit son or et ses soldats. Un manuscrit que j'ai vu chez l'archevêque de Tarente,

M^{gnor} Capece-Latro (1), porte les donations faites par Naples à l'Espagne, depuis le règne de Charles - Quint jusqu'à l'administration du duc d'Arcos, vice - roi de Philippe IV, et sous lequel éclata la grande révolution de Naples, au chiffre énorme, pour le temps, de cent trente-cinq millions d'écus. Le duc de Medina, pendant son administration seulement (de 1637 à 1644), préleva jusqu'à trente millions. C'est avec cet argent, sans doute, qu'il subvenait à la construction de ce célèbre palais de Donn' Anna ou Dogn' Anna, qui passe dans l'opinion vulgaire, à cause de sa magnificence, ou plutôt à raison de la plus grande popularité du nom, pour la demeure royale de la reine Jeanne. Le duc de Medina s'était allié à la plus noble comme à la plus riche héritière de Naples, Donn' Anna Carafa,

(1) Ce vénérable prélat vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

princesse de Stigliano, qui, à ce double titre, n'avait voulu donner sa main qu'à un vice-roi. Fier de sa grandeur, le couple sémi-royal se trouva trop à l'étroit dans la demeure des anciens souverains. Il demanda à Côme Fransaya un palais qui n'eut point son pareil dans le royaume. L'architecte dut se proposer pour modèle les plus somptueux palais de Venise. L'édifice qu'il fonda, d'un côté, baigne ses pieds dans la mer, et, de l'autre, communique à la terre par une avenue qui est à la hauteur du second étage. Dans le plan primitif, il devait contenir six vastes appartemens séparés, outre le théâtre, les bains, et toutes les dépendances d'une grande maison. Dès la dépense avait excédé cent cinquante mille écus; mais la disgrâce du ministre Olivarès, qui entraîna celle du duc de Medina, arrêta la construction de ce grand ouvrage. La malheureuse Donna Anna, qui a attaché son nom à ces ruines, ne put suivre son époux à Madrid, à cause de sa grossesse, et elle mourut à Naples dans la mi-

sère et l'oubli, abandonnée de ceux mêmes qui l'avaient servie dans sa haute fortune. Ce qui devait être un si beau palais n'est aujourd'hui qu'une verrerie.

C'est sous la domination espagnole que Naples fit, comme cité, ses plus belles conquêtes. C'est au vice-roi, don Pierre de Tolède, que l'on doit la rue de ce nom, qui traverse la ville dans toute sa longueur, ainsi que le fameux *Palazzo vecchio* qui reçut Charles-Quint, à son retour de sa malheureuse expédition d'Afrique. Ce palais, qui communiquait avec le Castel-Nuovo, ou Vieille-Bastille de Charles-d'Anjou, et que l'on se propose de démolir aujourd'hui pour dégager le théâtre Saint-Charles, donne une idée de la manière de se loger simple et sans faste des plus grands souverains d'une autre époque. C'est le comte de Miranda, sous Philippe II, qui construisit la grande place del Castello, la douane, le Môle qui unit le mont Echia au château de l'Oeuf, le Conservatoire des farines et nom-

bre d'autres édifices aussi beaux qu'utiles. Le même vice-roi porta un dernier coup au brigandage de la Pouille, en ouvrant dans cette contrée les belles routes que l'on peut enfin parcourir aujourd'hui sans danger.

Sous Philippe III, le comte de Benavente fit construire les ponts magnifiques de la Cava, de Bovina, de Bénévent, et, dans Naples même, des portes, des fontaines, des rues élégantes. Son successeur, don Pierre de Castro, éleva les Studi sur les dessins de Jules Fontana, fils du célèbre architecte de ce nom, qui avait bâti, en 1600, le nouveau Palais-Royal. Il en dota l'Université qu'il y installa, en instituant le concours pour les chaires de professeurs. Aujourd'hui, ce vaste palais est devenu trop étroit pour contenir les richesses que l'on déterre tous les jours à Herculaneum et à Pompeï. C'est à l'église Saint-Jacques, fondée par don Pierre de Tolède, qu'il faut aller chercher les souvenirs et les débris de la vice-royauté espagnole. Là se trouve le tom-

beau du despotique don Pierre , un des beaux ouvrages de sculpture et des plus importants de Jean de Nola. Les tombeaux de ces demi-souverains portent partout les inscriptions les plus emphatiques. Tous ces Gusman d'Alfara-che sont des héros invincibles et fameux , *famosos , imbencibles*.

Je veux rappeler ici un tombeau de ce temps, qui nous intéresse davantage, à titre de Français : c'est celui de Lautrec que l'on voit à l'église de Santa-Maria-la-Nuova. *Lautrec était brave et vaillant pour combattre en guerre et frapper comme un sourd*, a dit Brantôme ; mais la fortune le servit mal. Il mourut de la peste à Naples, et ses ennemis lui élevèrent un tombeau qui porte cette belle inscription :

Odello fuxio Lautrecoo
Ferdinandus Consalvus, Lud. fil. Corduba,
Magni Consalvi nepos,
Cum ejus ossa, licet hostis,
Ut belli fortuna tulerat,
Sine honore jacere comperisset,

Humanitarum miseriarum memor ,

In avito sacello , Gallo Duci

Hispanus princeps

Posuit.

Obiit an. 1528, aug. 28 (1).

Ainsi Hoche , ainsi Marceau ont leur tombeau sur la terre étrangère. Nous venons de voir , il n'y a que peu de temps , ces monumens : ils sont noblement respectés de ceux que les nouvelles limites de la France ont faits nos ennemis.

La guerre de la succession amena, enfin, les temps où le royaume des Deux-Siciles devait avoir des souverains particuliers. Le traité d'Utrecht, qui donnait la couronne d'Espagne

(1) A Odet de Foix comte de Lautrec, Ferdinand Gonsalve, fils de Louis Corduba et petit-fils du grand Gonsalve, a fait élever ce tombeau. Sachant que ses cendres gisaient sans honneur et sans sépulture, selon le sort de la guerre, bien qu'elles fussent celles d'un ennemi, il les fit recueillir et déposer dans le tombeau même de ses aïeux. Prince espagnol, il rendit honneur à un général français.

Lautrec mourut en 1528, le 28 du mois d'août.

au petit-fils de Louis XIV, la Sicile au duc de Savoie, Milan et Naples à l'empereur, stipulait, par une clause éventuelle, qu'en cas d'extinction, sans enfans mâles, du souverain de Parme et de Plaisance, sa succession retournerait au roi d'Espagne. Il en advint ainsi : Philippe V, en conséquence, après avoir émancipé son second fils, l'infant don Carlos, l'envoya avec une armée prendre possession de ses nouveaux états. La guerre de Pologne éclatant dans le même temps, l'empereur fut obligé de rappeler une partie de ses troupes du royaume de Naples. Les peuples de l'Italie ont toujours été impatiens du joug de l'Allemagne. Naples profita du conflit des puissances pour se jeter dans les bras d'un nouveau maître, et le duc de Parme, don Carlos, gagna en quelques campagnes une couronne. L'avènement d'un souverain dont le peuple faisait choix lui-même, devait inspirer des espérances aux Deux-Siciles. Don Carlos, ou Charles III, parut les réaliser. Il fonda la nouvelle monar-

chie sur des institutions larges et libérales, qui auraient été tout-à-fait populaires, s'il avait pu, selon les vues de son sage ministre Tanucci, détruire la féodalité. Mais cette tâche était réservée à d'autres temps ; il fallait une révolution pour l'accomplir.

Naples, du moins, cessant d'être tributaire d'une puissance étrangère, accumula pour elle-même ses trésors. Au lieu des taxes par *estimation*, qui prêtaient à l'arbitraire, on avait établi l'impôt sur les biens. Il était donc et plus égal et plus productif. Le monarque sut faire un digne usage de ces nouvelles richesses de l'état. Il rétablit le commerce, creusa des ports, fonda des établissemens et bâtit même, sans grever son budget, des palais somptueux. Et d'abord, il fit ajouter une aile au Palais-Royal, comme pour enter sa nouvelle dynastie sur les plus anciennes ; puis il créa, comme par enchantement et à la fois, les châteaux royaux de Portici, de Capo di Monte et de Caserte, ce Versailles des rois de Naples où

l'on a fait venir aussi, à grands frais, les eaux de quinze à vingt milles de distance, par des aqueducs, qui tantôt percent les montagnes, tantôt franchissent les vallées sur des arceaux de deux cent cinquante à trois cents pieds d'élévation. Il fonda un monument plus royal encore, dont il dut la pensée peut-être au souvenir de son aïeul, Louis XIV : c'est l'*Albergo reale dei Poveri*, destiné, non à servir de retraite à des soldats invalides qu'il n'avait pas, mais aux pauvres, qui manquent si peu dans le royaume de Naples qu'ils ne peuvent tous trouver place dans cet hospice, qui porte pourtant, armoriée à son frontispice, cette belle mais peut-être emphatique inscription : *Regium totius regni pauperum hospitium* (1). Tel qu'il est toutefois, donnant un asile et du pain à près de quatre mille personnes, servant d'Athénée d'arts et de métiers aux orphelins que

(1) Hospice royal des pauvres de tout le royaume.

l'état adopte pour en faire ou des ouvriers ou des soldats, ce magnifique établissement peut faire envie à des états plus civilisés, qui en sont encore à discuter sur la création de salles d'asile pour l'enfance. Charles III régnait depuis vingt-cinq ans, lorsqu'en 1759, la mort de son frère Ferdinand VI, successeur de Philippe V, le rappela sur le trône d'Espagne. Le monarque parut abandonner à regret un royaume qu'il avait fondé et qui lui semblait le sien. Pour en assurer l'indépendance, il fit, en le quittant, la déclaration que jamais cet état ne pourrait retourner à la couronne d'Espagne. Ferdinand IV, son troisième fils (l'aîné était destiné à la couronne d'Espagne; la complète imbécillité du second avait été constatée par acte authentique), fut donc appelé à le remplacer. Ce prince n'avait pas le caractère de son père; il n'en eut pas la fortune. Sous son règne, éclata la révolution française. On sait le mouvement que cette grande secousse imprima à l'Europe. L'ordre de légitimité fut

suspendu sur presque tous les trônes. Un soldat disposait des couronnes. Une république parthénopéenne tenta de se former à l'instar de la nôtre : les temps n'étaient pas venus. A cette anarchie passagère succédèrent les gouvernemens non moins courts de Joseph Bonaparte et de Murat, de Murat qui ne monta sur un trône que pour être fusillé de la main de ses soldats. A Murat succéda la restauration de Ferdinand IV. Mais la place du Palais-Royal retracera plus brièvement et plus éloquemment que nous ces révolutions si rapides. Sur cette place s'élève aujourd'hui la statue équestre de Charles III, le fondateur de la monarchie nouvelle. Cette statue d'assez mauvais effet, bien qu'elle soit de Canova, dut être primitivement celle de Napoléon; elle devint celle de Joachim et dut être réduite encore dans ses proportions pour représenter le héros de la dynastie actuelle.

D'autres souvenirs, d'autres monumens mériteraient sans doute d'arrêter encore nos re-

gards dans ce coup-d'œil trop rapide jeté sur une grande cité ; mais nous n'avons peut-être déjà que trop répété ce que l'on a dit avant nous. Une des merveilles de Naples ne nous paraît pas pourtant encore avoir épuisé la science des voyageurs : cette merveille , c'est la gloire de Naples , c'est le Vésuve. Nous nous sommes réservés d'en faire une étude particulière.

II.

LE VESUVE.

Au-dessus de Naples, dit Strabon, est le mont Vésuve, couvert de champs fertiles, excepté sur son sommet : « *hisce locis incumbit mons Vesuvius, amœnissimis habitatus agris, excepto cacumine.* » Les temps sont bien changés depuis ce premier historiographe du volcan : le Vésuve aujourd'hui, dans une circonférence

de douze lieues , sur une élévation de près de quatre mille pieds , n'est qu'une montagne de cendres et de laves , une vaste enceinte de ruines , un cratère ouvert qui vomit la flamme et la fumée. Cependant le fidèle géographe ajoute que le sommet offre , dans une assez grande étendue , une plate-forme aride où l'on voit des amas de cendres , des cavernes , des antres profonds remplis de pierres dont la couleur semble indiquer qu'elles ont été brûlées ; d'où l'on pourrait tirer la conjecture que cette plage fut autrefois sillonnée par le feu , et qu'il y eut là un volcan qui ne s'est éteint que lorsque toute la matière inflammable a été consumée (1).

Le Vésuve , en effet , n'est pas un volcan de

(1) *Id ex magnâ parte plantiæm habet, fructum nullum omninò ferentem, et cinerem in prospectum habens cavernasque, monstrat antra, combustis ex petris, ut color indiciat, ut potè quas ignis abrose-rit : quare conjecturis assequere plagam istam prioribus annis ardere solitam et ignis habere crateras; restinctam autem esse, cessante materia.*

formation nouvelle; peut-être est-il aussi ancien que le monde, du moins son âge paraît incalculable. Là où manque le témoignage des hommes, nous pouvons invoquer celui de la nature. De même que l'âge d'un arbre est écrit sur la coupe de son tronc, à la proximité de la racine, la formation d'une montagne peut se déduire de la succession et de la superposition des couches qui la composent. Or, le profil des couches de la *Somma* montre que ce volcan a opéré long-temps sous la mer. L'on y voit que les premières coulées de laves ont été recouvertes par le tuf marin; que la lave a coulé sur ce tuf même sans se couvrir de scories ni de cendres, substances qu'on ne rencontre que dans les couches bien supérieures, et mêlées avec ce même tuf. L'on trouve ensuite les cristallisations de laves premières en petite quantité, et uniquement formées par retrait, ce qui prouve un refroidissement inégal et subit. Enfin, l'on découvre dans les débris des matières volcaniques déposées

et dispersées sur tous les bords du golfe qui entouraient le Vésuve, qu'elles sont toutes de même nature, qu'elles ont été roulées dans la mer, puisque les angles en sont émoussés, et que les pierres réduites en cailloux conservent encore les marques d'une première combustion. Si l'on pouvait pénétrer dans les profondeurs de la mer, il est plus que vraisemblable qu'on en retirerait des laves basaltiques, pyroxènes, plus ou moins mêlées de mica, de quartz et de feldspath, ou cristallisées; car on sait que le Vésuve repose sur du granit, du schiste micacé et des roches calcaires d'ancienne formation (1). En outre, et ceci sera plus intelligible à tous, on a trouvé, dans les excavations faites à Herculaneum, les rues pavées de laves,

(1) Les plus anciennes laves des volcans sont compactes, dures, feldspathiques; ce n'est que dans un âge plus avancé du globe qu'elles présentent l'aspect scorié et poreux qu'on leur connaît aujourd'hui. Les roches primitives sont cristallisées. Le granit, une de ces roches, est composé de trois élémens simples, le quartz, le mica, le feldspath.

et, sous ce premier pavé, qui subsistait lors de la destruction de cette ville, un autre pavé plus ancien, pareillement de lave dure semblable à celle que le volcan rejette aujourd'hui; d'où l'on a inféré qu'Herculanum avait été bâtie sur les ruines d'une ville inférieure, et que Portici était le troisième étage de villes fondées sur les cendres du Vésuve. Les tombeaux les plus profonds de la cité souterraine, les carrières le plus anciennement exploitées, celles qui, d'après le témoignage de Diodore de Sicile, fournirent aux habitans des environs du Vésuve les matériaux nécessaires à leurs constructions, sont creusés dans la roche volcanique. Il n'en faut pas tant pour se convaincre que toutes ces masses de laves n'ont pu venir que du Vésuve et de la Somma, et pour ne pas douter qu'il n'y ait eu des éruptions antérieures à celle de l'an 79, mais non postérieures vraisemblablement à soixante ans avant la destruction de Troie, époque à laquelle l'histoire dit que les premières colonies grecques

qui s'établirent dans ces contrées, en chassèrent les habitans qu'ils y trouvèrent. Or, il n'est fait mention, par les Grecs, d'aucune éruption du Vésuve, et la fondation d'Herculanum étant portée au quatorzième siècle avant notre ère, il en résulte, pour le volcan, un repos de près de quinze siècles avant son réveil, en l'an 79. Toutefois, l'abbé Barthélemy parle, dans son *Voyage en Grèce*, d'une éruption du Vésuve, qu'il rapporte au cinquième siècle avant Jésus-Christ, la première année de la soixantedix-septième olympiade qui répond à l'année 471 avant notre ère; mais, sauf le respect dû à cet écrivain, il restera des doutes sur la précision de cette date donnée dans un livre qui tient du roman, et où l'on trouve malheureusement plus d'une infraction à la vérité historique. Du reste, si cette date devait être conservée, le sommeil du Vésuve aurait duré encore cinq cent cinquante années jusqu'à Pline, et ce temps aurait été assez long pour que le cratère éboulé eût pu se garnir de forêts et per-

mettre à Spartacus de s'y retirer avec sa troupe, pendant la première guerre des esclaves, si mémorable dans l'histoire. Quoiqu'il en soit, la note de l'abbé Barthélemy ne contenant aucun détail sur la prétendue éruption qu'il cite, la grande éruption dont Pline nous a laissé un si effrayant tableau, commencera, pour nous, l'histoire du Vésuve et la partagera comme en deux époques :

La première, dans laquelle nous ne savons rien du volcan, si ce n'est qu'il fume et répand des flammes, dit Vitruve, qui a précédé de quelques années Strabon (1). Si les distinctions aujourd'hui établies et acceptées existaient déjà, peut-être le Vésuve passait-il, du temps de l'un et l'autre historien, pour un volcan éteint. Qu'on juge de ce qu'il faut entendre par ce mot !

La seconde, durant laquelle les éruptions

(1) Non minùs etiam memoratur antiquitùs crevisse ardores et abundasse sub Vesuvio monte, et inde evomuisse circà agros flammâs.

sont fréquentes, mais déjà moins terribles, car elles permettent à l'homme de s'établir sur leurs ruines, d'en annoncer le retour, d'en supputer le nombre, et d'expliquer même les causes d'un si grand et si singulier phénomène.

Voici un tableau de ces éruptions, avec le nom des écrivains qui en ont donné les relations. Nous devons nous borner, pour éviter des longueurs et des répétitions, à cette simple énumération, et renvoyer, pour les détails, aux auteurs originaux mêmes.

Dates des éruptions.

Auteurs qui les ont décrites.

An 79 de notre ère. Pline-le-Jeune.

100

Dion, Cassius, Galenus,
Eutropius.

203

Dion et Cassius.

472

Procopé et Sigonius.

512

Cassiodore et Procopé.

685

Paul Diacre.

993

Rodolphe Glaber.

- 1036 Scotus.
 1049 Cardinal Léon d'Osti.
 1138 Archives du Mont-Cassin.
 1139 *Idem.*
 1306 Léandre Alberti.
 1500 Médecin Ambroise Léon de Nole.

Le Vésuve sembla sommeiller pendant tout le seizième siècle. Le soulèvement du Monte-Nuovo, qui date de 1538, n'a aucun rapport avec le volcan. Celui-ci se réveilla plus formidable que jamais en 1631.

- 1631 Père della Torre, Braccini.
 1660 Joseph Macrino.
 1682. *Idem.*

De 1685 à 1689. Ce ne furent point des éruptions proprement dites, mais une série d'embrâsemens qui se continuèrent pendant cinq ans.

- 1694 Rapport anonyme.
Jusqu'en 1730, le Vésuve
ne suspendit que rarement
ses petites éruptions.
- 1730 Sorrentino.
- 1734 *Idem.*
- 1737 Le médecin Serrao, Montéalègre,
Hist. de l'académie, ann. 1737.
- 1751 Duc de la Torre, président de
l'académie de Florence.
- 1754 *Idem.*
- 1759 Académie de Florence.
- 1760 *Eadem.*
- 1765-1766- { *Eadem.*
- 1767-1769- { Il y eut, durant ces années, des
- 1770-1771- { éruptions consécutives dont
- 1773-1774- { les laves furent peu abon-
1775. { dantes.
- 1776-1778- { Hamilton : Rapport à la Société
- 1779 { Royale de Londres. Saint-
- { Nom.
- 1785—1786 Bibliothèque de Naples.

1790 Académie de Naples.

1794 Dict. des Sciences naturelles.

Cette éruption, une des plus remarquables de nos temps, détruisit la ville de la Torre del Greco.

1798 }
1804 }
1805 } Académie de Naples.

1810 }

1812 }

1822 *Eadem.* M. Bylandt, et divers naturalistes.

1828 Journaux du temps.

Cette éruption ne fut pas complète, et ce ne fut que dans les années suivantes, 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, que la lave, restée dans le cratère, fut poussée au-dehors sans éruption.

1834. Journaux du temps. Géologie
de Boubée. Echo du monde
savant.

Qu'on remarque, pour les inductions que nous devons en tirer plus loin, par quelle catastrophe le Vésuve s'annonce en 79. Des villes renversées et effacées du sol à ce point qu'il faut quinze siècles pour en retrouver des vestiges; des mers comblées; des montagnes soulevées à leur place!... Ce sont là les effets d'une éruption volcanique! Quelles catastrophes n'ont pas dû être produites par une chaîne de volcans, tels que les cratères des Andes, qui occupent, d'après M. de Humboldt, une ligne de 700 lieues carrées; par ceux des Cordilières, où l'impétueux Jorullo, constamment en ignition, vomit encore des laves basaltiques de la nature même des montagnes au sein desquelles il opère; ce qui semble annoncer que ces montagnes elles-mêmes ont déjà été plusieurs fois bouleversées par les feux souterrains! Nous pourrons le

dire plus tard. Il nous est utile d'abord de rappeler, comme un exemple de la puissance d'action des volcans, la grande catastrophe de l'année 79.

Il était environ une heure de l'après-midi, le 23 août : le ciel était serein, la mer calme. Le vent soufflait du nord faible et doux. Tout à coup il tourna à l'est, et soudain un bruit, un choc épouvantable ébranla les flancs du Vésuve. Un nuage noir sortit de son sein : d'une grandeur et d'une figure extraordinaire, *il ressemblait à un pin d'Italie plutôt qu'à tout autre arbre* (PLINE). Il resta quelque temps immobile; mais grossissant et s'épaississant toujours, il finit par couvrir toute la baie de ténèbres, et par transformer le jour en une nuit profonde. En ce moment, Pline partit de My-sène pour aller observer le phénomène de plus près. Mais voilà que, sur la galère qu'il montait, la cendre tombait plus épaisse et plus chaude, que des pierres, des roches ardentes étaient lancées dans l'espace. Le rivage vers

lequel se dirigeait le pilote était inabordable par la quantité de matières et de débris volcaniques qui s'y entassaient. « La fortune favorise le courage : tournez du côté de Pomponianus, » dit Pline, et la galère fit voile vers Stabie. Cependant le volcan avait ouvert ses abîmes; des éclairs, des jets de flammes s'échappaient du cratère et perçaient les ténèbres; des torrens de laves s'écoulaient des flancs de la montagne et roulaient avec impétuosité jusqu'à la mer. De toutes parts, on fuyait épouvanté! Mais de quel côté fuir? Déjà toute communication était interceptée entre Herculaneum et Pompeï. Le feu, divisant Herculaneum même en deux parties, les habitans de la partie du nord purent se réfugier à Naples; mais ceux du côté opposé, en fuyant vers Pompeï, ne trouvaient plus de chemin, car tout le rivage, sur ce point, était encombré de ruines. Au sein de cette nuit à laquelle, pour tant d'hommes, le jour ne devait plus succéder, qu'on s'imagine la désola-

tion et la terreur qui régnaient partout ! « Vous n'eussiez entendu , » écrit Pline le jeune , qui n'a pourtant vu le désastre que de loin , puisqu'au lieu de suivre son oncle , il était resté à Mysène , *comme un enfant épouvanté* , dit le géologue Breislack , « vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes , que gémissemens d'enfans , que cris douloureux de vieillards. L'un appelait son père , l'autre son fils , un autre sa femme ; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur ; celui-ci le sort de ses proches ; il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux ; plusieurs croyaient qu'il n'y avait plus de dieux , et supposaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit dans laquelle le monde devait être enseveli. »

Les ravages de cette éruption s'étendirent à huit milles de distance du Vésuve , jusqu'à l'infortunée Stabie , que l'exterminateur Sylla , plus barbare que le volcan , avait déjà réduite

à l'état d'un petit village , à la fin de la guerre civile , et dont le nom aurait été effacé de l'histoire , si Pline n'y avait eu son tombeau , et si l'on n'y eût pas retrouvé la bibliothèque du savant Pomponianus qui lui avait donné l'hospitalité. Dans ce vaste cercle de destruction furent enveloppées six autres villes : Herculanium , Résina , Oplonte , Tyanum , Taurania et cette superbe Pompeï que nous voyons aujourd'hui sortir miraculeusement de ses cendres.

En jetant un coup-d'œil sur le tableau qui précède, on voit que le Vésuve , après l'éruption de 79 , sembla rentrer dans sa léthargie première jusqu'au dix-septième siècle. Les petites éruptions qui interrompirent ce temps de repos, méritent à peine d'être signalées. Mais, en 1631, le volcan s'éveilla de nouveau par une de ces crises terribles qui marquent dans l'histoire de ces feux souterrains, et doivent être souvent rappelées pour l'instruction des peuples qui ne craignent pas de s'établir sur un

sol mouvant et perfide. Rapprocher l'une de l'autre ces deux crises, ce sera mettre en regard les signes caractéristiques et précurseurs des grandes éruptions.

Le 16 décembre, au milieu de la nuit, écrit le père della Torre, on sentit, dans les environs de la montagne, de violentes secousses qui durèrent presque sans interruption jusque vers le matin: alors on vit une fumée noire et épaisse s'élever insensiblement dans les airs, du sommet du Vésuve. Elle prit, ainsi que dans l'incendie de 79, *la forme d'un pin*, et répandit, par ce présage funeste, une terreur universelle qui fut bientôt justifiée. Ces noirs tourbillons, que vomissait le volcan en fureur, s'amoncelèrent insensiblement sur la cime, et ressemblaient à des montagnes entassées; une nuit obscure enveloppa tout le golfe de Naples; une pluie de cendres et de poussière couvrit au loin les environs; le tonnerre retentissait du fond de cette masse immense de vapeurs épaisses, et l'obscurité n'était dissipée,

par intervalles, que par la clarté que répandaient les éclairs et les rochers ardents lancés du fond de l'abîme. Ces convulsions du volcan cessèrent enfin, après une explosion épouvantable, pendant laquelle la montagne s'ouvrit du côté de Saint-Jean-Teducio. De ses flancs déchirés se précipita un torrent de laves qui se partagea en sept branches, et qui porta partout l'effroi et la dévastation; les jardins délicieux de Pietra-Bianca, de Portici, de Granatello, le village de Rësina furent détruits, et la lave, roulant ses flots enflammés jusque vers la mer, entraîna encore avec elle une partie de la Torre del Greco et de celle dell' Annunziata.

Ces torrens brûlaient encore, lorsqu'ils furent remplacés par des torrens d'eau bouillante coulant du haut de la montagne, où ils s'étaient formés par les pluies abondantes qui avaient commencé dès le 17; ils continuèrent leurs ravages jusque vers la moitié de janvier 1632, et ils furent accompagnés de

tremblemens de terre infiniment plus violens que ceux que l'on avait sentis au commencement de l'éruption. Naples souffrit de ce fléau, et un grand nombre de ses édifices furent considérablement endommagés. On remarqua, dès le commencement de cette éruption, une agitation extraordinaire de la mer; ses eaux se retirèrent, à diverses reprises, des côtes de Naples, laissant la baie à sec, ainsi qu'il était déjà arrivé en 79, et à l'époque du soulèvement du Monte-Nuovo, en 1538.

Le père della Torre ne fait pas mention du nombre des victimes qui périrent par le feu; mais il évalue à cinq mill^e celles qui perdirent la vie dans les eaux que vomit le volcan. L'éruption dura trente jours. La quantité de lave expulsée fut plus considérable que dans l'éruption de 79. On l'a portée à quatorze ou quinze fois le volume du volcan lui-même, sans tenir compte encore des masses énormes de cendres, de scories et de pierres lancées par le cratère.

L'inscription suivante, gravée sur le chemin de Portici, à l'endroit même où la lave s'était arrêtée, témoigne de l'épouvante inspirée par cette éruption :

« Races futures, c'est de vous qu'il s'agit : un jour est l'avant-coureur d'un autre, et la veille prédit le lendemain : prenez-y garde : vingt fois depuis la naissance du soleil, si l'histoire ne ment pas, le Vésuve s'est enflammé pour le malheur de quiconque a tardé de s'enfuir. — Cette montagne, grosse de fer, d'or, d'argent, d'alun, de nitre et de bitume, reçoit encore la mer dans ses flancs ; tôt ou tard elle s'enflammera, et, à l'aide de ses eaux, elle enfantera ; mais auparavant, elle s'ébranle et fait trembler la terre, elle élève dans les airs des tourbillons effroyables de fumée, lance des feux et des éclairs, mugit horriblement, tonne et chasse au loin tout ce qui l'approche.

» Fuis, tandis qu'il en est temps encore ; la voilà qui éclate, se brise et vomit des lacs de

feu et d'eau bouillante dont le courant rapide va s'opposer à ta fuite ; s'ils t'atteignent, c'en est fait, tu n'es plus.

» L'an de Jésus-Christ 1631, kalendes de janvier, sous le règne de Philippe IV et sous le gouvernement d'Emmanuel Fonseca, vice-roi, qui a soulagé et réparé, avec autant d'humanité que de munificence, des désastres renouvelés des temps passés.

» Le Vésuve épargne qui le craint ; il dévore qui le méprise, surtout l'homme imprudent et avide qui s'attache à son foyer, comptant trop sur ses dieux. Si tu es sage, écoute cette pierre qui te crie : Renonce à tout et prends la fuite (1). »

(1) *Posteri, posterî, vestra res agitur : dies facem præfert dici, nudiùs perendino ; advortite : viciis ab satu solis, ni fabulatur historia, arsit Vescrus, immani semper clade hesitantium : ne posthâc incertîtos occupet, moneo. — Uterum gerit mons hic bitumine, alumine, ferro, auro, argento, nitro, aquarum fontibus gravem ; serius, ocius ignescet, pelagoque influente pariet ; sed ante parturiat, concutitur, concutitque solum. Fumigat, coruscat, flammigerat, quatit aërem, horrendum immugit, boat, tonat, arcet finibus accolæ.*

D'après Serrao, l'historiographe du Vésuve au dix-huitième siècle, l'éruption de l'an 1737 ne le céda en rien à celle de 1631. Elle dura vingt-deux jours et produisit une quantité de laves qu'il évalue à trois cent dix-neuf millions six cent cinquante-huit mille cent soixante-un pieds cubes; ce qui ferait près d'une lieue et demie en surface carrée.

Bien plus, dans l'éruption de 1766, qui ne dura que onze jours, et dont le chevalier Hamilton a rapporté les détails à la Société royale de Londres, la lave se porta jusqu'à six milles de distance, près d'une petite chapelle appelée San-Vito : sa coulée avait deux milles de

Emigra dum licet : jam jam enititur, erumpit, mixtum igne lacum evomit, præcipiti ruit ille lapsu, seramque fugam prævertit; si corripit, actum est, periisti.

An. sal. 1634, kal. jan. Philippo IV rege, Emmanuele Fonseca et Zunica comite montis regii pro rege (repetitâ superiorum temporum calamitate, subsidiisque cumulatis humanius quò munificentius.)

Formidatus servavit, spretus oppressit incautos, et avidos quibus lares et supplex vita potior. Tum si sapis, audi clamantem lapidem, sperne sarcinulas; mora nulla fuge.

largeur et presque partout soixante-dix pieds d'épaisseur. Paryvenue à un chemin creux qui n'avait pas moins de deux cents pieds de profondeur et cent pieds de largeur, la lave l'avait comblé dans un endroit. « Je n'aurais jamais cru, dit cet observateur, qu'une si grande quantité de matières eût pu se répandre en aussi peu de temps, si je n'en avais été témoin, et si je n'avais examiné moi-même le cours entier de la lave. »

Dans la dernière grande éruption de 1794, la quantité de laves vomies par le volcan fut évaluée à douze millions de mètres cubes. Mais que sont encore ces masses, si énormes pourtant, en comparaison de celles que produit l'Etna, qui, dans l'éruption d'une bouche secondaire, le Monte Rosso, couvrit, en 1669, un espace de seize lieues de longueur sur trois et demie de largeur, d'une masse qui fut évaluée à cent quatre-vingt-onze millions cent quarante-un mille neuf cent vingt pieds cubes? Que sont-elles, comparativement à ces coulées

sorties du mont Hékla, en Islande, et qui se sont étendues à quarante-deux, à cinquante-un milles de longueur, sur douze et dix-sept milles de largeur, et parfois sept cents pieds de hauteur? Les forces qui projettent hors du sein de la terre une si grande abondance de matières, n'ont-elles pu, dans la première période de leur action, enfanter, soulever des montagnes? C'est une grande question sur laquelle nous devons plus tard nous expliquer.

Qu'on ne croie pas que toutes les éruptions soient signalées par une telle abondance de matières, ou par des éjections de laves; le plus souvent il n'y a que des dégagemens de flamme et de fumée, avec projection de quelques débris de pierres ou de scories qu'entraînent les gaz et les vapeurs. Il est tout naturel que ce phénomène d'incendie exalte les imaginations. Mais, il faut le dire, ce ne sont pas là les crises qui méritent le nom d'*éruptions*. Ces faux embrâsemens sont le résultat de la combustion instantanée des rési-

des de matières qui obstruent les canaux volcaniques, à la suite de toute éruption réelle. Il suffit d'un éboulement dans les galeries intérieures, d'un simple changement dans la direction des vents, d'une cause moins appréciable encore, pour les produire. Mais généralement ces effets sont de peu de durée. Le volcan n'est pas en travail, la combustion n'est pas entretenue par le phénomène d'infiltration ou d'inspiration des eaux dans les soupiraux volcaniques.

Depuis 1822 jusqu'en 1834, n'en déplaise à l'enthousiasme napolitain qui a compté, de 1829 à 1833 surtout, une série d'éruptions presque continuelles et les a montrées avec orgueil aux étrangers, il n'y a pas eu d'éruptions proprement dites du Vésuve. La dernière, celle de 1834, malgré son apparente violence, ne fut qu'une sorte d'évacuation accidentelle de la bouche volcanique, en tout semblable à l'éruption de l'Etna du mois de novembre 1832, qui n'était qu'une simple dé-

bâcle. La nature est plus avare de ses phénomènes, plus lente à les produire.

Il n'est pas douteux pourtant, d'après un naturaliste, M. Bylandt, qui a donné sur les volcans une théorie que nous chercherons à apprécier plus loin, et qui a passé dix ans à observer le Vésuve, il n'est pas douteux, disons-nous, que le volcan ne soit aujourd'hui dans des conditions propres à amener tôt ou tard une éruption terrible, et dont on ne peut pas plus calculer les effets qu'on n'a prévu, à l'avance, ceux des éruptions des années 79 et 1631 dont nous avons reproduit, en abrégé, la relation. Une des communications du grand canal volcanique (1) est interceptée depuis 1822, et plus il se passera de temps jusqu'à sa désobstruction, plus, la matière s'accumulant

(1) Le Vésuve, d'après M. Bylandt, est un volcan double ayant communication tout à la fois avec la chaîne méridionale et avec la chaîne occidentale des volcans d'Europe.

dans le canal, il sera besoin d'un choc, d'un effort violent pour ébranler et vaincre l'obstacle. Si la rupture a lieu du côté de l'Etna, malheur à la Sicile; si elle arrive à la bouche du Vésuve, le danger sera pour Naples. Nous ne pouvons préciser le degré de confiance que mérite cette assertion d'un savant observateur. Ce n'est pas là, nous le supposons, une prédiction hasardée. Toutefois, nous doutons que, portée à la connaissance de la population des deux Siciles, elle obtint beaucoup de crédit et qu'elle fût de nature à ébranler ou à troubler la profonde sécurité napolitaine. Après tant de siècles, le peuple du Vésuve est habitué à ne pas redouter *la montagne*, comme ill'appelle. Il lui semble qu'elle ne peut jamais lui être funeste. Le volcan est la source de ses richesses, de ses jouissances même, par les spectacles qu'il lui procure : comment ne l'aimerait-il pas? Et s'il l'aime, comment le craindre? Aussi et les indigènes et les étrangers ne cessent-ils et ne cesseront-ils pas de visiter la montagne. Qui ne veut

voir, de ses yeux, un volcan, un de ces feux terribles dont on ne connaît ni l'origine, ni la source intarissable? L'ascension est difficile, sinon périlleuse : qu'importe? Les femmes mêmes se feront porter sur la plus haute cime et jusque sur les bords de l'ardent cratère. Il faut que tous contemplent l'entonnoir sulfureux, au risque d'être asphyxiés par ses vapeurs, de se brûler les pieds au charbon de sa fournaise. Laissez la peur se familiariser, vous la verrez, comme pour se faire raison d'elle-même, jouer avec le péril, tout innocent d'ailleurs, d'enfoncer un bâton entre les fissures de la pierre embrâsée, exciter la colère du volcan qui ne répondra pas à de si faibles provocations : sa puissance s'est ailleurs manifestée. Mesurez ces champs de laves et de poussière ; marchez sur ces amas de débris qui craquent sous les pieds comme des ossemens ; contemplez les vallées déchirées, les cités ensevelies, les mers refoulées, vous saurez jusqu'à quel point cette puissance est redoutable.

Evoquez les plus anciens souvenirs ; commentez l'histoire sacrée et profane ; c'est sous ces feux souterrains que la vengeance céleste abîma les villes qui peuplaient la mer morte ; c'est dans ces goufres enflammés que furent précipités les géans rebelles qui avaient songé à escalader le ciel. La poésie, qui s'inspire et s'empreint de l'histoire, n'a pu peindre son enfer avec des images plus terribles :

Arrivammo ad una landa

Che dal suo letto ogni pianta rimuove :

.

Lo spazzo era una rena arida e spessa :

.

Sovra tutto'l sabbion d'un cader lento

Piovean di foco dilatate falde ;

.

Onde la rena s'accendea, com' esca

Sotto'l focile....

DANTE, *l'Inf. c. XIV.*

Mais près de la mort surgit la vie ; près de la terreur s'éveille l'espérance. Du sein de cet

affreux cahos, contemplez le ciel et l'horizon. L'astre éternel féconde les ruines ; la terre se rajeunit sans cesse par des créations nouvelles. Quelle création plus jeune et plus belle que celle de cet horizon splendide ? Une vaste sphère transparente comme la lumière ; une vaste mer qui s'y unit et s'y mêle, en dégradant sa couleur azurée ; des villes, des hameaux, des maisons de plaisance, Naples, Portici, Résina, situées sur le rivage et enveloppées de champs fertiles et de forêts qui les encadrent et font ressortir au loin leur blancheur ; des promontoires, Pausilippe, Mysène, Sorrente ; des îles, Caprée, Ischia, Nisida, qui élèvent leurs têtes au-dessus des flots comme pour lui imposer des lois ; des voiles blanches qui glissent sur la plaine liquide et révèlent le mouvement et la vie de l'homme ; toute cette nature, fille des volcans, n'est-elle pas la plus magnifique qui soit sous le soleil ? N'est-ce pas comme le paradis vu de l'enfer, puisque la poésie a créé ces images ? Qui, telles sont les

merveilles de l'univers. Les volcans qui dévastent, régénèrent. Ils sont une condition de l'ordre, de l'harmonie des mondes. Il faut les étudier sous ce point de vue.

Rechercher, expliquer les lois de la création infinie, c'est peut-être la mission de l'homme : c'est du moins l'impérieux besoin de son intelligence.



III.

LES VOLCANS.



Pour avoir vu le Vésuve, se fera-t-on une juste idée des volcans? Les uns, adoptant l'opinion la plus simple et la plus accréditée peut-être, croiront que le feu de chaque volcan est concentré sous sa base, qu'il se nourrit des substances qui s'y trouvent et s'éteint lorsqu'il a tout consumé: *restructum ignem cessante mate-*

rid, avons-nous dit plus haut en citant Strabon. D'autres, plus hardis et plus savans sans doute, feront venir le feu de 1500 lieues de profondeur, c'est-à-dire du centre du globe qu'ils supposent en ignition ; car la terre, selon eux, fut un astre, une comète, peut-être une aérolithe du soleil qui s'est refroidie en parcourant l'espace. Et, hâtons-nous de le dire, pour ne pas paraître jeter un blâme superbe sur ces idées, ces deux opinions opposées sont le premier et le dernier mot de la science, les extrêmes de sa puissance, si l'on peut parler ainsi.

Aristote pensait que la terre contenait, dans son sein, des sources d'esprit et de feu cachées aux yeux des mortels, et qui projetaient, par plusieurs soupiraux, de la vapeur et des flammes. C'était là, suivant lui, le principe en vertu duquel les volcans vomissaient des masses de terre ferrugineuse enflammées et liquéfiées. M. Cordier vient de reproduire, avec de nouveaux développemens, la théorie qui

tend à faire considérer la terre comme un globe refroidi à sa surface, mais dont la chaleur centrale entretient et alimente les feux qui se déchargent à l'extérieur. Entre ces deux théories qui s'excluent l'une l'autre, il est un grand nombre de systèmes intermédiaires, comme on peut le supposer. Nous avons besoin de les examiner avant d'en venir à ce que la science donne comme son dernier mot, son dernier mot d'aujourd'hui qu'elle pourra changer demain.

Et d'abord, pour montrer dans quelles contradictions, dans quelles erreurs est susceptible de tomber l'esprit humain, récapitulons, en quelques mots, les opinions des anciens sur la question des volcans.

Lucrèce attribuait les phénomènes volcaniques au vent renfermé dans de profondes cavernes de roches dures. Ce vent, refoulé avec violence, chauffe et enflamme assez les matières qui y sont entassées pour les liquéfier et les lancer, dans cet état, en masses mêlées d'éclats de

roches, de sable et de cendres, qui s'élèvent, en forme de nuages, jusqu'au dehors des bouches les plus élevées de la montagne (*De nat. rer. lib. IV*).

Isidore croyait qu'entre l'Afrique et l'Europe, il y avait des gouffres de soufre qui communiquaient également avec la mer et avec le centre de l'Etna. Les vagues de la mer produisaient le vent dont la pression sur le soufre engendrait le feu et déterminait l'embrâsement qui se portait à l'extérieur. (*Lib. XIV, cap. 8.*)

Servius était du même sentiment, comme il s'en exprime dans son *Enéide*, liv. III.

Justin jugeait que l'embrâsement devait être alimenté par les ondes elles-mêmes; car comment expliquer autrement la durée continuelle d'une telle combustion, dans un espace aussi rétréci que l'est l'Etna ou tout autre volcan, si le feu n'était alimenté par une source aussi intarissable. (*Hist. lib. II.*)

Strabon, observant que le vent activait la

flamme et en était même la cause productive, jugeait que, comme les vents naissent des exhalaisons de la mer, et s'augmentent par elles, le feu, une fois allumé par les mêmes combinaisons, ne pouvait continuer l'embrâsement que par leur participation.

Enfin Galène attribuait la combustion volcanique à la fermentation produite par la chaleur, qui, s'unissant au calcaire, forme une combinaison par laquelle les corps résineux se dissolvent et s'enflamment. Il semble que cette idée lui ait été suggérée par l'observation qu'il fit, un jour, dans la Mysie, que la fiente de pigeon, exposée aux seuls rayons du soleil, s'échauffait à un tel degré d'intensité qu'elle enflammait les bois résineux placés au-dessus. (*Gal. de Terræ*, lib. III, cap. 2.)

Telles, ou à peu près telles (car nous ne voulons pas pousser les recherches plus loin), étaient les connaissances des anciens sur les causes et les sources des phénomènes volcaniques. Mais, on le sait, au lieu de commencer

l'étude de la physique par l'observation et l'investigation des faits particuliers, les anciens s'en tenaient à une contemplation générale de la nature, tirant leurs inductions *à priori* et par intuition plutôt que d'après la comparaison et les rapports véritables des phénomènes entre eux. Et combien de temps demeura-t-on dans cette voie ! Une science même encore , la métaphysique , n'a pu s'en frayer une autre.

Buffon , qui a résumé , avec logique , les données de la physique de son temps, suppose que les volcans sont des montagnes de soufre, de bitume et autres matières combustibles, de minéraux, de pyrites qui fermentent et s'embrâsent lorsqu'elles sont exposées à l'air et à l'humidité. Il est facile, dit-il, d'imiter l'action de ces feux souterrains en mêlant ensemble une certaine quantité de soufre et de limaille de fer qu'on enterre à une certaine profondeur, et de faire ainsi un petit volcan dont les effets sont les mêmes, proportion gardée, que ceux des grands; car il s'enflamme par la seule fer-

mentation ; il jette la terre et les pierres dont il est couvert, et il fait de la fumée et des explosions. Et tout volcan n'est , selon Buffon , *que du bruit , du feu et de la fumée.* (*Hist. nat.* t. 2. p. 293, éd. de 1769.)

Pour réfuter aujourd'hui la théorie du grand naturaliste , aussi bien que celle du chimiste Lemery, qui est à peu près la même il suffit de dire que les matières rejetées par les volcans ne sont pas de la nature de celles dont on suppose la combustion, et de se rendre mieux compte, d'ailleurs, des lois de la combustion qui ne peut avoir lieu par fermentation, sans le contact de l'air.

Werner, dont le nom a eu tant d'autorité en géologie, plaçait le foyer des volcans dans les couches de houille et de charbon si répandues dans les terrains secondaires et tertiaires. Une fois que le feu s'y était communiqué, on ne sait par quelle cause, il devait les consumer tout entières.

Mais les bitumes, la houille, le charbon ne

seraient pas capables, tous à la fois, d'alimenter les feux volcaniques, et encore moins de produire une température assez élevée pour fondre les laves et les amener au degré de liquidité qu'elles ont, à la sortie des cratères. La théorie de Werner n'est pas plus admissible que celle qui s'appuie du nom si populaire de Buffon.

La chimie a fait, de nos jours, entre les mains de Davy, une de ses découvertes les plus importantes. Elle a reconnu que les terres sont des oxides métalliques, c'est-à-dire des métaux brûlés ou saturés d'oxygène. La silice, la soude, la potasse, etc. sont des oxides de silicium, de sodium, de potassium, etc. Telle est l'affinité de ces métaux pour leur principe comburant, l'oxygène, qu'ils ne peuvent conserver l'état métallique que sous l'action instantanée de la pile électrique. Aussitôt qu'ils lui échappent, ils se résolvent en oxides et s'enflamment même dans l'eau, avec une déflagration violente. Davy est parti de cette donnée et de

l'analyse des laves volcaniques, qui ne contiennent aucun principe combustible métallique ou autre, pour attribuer la cause première ou principale des phénomènes volcaniques à la décomposition de l'eau par les métaux des terres et des alcalis qu'il présume exister, à leur état natif, au-dessous de l'écorce oxidée du globe. Les infiltrations de l'eau, à travers les fissures des roches et du sol, rendent compte de l'action continuée ou intermittente du phénomène. La chaleur, les gaz produits dans cette combinaison chimique suffisent, l'une pour fondre les mélanges terreux voisins du lieu où le phénomène se passe; les autres pour ébranler et soulever l'écorce du globe, pousser et entraîner les matières solides qui s'opposent à leur libre passage. Pour rendre l'explication sensible, Davy indique une expérience simple et facile à répéter. Elle consiste à placer, sur un morceau de verre, une boule métallique dans laquelle entrent, en grande proportion, les métaux indiqués, le sodium,

le potassium, etc. Si, sur cette boule qui représente le globe terrestre, on fait tomber une petite pluie fine, on voit, au même instant, la boule éclater, sa surface se brûler et s'oxyder, en communiquant à la boule une chaleur intense.

C'est ainsi, suivant le chimiste anglais, que la terre a été échauffée par la combustion de sa surface jusqu'à une profondeur considérable, mais qui vraisemblablement n'a pu pénétrer jusqu'à son centre.

Il est malheureusement plus d'une objection à faire à cette théorie qui a, pourtant, le mérite d'être ingénieuse et séduisante.

Et, d'abord, on suppose le premier fait qu'il faudrait pouvoir établir, savoir : qu'il existe, dans les couches profondes du globe, des gisemens de métaux tels que le potassium, le sodium, etc. En second lieu, en admettant *a priori* la communication de l'eau superficielle avec les matières métalliques de l'intérieur, ne doit-il pas arriver un terme où il se formera,

au-dessus de la couche métallique, une croûte oxydée qui empêchera le contact des élémens de la combustion et arrêtera, par conséquent, leur combinaison et leur action et réaction réciproques? Enfin, et c'est là l'objection capitale, il ne se dégage pas d'hydrogène pur de la bouche des volcans, ce qui devrait avoir lieu si le phénomène chimique était tel que l'indique la théorie. Et, si ce dégagement avait lieu, que deviendrait l'accumulation continuelle d'un tel gaz? Un calcul très-moderé a montré que, si l'hydrogène était le seul fluide répandu dans l'air par les volcans, la hauteur de l'atmosphère augmenterait, chaque année, de plus de 100 mètres.

Mais, l'impulsion étant donnée, la chimie ne pouvait sitôt faire défaut aux explications. Il ne se dégage pas d'hydrogène pur de la bouche des volcans, mais de l'hydrogène sulfuré : eh bien ! que l'on modifie simplement l'hypothèse de Davy, en admettant, soit que les corps qui décomposent l'eau sont des sulfures ou des

chlorures des métaux des terres ou des alcalis en question , soit que le soufre fait partie des matières combustibles qui entrent dans la composition des couches du globe où sont situés les foyers volcaniques, et la théorie se trouvera en équation avec tous les termes du problème. Or , c'est là la modification que M. Gay-Lussac a apportée au système proposé par Davy. Selon le chimiste français , dont, comme on le sait, tous les travaux sont empreints d'une rigueur mathématique, ce n'est plus à l'action de l'eau pure sur des métaux purs qu'il faut rapporter les phénomènes volcaniques , mais bien à l'action de ce liquide sur les chlorures des métaux des terres, ou à celle des eaux de la mer sur ces mêmes corps. Et, qu'on le remarque, cette nouvelle explication concorde avec une des données importantes du problème, la situation ordinaire des volcans au sein de la mer ou sur les côtes, situation qui ne peut être regardée comme un simple effet du hasard. Et chaque éruption est pré-

cédée et annoncée par le dessèchement des sources et des puits , par le retrait et l'agitation de la mer, au voisinage des volcans. Sans s'écarter des principes et des faits actuels de la science, on peut donc systématiquement admettre que l'eau, l'eau salée marine surtout, pénétrant, par la forte et continuelle pression qui doit résulter de ses grandes masses ou de ses grandes accumulations, à travers les innombrables fissures des roches qui composent l'écorce du globe (fissures encore augmentées par le phénomène lui-même), arrive en contact avec des couches de la terre qui, abritées de l'action de l'air, renferment les métaux des terres et des alcalis , soit encore à l'état métallique , soit à l'état de chlorure ou de sulfure; que cette eau y est, en partie, décomposée et, en partie, vaporisée; que ces combinaisons et décompositions rapides font naître une température assez élevée pour fondre les mélanges terreux voisins des lieux où se produit cette vive action chimique; que

les gaz et vapeurs dégagées, en grande abondance, par toutes ces réactions, ébranlent et soulèvent l'écorce du globe et répandent, avec violence, dans l'atmosphère, des fluides élastiques mêlés d'eau en vapeur, de gaz hydrogène sulfuré, de gaz hydrochlorique, d'acide sulfureux, de sel marin, de sel ammoniac, d'hydrochlorate de fer et de cuivre et autres matières qu'on retrouve dans les produits et les scories des volcans.

Les deux hypothèses, ainsi modifiées et combinées, expliquent assez bien la plupart des grands phénomènes volcaniques, le dégagement si abondant de gaz et de vapeurs aqueuses, l'incandescence et la fusion des laves, la présence des alcalis et de la silice en dissolution dans les eaux minérales. On sait que la silice naissante est dissoluble dans l'eau, et que le sulfure de silicium est décomposé par ce liquide. Elles expliquent, enfin, la grandeur du phénomène, ses intermittences ou sa continuité, suivant que l'eau a accès abondamment,

partiellement ou constamment dans les parties de l'écorce du globe où il peut se trouver des gisemens de métaux non oxidés des terres ou des alcalis, des chlorures ou sulfures de ces métaux, du soufre et autres matières qu'il est inutile de nommer.

Toutefois, une nouvelle théorie, par cela seul qu'elle ouvrait un plus vaste champ à la pensée et promettait la solution d'un problème plus difficile que celui dont nous nous occupons, le problème non résolu de l'origine du globe et de sa formation, devait recevoir un plus brillant accueil et renverser peut-être celle qui n'était qu'une théorie chimique. Je parle de la théorie ou de l'hypothèse de la chaleur centrale de la terre, remise en lumière et en crédit par les travaux récents de M. Cordier. Ce géologue a constaté, en effet, par l'expérience (le meilleur point de départ), que la température du sol augmente progressivement à mesure qu'on pénètre dans ses profondeurs et ses couches successives.

L'accroissement de la chaleur est de 1^o centésimal pour une profondeur de 27 à 32 mètres (environ 100 pieds); d'où il résulterait, en supposant que cette augmentation continuât dans la même proportion, que, si on pouvait parvenir à 27,000 mètres de profondeur dans l'écorce du globe (un peu plus d'une lieue), on atteindrait à une température égale à celle de l'eau bouillante; qu'à celle de 6,500 mètres (une lieue et quart), le plomb serait en fusion; qu'à 10 myriamètres (20 lieues), la chaleur serait assez élevée pour fondre toutes les laves et la plupart des roches connues; et qu'à des profondeurs plus grandes, cette température suffirait pour volcaniser la plupart des matières qui constituent le noyau liquide, si elles n'étaient contenues, soit par la pression des matières gazeuses, augmentée de toute la pression atmosphérique, soit par la pression et la résistance des couches solidifiées. Mais ces conclusions doivent être considérées, en ce qui concerne les nombres, comme hy-

pothétiques ; car , outre que les observations sur lesquelles elles sont fondées ne présentent pas des résultats uniformes , il est à remarquer que ces observations n'ont eu lieu qu'à des profondeurs extrêmement petites , par rapport au rayon terrestre , c'est-à-dire à moins de mille mètres de la surface de la terre. Du reste , quelque imparfaites que soient nos connaissances sur la température intérieure de la terre , elles suffisent pour constater que la chaleur augmente , à partir du point où règne la température constante des caves , tandis que les résultats des observations faites à de petites profondeurs , observations combinées avec les lois de la transmission de la chaleur , nous démontrent qu'en aucun cas , l'action des rayons solaires ne pourrait produire d'échauffement qui augmentât avec la profondeur ; de sorte que l'on peut considérer comme prouvé que l'écorce du globe jouit d'une chaleur indépendante de l'action que les rayons du soleil exercent à sa surface.

Une telle donnée a changé la face des sciences géologiques. Le grand débat entre les *Nepuniens* et les *Plutoniens* a été résolu. La terre est devenue une masse ignée, une planète dont le refroidissement lent et progressif a amené l'encroûtement du globe à sa surface, encroûtement qui continue encore au contact des parties fluides et des couches solidifiées, et dont l'épaisseur doit s'accroître jusqu'à ce que le globe ait perdu assez de chaleur pour être entièrement passé à l'état solide. A l'aide de ce principe, il n'est plus difficile d'expliquer l'histoire et, jusqu'à un certain point, l'origine même de la terre. Les diverses époques, les divers âges du globe, caractérisés par des séries de terrains ou de fossiles d'ordre différent, sont les conséquences immédiates et forcées des changemens de température et des révolutions qui en ont été l'effet. Les tremblemens de terre, les soulèvemens de montagnes, les éruptions de volcans trouvent, dans le feu central, leur explication

facile. Le contact des eaux sur la masse en ignition, par l'effet des infiltrations souterraines, rend compte de la formation des vapeurs et du dégagement des gaz qui, à leur tour, produisent tous les phénomènes de soulèvements et de tremblemens de terre dont on cherchait l'origine. Peut-être conçoit-on plus difficilement la cause qui détermine l'éjaculation, à la surface, des matières liquides et solides rejetées par les volcans; mais M. Cordier l'explique par le retrait ou la contraction de l'écorce du globe qui va se refroidissant toujours, ainsi que par les bouleversemens et les déchiremens que cette écorce subit. Pour prévenir même l'objection que la contraction qui résulte de la perte de la chaleur qu'éprouve la terre, ne serait pas suffisante pour occasionner les éruptions volcaniques, ce savant a calculé le volume de laves rejetées par une forte éruption, et il a trouvé que ce volume était généralement fort inférieur à un kilomètre cube. Or, une telle masse est

bien peu de chose relativement à celle du globe, et, répartie sur sa surface, elle formerait une couche qui n'aurait pas $\frac{1}{100}$ de millimètre d'épaisseur; d'où il résulte qu'une contraction de l'écorce solide du globe, capable de réduire son rayon d'un millimètre, suffirait pour produire cinq cents éruptions des plus violentes. De sorte que, si on évalue à cinq le nombre des éruptions de cette nature qui ont lieu chaque année, on aura pour résultat que la contraction de la croûte du globe diminue le rayon moyen de notre planète de moins d'un millimètre par siècle, et qu'une contraction de trois centimètres suffirait pour avoir occasionné toutes les éruptions volcaniques qui ont eu lieu depuis trois mille ans, en admettant même que ces phénomènes avaient plus d'énergie, au commencement de cette période, qu'ils n'en ont maintenant.

Mais un autre géologue, M. Elie de Beaumont, voit le principal agent mécanique des éruptions volcaniques dans l'expansion des

vapeurs et des gaz, dont l'existence, au sein de la masse liquide qui fournit les courans de laves, est attestée par les masses de vapeurs blanchâtres qui continuent de se dégager de leur surface jusqu'à leur entière consolidation.

Et c'est à cette cause même qu'il rapporte les soulèvemens de montagnes sur lesquels il nous reste à nous expliquer, ainsi que nous l'avons annoncé, mais non avant d'avoir reproduit les objections qui ont été faites à la théorie de la chaleur centrale qu'on a déjà même cherché à remplacer par une autre.

On a dit : 1° si le foyer du feu volcanique était au centre du globe, tous les points de sa surface devraient éprouver les mêmes éruptions, les mêmes degrés de chaleur; car tous les rayons d'un même centre sont égaux.

2° La chaleur interne de la terre est inégale, mesurée aux mêmes profondeurs, en des lieux différens. En-deçà comme au-delà du terme moyen d'augmentation de 1° centésimal pour

100 pieds, on a trouvé deux extrêmes qui semblent fort dissemblables. Ainsi, on a constaté qu'il est des localités où le thermomètre ne s'élevait de 1° que pour une profondeur de 150, 160 pieds; d'autres où cette augmentation avait lieu sur l'échelle comparative de 60 à 65 pieds.

3° On a calculé que, si la température augmentait de 1° par 30 mètres de profondeur, la terre aurait, à son centre, une température fort supérieure à celle du soleil, ce qu'on ne pourrait admettre si, comme on l'a supposé dans la même théorie, celle-ci était un débris, un corps émané de cet astre.

4° Si le feu volcanique était placé au milieu de la terre, de quelle violence ne devraient pas être les commotions du centre pour produire, à la surface, les terribles effets que nous y voyons, après avoir traversé une croûte minérale de quinze cents lieues d'épaisseur, comme point de moindre résistance? Un soulèvement assez puissant pour porter le feu à

la circonférence, à travers une masse aussi prodigieuse, serait certainement suffisant pour ébranler toute la machine et influencer sur sa rotation diurne, et même sur son cours elliptique annuel dont chaque commotion devrait la faire sortir.

5° De ce que le thermomètre s'élève de 1° par 100 pieds de profondeur, sur une échelle de 1800 ou 2000 pieds, pourquoi conclure que cette proportion doit nécessairement se perpétuer jusqu'au centre de la terre, à une profondeur de 19,600,000 pieds ? En calculant la proportion à une profondeur de 36,000 pieds, qui équivalent à 0,0016 du rayon du globe, on obtient déjà une chaleur plus forte que la plus grande qu'on puisse obtenir dans les fourneaux, pour la fusion des métaux ; car, à 36,000 pieds, on obtient 129,600° de Réaumur, et l'or fond à 1418° R.,
l'argent à 1281° id.,
le cuivre à 1227° id.

En continuant ce calcul jusqu'au centre de

la terre, on obtiendrait une chaleur exprimée par 10,776,000°. Si la profondeur de 36,000 pieds donne une chaleur suffisante pour toutes les opérations chimiques de la nature, on trouve également, à cette profondeur, toute la force expansive nécessaire pour l'éruption des plus hauts volcans connus. Supposer dans la nature une exagération de puissance, c'est admettre des causes sans effets. Et la géométrie semble avoir établi d'ailleurs, par le calcul, que la hauteur d'un volcan donne la mesure de la moitié de la puissance du feu nécessaire pour l'alimenter et y élever la matière. En d'autres termes, le double de la hauteur d'un volcan marque, au juste, le degré de sa force alimentaire estimée au *maximum*, son élévation au-dessus de l'horizon, et la moitié de la résistance qu'il éprouve à se faire jour au-dehors.

L'observateur auquel nous empruntons ces objections contre la chaleur centrale, M. Bylandt, n'a pu se défendre de présenter une

théorie à la place de celle qu'il cherchait à renverser. Mais ce dont la science lui saura plus de gré, c'est des recherches et des observations positives qu'il a faites sur le Vésuve et les volcans en général. Or, il a démontré, ce nous semble, que les volcans ont des foyers communs qui communiquent entre eux par des canaux souterrains où circulent leurs matières, et que ce sont ces flux et reflux qui produisent les secousses, les tremblemens de terre, les convulsions partielles ou générales dont nous ressentons si souvent les effets, à la surface du globe. Il a placé, mais peut-être hypothétiquement, le premier de ces foyers sous l'archipel des Moluques, et le second à 190° de distance, au centre de la mer des Antilles. Aucun lieu de nos continens n'a été, dit-il, plus tourmenté, plus déchiré, par les soulèvemens, que ces deux points extrêmes d'où partent les branches ou canaux qui rayonnent, en tous sens, autour du globe et aboutissent à toutes les bouches volcaniques.

connues. Mais, comme nous l'avons dit, n'y a-t-il rien de forcé dans l'hypothèse qui rapporte les phénomènes volcaniques à l'action d'un fluide particulier et nouveau (le fluide volcanique) combiné avec les fluides impondérables que nous connaissons, et qui circulent tous ensemble autour du globe, dans des directions déterminées? La science a-t-elle encore rien admis de semblable? Il est utile de généraliser, de systématiser les faits; mais c'est en allant du simple au composé, du connu à l'inconnu, et non en prenant pour point de départ une hypothèse. Les observations de M. Bylandt qui resteront acquises à la science, ce sont celles qui démontrent l'enchaînement et la communication des volcans entre eux par des canaux ou soupiraux dont il est possible de suivre, en quelque sorte, la trace par des recherches ou des expériences directes; ce sont les faits établis de la communication du Vésuve avec l'Epomeo, de l'Etna avec le Vésuve, etc.; ce sont les indications qu'il a

données des moyens d'évaluer la force d'éjection par la quantité de force expansive des volcans ; les conséquences qu'il en a tirées relativement à la profondeur des soupiraux volcaniques , qui ne peut et ne doit être de plus de 28,000 pieds. Ces résultats ont une véritable importance. Mais qui pourra lui tenir compte d'avoir imaginé (c'est le mot) un fluide primitif qu'il appelle *igné*, et dans lequel toute la matière a pris naissance, et d'avoir fait dériver de ce premier fluide , par une sorte de génération directe, le feu volcanique qui circule dans des canaux souterrains, a des corrélations avec les fluides électriques, magnétiques, etc., et est lui-même influencé par l'action solaire. Ce sont là des hypothèses dignes des temps primitifs de la science, de ces temps qu'on pourrait appeler les temps fabuleux des sciences exactes. L'expérience nous a trop enseigné aujourd'hui que nous avons vu passer tant de systèmes, que toutes nos connaissances se déduisent des faits, des faits seuls.

et de leurs corollaires rigoureux. Et le temps n'est pas venu d'une théorie générale qui explique tous les faits connus et les enchaîne, pour notre intelligence, dans un ordre semblable à celui dont ils sortent. L'attraction de Newton nous explique les globes roulant dans l'espace par une invariable loi; mais rien ne nous dit encore le mode de formation de ces mondes, leur origine, pas plus que leur fin, que l'on a pourtant cherché à pressentir dans des solutions hardies. Mais qu'on juge dans quel dédale nous sommes encore, si, d'après les uns, la terre est destinée à s'incendier, d'après les autres, à se geler. Il ne faut pas désespérer qu'on ne trouve un moyen terme avant que l'un des deux systèmes se réalise.

Tout incertaines et indéterminées donc que soient les causes premières des phénomènes volcaniques, ne faut-il pas se demander, d'après leurs effets connus, si ces causes ne suffisent pas pour expliquer les divers boule-

versemens dont notre globe porte partout les traces ? Il n'est pas rare , de nos jours encore , de voir s'élever , dans la mer ou au sein des terres , des îles , des montagnes nouvelles auxquelles la géologie donne le nom de cratères de soulèvement. On connaît les divers soulèvements des îles de l'Archipel grec : et je ne parle pas de celles qui sont dues à des bancs de corail et que la retraite des eaux met lentement à découvert , mais de celles qui ont apparu tout-à-coup , telles que les îles de Tera (aujourd'hui Santorini), 237 ans avant Jésus-Christ ; d'Hiéra ou Vieille - Kameni , 144 ans avant l'ère chrétienne ; de la Petite-Kameni, en 1578, et de la Nouvelle-Kameni, en 1709, etc.

Nous avons déjà fait mention du soulèvement du Monte-Nuovo : voici comment on rend compte de sa formation. Tout paraissait calme et tranquille à l'horizon , lorsque , le 29 septembre 1538 , à sept heures du soir , l'on vit sortir tout-à-coup des flammes du fond du lac

Lucrino et de ses bords. La terre s'ouvrit spontanément et les eaux du lac disparurent dans le goufre, et, à leur place, s'éleva une colonne de feu et de fumée. Bientôt d'affreuses détonations se firent entendre. La mer fut violemment agitée, l'éruption volcanique commença. Mais, le soir du 30 septembre, elle s'apaisa et, dans la nuit, tout redevint calme autour de la montagne. Ce calme trompeur dura quelques jours, et déjà le peuple était revenu de son premier effroi, lorsque, le 2 octobre, le volcan s'ouvrit derechef, vomit ses matières enflammées, puis, après quelques heures, sembla se refermer pour jamais. L'insouciance est un des traits caractéristiques des habitans de ces contrées. Les volcans éteints, on sait qu'ils rebâtissent leurs maisons sur la lave encore fumante. Ici, le danger passé, il succéda à la terreur une indomptable curiosité de connaître de près la cause de la catastrophe, de visiter les ruines des maisons et des villages engloutis, et surtout celles du vaste hôpital de

Triper-Gala , qui avait été écrasé. Ce fut le 6 octobre que la foule se donna comme rendez-vous sur la montagne nouvelle. On ne s'arrêta point au pied du nouveau volcan , on voulut braver la chaleur des cendres pour arriver à la cime et regarder dans le cratère. La montagne était couverte d'hommes et de femmes, depuis son sommet jusqu'à sa base, lorsque tout à coup elle s'ouvrit en deux , comme la gueule d'un monstre , et engloutit à la fois plus de deux mille victimes. De ce moment, l'éruption atteignit sa plus grande intensité, et, en moins d'un jour, le Monte-Nuovo, dont le pourtour est d'environ une demi-lieue , et qui a 440 pieds de hauteur, fut produit , et le feu s'éteignit pour ne plus se rallumer.

En 1693, l'île Sorca des Moluquess'éleva, comme d'un jet, de l'abîme de la mer. Mais le feu qui l'avait lancée la consuma bientôt et ne laissa, à sa place, qu'un vaste lac de matières enflammées.

En 1772, dans l'île de Java , une éruption du Papandayang fut si violente , l'af-

fluence de la matière si abondante, que le cône volcanique ne put résister; l'entonnoir s'abîma après avoir été lancé dans l'air, et cette explosion diminua la hauteur du cône de 4000 pieds. Cette excavation rendit l'ouverture du cratère d'une grandeur énorme, au point de mesurer 15,000 pieds de longueur sur 8000 de largeur.

En 1785, on vit paraître, en janvier, sur les côtes d'Islande, à trente milles environ du cap Reikianes, plusieurs îles nouvelles qui furent soulevées du fond de la mer, et qui forment encore, en ce point, une ligne de récifs dangereux. Des flammes et des ponces furent lancées, en abondance, lors du phénomène, et couvrirent, à une grande distance, la surface des eaux.

En 1795, près de l'île d'Unalascbka (Amérique), apparut, dit M. Langsdorff, une roche trachytique qui s'éleva du fond de la mer, tout d'une masse, jusqu'à mille mètres de hauteur.

En 1819, pendant le mois de juin, le Delta

de l'Indus fut bouleversé par une catastrophe extraordinaire dont on doit les détails au lieutenant Burnes. Autour de Sindrée, dit cet officier, une étendue de terrain, plus vaste que le lac de Genève, s'affaissa et fut envahie par la mer. Le fort de Sindrée n'éprouva aucun dommage dans ce mouvement, et le lendemain, la garnison se sauva en bateau. Mais, en même temps que le terrain de Sindrée s'affaissait, il s'élevait, à deux lieues de là, dans une vaste plaine, une proéminence que les habitants appelèrent *Ullah-Bund* (levée de Dieu). Cette proéminence s'étend, de l'est à l'ouest, sur un espace de plus de seize lieues. Sa largeur, du nord au sud, est, en quelques points, de plus de cinq lieues, et sa hauteur, au-dessus du niveau primitif du Delta, surpasse dix pieds. Une coupure faite au milieu par l'Indus, qui s'est ouvert un passage direct vers la mer, montre que le terrain soulevé est formé de couches argileuses pétries de coquillages, et qu'ainsi le soulèvement s'est

accompli sans aucune déjection volcanique.

M. Reinwart rapporte que , dans la partie occidentale de l'île de Banda , dans l'archipel des Moluques , se trouvait une baie qui , en 1820 , a été remplacée par un promontoire composé de blocs de basalte d'une grosseur prodigieuse. Ce soulèvement s'effectua d'une manière si tranquille que les habitans ne s'en aperçurent que quand il fut presque entièrement terminé : il ne s'était manifesté que par un fort bouillonnement et une chaleur extraordinaire de l'eau de la mer.

En 1822, lors du tremblement de terre qui détruisit plusieurs villes au Chili, on reconnut que la côte s'était élevée, d'une manière sensible, sur une étendue de plus de vingt lieues. On connaît des terrains dont le niveau a monté et baissé , à plusieurs reprises, tel entr'autres le sol du temple de Sérapis , près de Pouzzolles. Le pavé de ce temple , bâti à quelques toises de la côte , se trouvait très-probablement élevé au-dessus des eaux de la mer, à l'époque

de sa construction par les colonies égyptiennes ; maintenant il est , à peu près , à leur niveau , et il est certain qu'il a été au-dessous , et que le sol du temple a été envahi par la mer , qui même a dû y séjourner long-temps , puisqu'on voit sur les colonnes , à six ou sept pieds au-dessus du sol , des incrustations produites par les eaux et des trous que les animaux marins (les pholades) ont creusés , et dans lesquels ils ont laissé leurs coquilles.

Nous pourrions citer un grand nombre d'autres exemples de soulèvemens ; mais nous nous bornerons à rappeler encore celui que vient de communiquer M. de Humboldt. Près du grand volcan de Jorullo , au Mexique , dit ce savant , une surface de près de sept kilomètres carrés a été soulevée comme une vessie , et , des fissures de ce terrain il est sorti des milliers de petits cônes de roches pyroxéniques.

Ces soulèvemens produits par les agens intérieurs de la terre , et dont quelques-uns se sont opérés , de nos jours , sur des espaces li-

mités, paraissent avoir été beaucoup plus considérables avant la période de tranquillité dans laquelle nous vivons, et l'on est conduit à les regarder comme la cause principale et peut-être unique des grandes révolutions physiques qui ont, à diverses reprises, interrompu le dépôt des couches de sédiment : seuls, en effet, ils ont pu produire les dislocations et redressements de ces couches, élever des faîtes de montagnes et donner naissance à cette multitude de roches vitreuses et cristallines dont la matière est venue, dans des états de solidité ou de fluidité très variés, s'intercaler entre les roches de sédiment ou se déverser sur elles. La manière dont ces roches cristallines et massives, qui constituent le centre et les sommités des grandes chaînes de montagnes, sont placées entre les roches stratifiées et sédimentaires, au milieu desquelles elles semblent s'être fait jour, et avoir pénétré sous différentes formes ; la disposition des couches de sédiment, qui sont comme déchi-

rées et relevées sur les flancs de ces montagnes, tandis qu'on les voit, au loin, conserver leur horizontalité primitive, tout porte à croire que les masses des grandes chaînes ont été formées par voie de soulèvement et d'éruption, et qu'elles sont sorties du sein de la terre, en brisant avec violence sa croûte superficielle. Cette manière de concevoir la formation des montagnes, adoptée maintenant par la plupart des géologues, outre qu'elle rend parfaitement compte des dislocations et redressements que l'on observe dans leur voisinage, parmi les couches stratifiées, permet en même temps d'expliquer la présence de coquilles sur quelques-uns de leurs sommets les plus élevés, sans qu'on soit forcé d'admettre que la mer les ait recouverts dans leur état actuel. Il suffit de dire, en effet, que ces montagnes, en sortant du sein des eaux, ont soulevé avec elles et porté à de grandes hauteurs les couches coquillères qui les recouvraient auparavant.

M. Elie de Beaumont a recherché l'époque, ou plutôt l'âge relatif de ces soulèvements de montagnes, et il était facile de le découvrir par la comparaison de la nature des couches récentes qui s'étendent horizontalement vers le pied des montagnes, et de la composition des couches qui, se redressant et se contournant plus ou moins sur leurs flancs, s'élèvent, en quelques points, jusqu'à leurs crêtes. Il est évident que, pour chaque chaîne, l'époque de sa formation est intermédiaire entre la période du dépôt des couches qui y sont redressées et celle du dépôt des couches qui s'étendent horizontalement au pied de ces pentes. Or, jusqu'ici les travaux des géologues ont fait reconnaître et distinguer douze systèmes de montagnes, d'âge différent et de directions généralement différentes, qui répondent sans doute à un même nombre de dislocations ou de cataclysmes dont nous retrouvons les traces évidentes dans la série des dépôts de sédiment. Ces systèmes

sont ceux : 1^o de la chaîne du Westmoreland et du Hundsruok (Angleterre); 2^o des Ballons (Vosges) et des collines du Bocage (Calvados); 3^o du nord de l'Angleterre; 4^o des Pays-Bas et du sud du pays de Galles; 5^o du Rhin; 6^o du Thuringerwald, du Böhmerwald-Gebirge et du Morvan; 7^o du Mont-Pilas, de la Côte-d'Or et de l'Erzgebirge; 8^o du Mont-Viso; 9^o des Pyrénées; 10^o des îles de Corse et de Sardaigne; 11^o des Alpes occidentales; 12^o de la chaîne principale des Alpes, depuis le Valais jusqu'en Autriche. C'est celui-ci, comme plus récent, que l'on croit en rapport avec le déluge historique de la Genèse.

Les vallées situées entre les divers chaînons dont se compose un système de montagnes, ont sans doute été formées en même temps que celles-ci et par un effet des mêmes causes. Tandis qu'il se produisait des soulèvemens, en différens points de la croûte primitive du globe, des affaissemens avaient lieu en d'autres parties;

les portions de cette croûte fracturée étaient soumises à des mouvemens de bascule qui relevaient une extrémité des couches en abaissant l'autre. On doit concevoir que de ce double mouvement dût résulter, au loin, une agitation, un déplacement de mers qui expliquent les inondations soudaines ou les déluges partiels dont le globe porte partout les traces.

Mais, pour avoir établi douze ordres ou systèmes de soulèvemens que l'on a cherché à mettre en corrélation exacte avec les époques différentes et bien tranchées de la vie du globe, époques caractérisées à la fois par la nature des terrains de sédiment et le genre de fossiles qu'ils recèlent, il ne s'ensuit pas que ce nombre douze, qui, dans tous les cas, ne serait relatif qu'à l'Europe, doive être regardé comme définitif. Loin de là, il reste encore, dans la série des terrains de sédiment de l'Europe, plusieurs lignes de démarcation assez tranchées qui, dans cet arrangement, ne se

trouvent rapprochées d'aucun système de dislocation. Peut-être quelques-unes de ces lignes de partage se lient-elles à des systèmes de fractures et de rides, qui, bien qu'observables en France, en Allemagne, en Angleterre, n'y ont pas encore été suffisamment distingués, et restent confondus avec les dislocations appartenant aux autres systèmes, dans lesquels ils sont censés former des anomalies; peut-être aussi ces mêmes lignes de partage se rattachent-elles à des commotions qui n'ont eu que peu d'énergie dans ces contrées, mais qui auront laissé des traces plus visibles dans le sol des contrées adjacentes, et dont les conquêtes que la géologie a faites récemment et qu'elle doit faire encore, donneront un jour la signification.

Plus il sera solidement établi, par les faits dont l'ensemble constitue la géologie positive, que l'histoire de la terre se compose d'une série de périodes de tranquillité, dont chacune a été séparée de la suivante par une convul-

sion subite et violente, dans laquelle une portion de la croûte du globe a été disloquée, plus il paraîtra raisonnable de ne chercher l'explication de ces révolutions que dans l'action des causes dont l'observation de la nature nous a démontré l'existence. Ainsi, au lieu d'avoir recours à des causes cosmologiques, telles qu'un déplacement de l'axe de la terre, un renversement des pôles, le choc d'une comète, pour expliquer l'état actuel du globe, l'esprit sera plus satisfait, s'il peut s'en rendre compte à l'aide de phénomènes dont il a les analogues sous les yeux.

Or, les volcans se présentent naturellement à la pensée, lorsqu'on cherche, dans l'état présent des choses, quelques termes de comparaison avec ces phénomènes gigantesques qui apparaissent clair-semés dans l'histoire de la terre. Mais la *volcanicité* ne serait une cause comparable aux effets qu'il s'agit d'expliquer qu'autant qu'on élargirait l'acception habituelle de cette expression, en considérant le

feu volcanique comme un agent dont la force originelle se serait affaiblie en se disséminant. Toute la question nous paraît là désormais. A chacun donc de peser la valeur de l'induction.

Il nous reste, pour rentrer dans l'étude des faits positifs et terminer ces considérations sur les volcans, à rechercher quels sont leurs effets actuels et leur action isolée, dans les localités où ils se produisent. On a regardé et on regarde peut-être encore généralement les volcans comme une plaie matérielle du globe, une source de désastres qu'il faudrait voir fermer et tarir. On s'en tient trop encore ici à la première vue des choses; il faut porter le regard plus avant. Les Napolitains, qui aiment leur *montagne*, ont instinctivement une plus juste idée de sa destination. En effet, sans les dégorgemens volcaniques, la terre serait sans cesse bouleversée par les tremblemens de terre. Ceux-ci, nous l'avons dit, sont le résultat de courans qui traversent les canaux volcaniques sans

parvenir librement à un cratère extérieur. Les éruptions ne sont pas à craindre pour l'homme, puisqu'elles lui sont annoncées par des signes précurseurs, et qu'il a le temps de fuir le danger. Les tremblemens de terre, au contraire, ébranlent et engloutissent inopinément les cités. Est-il besoin de le rappeler? A Jaffa, sur une population de quinze mille habitans, treize mille viennent d'être engloutis. On a calculé qu'un degré et demi de force de plus dans la cause qui a produit la catastrophe de Lisbonne, eût abimé l'Europe entière sous les eaux. Peut-être, sans les volcans, notre globe incendié présenterait-il l'effet de ces astres, d'abord invisibles, qui ont apparu soudain dans toute la force de leur rayonnement, et qui, après avoir grandi un moment, ont disparu de nouveau. Telle est la quarante-deuxième étoile de la Vierge, qui n'est plus visible depuis le 9 mai 1828; telle l'étoile qui s'enflamma et disparut du temps d'Hipparque; une autre, située près de la

constellation de l'Aigle, qui s'évanouit en l'année 389, après avoir brûlé trois semaines ; et plusieurs encore de la constellation du Serpent et de Cassiopée qui ont présenté le même phénomène.

En second lieu, les volcans sont une cause active de la fertilité terrestre. Ils produisent, aux limites où cesse l'influence solaire, la chaleur nécessaire à la végétation. Ce sont les volcans qui ont formé les plaines délicieuses de l'Italie et peut-être même toute cette péninsule. C'est la cendre du Vésuve qui produit le *Lacryma-Christi*. Entre Naples et Cummes, on a compté jusqu'à soixante anciens cratères, et quelle terre est plus riche et plus féconde ?

Les îles de corail que les volcans font sortir de la mer, sont un autre bienfait dont on leur est redevable. On sait que ces îles sont le résultat du travail d'animaux marins qui ne peuvent vivre hors de l'eau. Quand les bancs de corail ont atteint ce niveau, ils cessent

donc nécessairement de s'accroître Or, ce sont les soulèvemens qui les font saillir au-dessus de la mer et les livrent ainsi à l'industrie, qui en fait une si grande exploitation. Quand les anciens disaient qu'il y avait quatre élémens, l'air, la terre, le feu et l'eau, dont les réactions produisaient tous les phénomènes de l'univers, ils exprimaient une vérité qui montre leur rôle essentiel et premier dans la vie de notre globe.

Outre leur utilité, leur nécessité dans le plan général de la nature, les volcans ont, dans la constitution des climats, un rôle qu'il importe de signaler. De tout cratère, de celui du Vésuvé en particulier, puisque c'est ce volcan que nous considérons plus spécialement dans cette étude, se dégagent des vapeurs, des cendres, des gaz (du chlore, de l'acide sulfureux, de l'hydrogène sulfuré) qui se mêlent continuellement à l'air. La combustion, les compositions et décompositions chimiques d'un si vaste foyer donnent lieu à des effluves,

ou courants d'électricité simultanés ou continus, qui n'ont pas une action peu marquée sur l'atmosphère ambiante, avant de se perdre et de s'anéantir dans le réservoir commun. La mer, voisine naturelle des volcans, produit, dans le phénomène d'évaporation, des émanations salines et phosphoriques qu'on ne peut révoquer en doute, pour la Méditerranée surtout. Or, que doit-il résulter de ces influences réunies pour le climat de Naples? On ne le contestera pas, car le fait vient à l'appui de la théorie, un air éminemment excitable et dévorant. Bien plus, qu'on tienne compte de la topographie de Naples : la ville est bâtie en amphithéâtre sur une chaîne de collines; abritée du côté du Nord, il est vrai, mais recevant à pleines voiles, on peut dire, les vents du sud et de l'Ouest, et, en particulier, ce fatal *sirocco* qui excite et énerve tout-à-la fois et dont chacun connaît les effets, pour peu qu'il ait séjourné aux bords de la mer dans le midi. Est-il donc une zone climatérique plus tranchée et mieux ca-

ractérisée que celle-là ? Et de son excessive excitabilité dont on pourrait juger *à priori*, faut-il donner pour preuve la vie même du peuple napolitain ? Existe-t-il ailleurs des habitudes plus agitées et plus molles à la fois, car c'est le propre d'une excitation prolongée d'irriter et d'amollir ? Combien de temps brillent la beauté et la jeunesse sous cette latitude ? Les jeunes filles sont femmes à douze ans, mères à quinze, vieilles à trente. Combien y sont fréquentes les maladies que nous appelons nerveuses ! Et c'est à Naples que nous envoyons nos malades, ceux qui sont atteints de phthisie ou de toute autre affection de poitrine ! Et cela dans un temps où l'on a tant accordé à l'irritation qu'on a failli en faire une doctrine exclusive ! Envoyer des poitrinaires, des individus impressionnables à l'air, dans un climat sec et chargé d'électricité, où se dégagent des vapeurs volcaniques, des émanations salines et phosphoriques ; dans une contrée où les brises se succèdent

deux fois le jour ; où la température change brusquement plusieurs fois dans les 24 heures ; où le sol est pulvérulent, brûlé et comme vaporisable ; dans une ville où les appartemens sont mal clos et incrustés, jusque sur le parquet, d'un stuc à peine perméable à la chaleur, et ne peuvent être échauffés, durant le froid, que par de mauvais poêles ou des *braceros* asphyxians ! On se demande où est notre science et surtout notre logique ? Les médecins du pays ne s'expliquent notre routine qu'en se disant que nous voulons nous débarrasser de nos phthisiques. Mais on voit peu de ces malades à Naples, m'a-t-on déjà objecté. Eh ! sans doute, parce qu'ils y périssent promptement. Durant mon séjour dans la capitale des Siciles, j'ai connu plusieurs étrangers que leurs médecins y avaient envoyés pour se guérir de maladies de poitrine ou d'autres affections de nature inflammatoire. La princesse de B..... fut constamment malade dans la maison qu'elle habitait à Chiaia, sur les bords de la mer, et elle re-

vint mourir de sa pleurésie chronique à Paris. Le général S..., qui était prédisposé à des congestions cérébrales, fut obligé de quitter le ciel si beau dont on attendait pour lui merveille. L'ambassade de Naples lui était réservée : il se fit donner, sans y rien perdre assurément, celle de Londres. Le docteur Delorme, son médecin, avait attendu quelque bienfait d'un climat chaud pour sa poitrine : le climat de Naples ne fit que hâter le terme fatal de sa phthisie. Pourtant, répétera-t-on, ce ciel est si beau, si pur ! Il semble qu'il doive être à la vie ce qu'il est au regard. En effet, quand la constitution physique est en rapport avec cette excitation extérieure incessante, loin d'en souffrir, elle s'en fortifie même : voyez plutôt l'élite de la population napolitaine ; aucune autre n'est plus belle. Mais plongez un enfant délicat dans l'eau froide de Jean-Jacques, vous le tuerez. Il ne serait permis de suivre les conseils du philosophe de Genève que si nous avions les idées du législateur de la Grèce.

Les volcans ne sont-ils pas propres à engendrer des maladies endémiques et épidémiques ? On sait le grand nombre d'aveugles qui existent à Naples. On attribue généralement les causes de cette cécité à la chaleur, à la vive lumière : ne faut-il pas les rapporter aussi aux émanations volcaniques, à la nature pulvérulente d'un sol brûlé ? Les maladies du foie, du cerveau, les aliénations mentales sont dans un rapport plus considérable, à Naples, que dans nos climats tempérés. On s'en rendra compte facilement. Il y a aussi plus d'épidémies accidentelles dans les deux Siciles qu'en France. On sait qu'il règne à Baïa, ainsi qu'à Poestum et dans la campagne de Rome, une *malaria* constante. Diverses éruptions du Vésuve ont été suivies de véritables maladies contagieuses. Ainsi, après la fameuse éruption de 1637, il se déclara une épidémie de céphalées graves que l'on attribua à l'odeur des produits volcaniques. A la suite de l'éruption du Vésuve de 1754, Don Jean de Vincenzo, médecin de Nola,

a donné la relation d'une épidémie de péri-pneumonie maligne, également attribuée aux vapeurs méphitiques du volcan. La maladie désola principalement Nola , San Paolo , Sant' Erasmo , Serno et Saviano , et ne parut attaquer que les adultes, surtout ceux que leurs travaux forçaient de passer des journées entières dans les champs. La plupart périssaient dès le 4^e ou le 5^e jour. Aussitôt après la mort, les cadavres se couvraient de taches pourprées, et, à l'ouverture, on trouvait les poumons et le ventricule droit du cœur remplis de sang, comme dans l'asphyxie. Après le tremblement de terre et les désastres de 1783, les habitans de la Calabre furent longtemps en proie à des maladies contagieuses. Nous pourrions chercher, en d'autres lieux, des faits analogues. C'est ainsi qu'après le cruel désastre de la Jamaïque du 7 juin 1692, presque tous les habitans moururent d'une épidémie contagieuse. A Quito, le lac Quilotoa, formé par l'effet d'un tremblement de terre,

dégage des miasmes si méphitiques que , selon M. de Humboldt , le bétail qui s'en approche meurt subitement. Lors de l'éruption de Lancerotte, en 1730, les miasmes exhalés de la crevasse empoisonnèrent tous les animaux. Les oiseaux ne mouraient-ils pas, au temps de Virgile, en passant au-dessus du lac Averné ? En 1829, un tremblement de terre fut suivi d'une violente épidémie, dans le royaume de Murcie. En face de tels faits, une grande question trouverait place ici. Nous ne pouvons que la poser sans la discuter ni l'approfondir. On a invoqué toutes les données de la science, on a même eu recours aux rêves de l'imagination pour remonter jusqu'aux causes du choléra. Et généralement , c'est à un empoisonnement miasmatique de l'atmosphère qu'on a cru devoir s'arrêter. L'hypothèse est simple et logique. Mais d'où proviennent ces miasmes ? D'en haut ou d'en bas ? Il a semblé qu'il était plus aisé de les faire venir des hautes régions , des nuages pour ainsi dire, et de les faire voyager, sur l'aile des

vents, dans l'atmosphère. Nous sommes trop portés à regarder au-dessus de nos têtes : dans les sciences exactes, nous aurions plus de chances de rencontrer une vérité sous nos pieds.

Un astrologue, un jour, se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Peut-être que les théories que nous essaierions de calquer sur les faits, seraient moins poétiques, et auraient moins de retentissement surtout, que celles que l'on va puiser dans les nuages ou dans la lune, comme ces découvertes, prétendues d'Herschell, auxquelles Paris a cru tout un jour ; mais elles seraient plus sûres et ne courraient pas le risque de vivre aussi peu. Or, des recherches, dirigées du côté des phénomènes terrestres, nous paraîtraient devoir amener des résultats plus positifs sur les causes des épidémies, que tous les rêves

brillans de nos hommes de cabinet, qui finissent malheureusement par croire à ce qu'ils ont imaginé, et excluent ainsi l'observation du domaine de la science. Le faux acquiert si facilement la vogue. A quoi bon poursuivre péniblement une vérité? Toutefois, il faut le répéter à ceux qui affectent de le méconnaître : Une vérité est plus utile et s'impatronise mieux dans le monde, que mille erreurs.

Pour nous résumer sur le climat de Naples, c'est aux hypocondriaques, aux ennuyés, aux oisifs, genre de malades assez commun parmi ceux qui voyagent, qu'il faut le conseiller. A Naples est la vie du bruit, du mouvement, de l'excitation en tous genres. Et c'est à eux-mêmes qu'il faut arracher ceux dont la maladie n'est qu'imaginaire. Mais les vrais malades, ceux surtout qui ont la poitrine faible et délicate, ceux qui ont besoin de repos, de silence, et surtout d'un air viable, c'est sur Pise, Lucques, Florence, Massa,

qu'il faut les diriger. Là, le climat semble fait pour eux ; l'air y est pur et sans mélange de vapeurs irritantes ; la terre chaude et sans exhalaisons funestes ; la température égale et douce , telle qu'elle convient à ceux que le souffle des vents contraires a touchés, et qui se courbent déjà pour passer sous le joug de la fatale destinée. Il y aurait toute une hygiène dans les voyages ; car voyager, c'est vivre dans toute l'extension de ce mot. Nous envoyons généralement les malades dans les climats chauds, dans certains lieux qui jouissent, par prescription, du privilège exclusif de recevoir ceux auxquels la fortune a fait des loisirs : c'est une inconcevable routine. A tel malade , à telle constitution , il faudrait le Nord plutôt que le Sud , le froid plutôt que la chaleur. N'y a-t-il pas des hommes forts et robustes en Russie , en Islande ? Et le premier axiôme de la médecine n'est-il pas : *Non semper in morbis eadem curatio* ? Mais la science est partout bornée par nos préjugés. Ce n'est pas nous

qui l'en ferons sortir : notre voix est trop faible ; et on ne l'entendra pas , proclamât-elle une vérité , si elle ne trouve , quelque part, un écho qui la répète et la propage.

(1000)

R O M E.



ROME.

I.

MONUMENS ÉGYPTIENS.



On est frappé de l'aspect triste de la campagne de Rome ; c'est un désert, un vaste cimetière d'où l'on voit surgir la ville éternelle comme un monument funèbre. On est tenté

de s'écrier : *Campos ubi Roma fuit*. Mais on sait que Rome existe; on découvre, dans le ciel, une croix attachée au dôme de Saint-Pierre, symbole qui unit le passé au présent, la mort à l'éternité.

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,

Magna virûm. tibi.

Ingredior.

Et l'on se détourne, avec le souvenir du poète, des idées de sépulture et de mort qui vous entourent, et surtout de ce tombeau hideux qui gît sur le chemin, et que l'on vous dit être celui de Néron (1).

On arrive : on entre dans Rome par la *Porte du Peuple*. La porte du peuple romain sans doute ! Et l'on se sent disposé à tout admirer, à trouver tout en proportion avec ce grand

(1) Ce tombeau n'est pas celui de Néron. En Italie, telle est la popularité du nom de cet empereur qu'on lui rapporte tout monument dont l'origine est inconnue.

nom : la place circulaire, l'obélisque qui la décore, les fontaines jaillissantes qui l'animent, les sculptures, les marbres, les trophées qui appendent çà et là, comme pour annoncer la cité des arts et rappeler ses souvenirs de gloire. Déjà l'on voudrait s'arrêter, voir, lire des inscriptions; mais vos chevaux vous emportent avec vitesse : vous reviendrez à la place du Peuple.

Voilà donc Rome ! Vos rêves sont réalisés. Prenez garde : ne dépensez pas trop vite votre enthousiasme; et, dans cet inconnu qui va devenir votre hôte, ne voyez pas un citoyen romain. Mais qu'importe ? vous êtes dans Rome. Allez donc au Forum, au Colysée, à Saint-Pierre qu'il vous tarde davantage encore de connaître. Sur votre chemin, voilà le mausolée d'Auguste, dont le temps a fait un théâtre et un cirque pour le peuple. Voilà le pont *Ælien* ou *Adrien*, le tombeau de cet Empereur, qu'on nomme aujourd'hui le pont et le palais *Saint-Ange*. D'un tombeau les papes ont fait

une forteresse et une prison d'état. Vous êtes si pressé que vous remarquez à peine , en passant , ces vieux monumens : Saint-Pierre occupe toute votre pensée. Je vous laisse satisfaire une première curiosité , impatience des yeux , et visiter seul la sainte basilique. Nous la reverrons , si vous voulez , une seconde fois ensemble : ne commençons pas par le monument qui est le dernier en date.

Déjà vous avez remarqué , sur votre chemin , plusieurs obélisques. On en voit un sur la place du Peuple , un autre sur la place Saint-Pierre , un troisième devant Sainte-Marie-sur-Minerve (le Panthéon), d'autres sur les places de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure , dans les jardins Ludovici , Medicis , Mattei , etc. : ces monumens sont en grand nombre à Rome.

Ils sont les premiers dans l'ordre des temps , et nous font remonter à dix siècles au-delà de l'ère romaine. Ils datent de Sésostris et de ses prédécesseurs , Aménophis , Osymandias. Les

plus simples de l'architecture égyptienne, ils sont aussi les plus intéressants que l'antiquité nous ait légués. La science archéologique n'est pas fixée sur le sens ou la destination primitive qu'elle doit leur attribuer. Suivant Zoëga et Visconti, qui font autorité en telle matière, ils n'étaient que la dernière et magnifique expression de ces *stèles* que les Grecs ont empruntées aux Égyptiens, et qu'ils ont nommées *Termes* ou *colonnes hermétiques*. Ils servaient donc, dans l'origine, à délimiter les territoires, à retracer au peuple les lois, les décrets, les actes du gouvernement. D'après Valeriani, c'étaient de simples ornemens d'architecture. Belloni, Bergier, Tommassini en ont fait des monumens funéraires, des espèces de cippes différant entre eux de grandeur et de dimension, comme les Pyramides, et se proportionnant à la richesse, à l'importance du mort dont ils rappelaient le rang et le nom.

Le père Kircher, Stuart et d'autres ont re-

haussé leur importance, en leur attribuant une signification religieuse et astronomique. C'étaient, suivant le premier, des *gnomons* placés à l'entrée des temples et destinés à marquer les heures par la projection de l'ombre; suivant le second, les suprêmes régulateurs des périodes solaires. En effet, dit Stuart, l'année égyptiaque avait si peu de précision mathématique, que le premier jour du mois de Thoth, incessamment errant, devait tomber quelquefois en été, quelquefois en hiver. Un jour seulement, dans 1460 années, la révolution solaire se trouvait d'accord avec la révolution annuelle. De là résultait le besoin d'avoir, surtout à l'époque des deux solstices, une mesure fixe qui rétablît la concordance entre les mouvemens de l'astre et le calendrier égyptien. La figure de l'obélisque devait répondre à ce service et à ce besoin. Dans ce cas, l'obélisque n'aurait point eu d'ombre, à midi, pendant le solstice d'été : dans l'intervalle qui sépare ce solstice des deux équi-

noxes, il aurait été rectiligne, tandis que, dans tout autre temps, c'est-à-dire entre les deux équinoxes et le solstice d'hiver, l'ombre se serait caractérisée par une terminaison aiguë. Afin d'arriver à cette démonstration laborieuse, Stuart suppose deux natures d'ombre : celle de l'obélisque et celle de son pyramidion ; puis il les combine entr'elles de manière à en faire ressortir les facultés gnomoniques et régulatrices du monument.

Mais ne cherchons pas le mérite des explications dans leur obscurité, et disons plutôt, avec Mercati et Jablonski, et sur l'autorité de Pline et d'Ammien Marcellin, que, dans l'origine, les obélisques furent consacrés, par les Pharaons, au dieu Soleil. Le nom d'*obélisque* signifie, en langue phénicienne, un rayon de soleil, et leur forme en a la ressemblance. On les fit servir ensuite à orner les palais des rois, ces soleils des peuples. Sésostris en éleva un grand nombre pour perpétuer le souvenir de ses conquêtes et marquer les limites de ses

états. On lit, en effet, sur plusieurs de ces monolithes, ces mots si souvent répétés dans l'histoire de ce conquérant : *Sésostris, le roi des rois, le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes*. D'après l'interprétation de Champollion, notre monolithe du Louqsor appartient à deux Pharaons d'Égypte. L'un, Rhamsès II, le tira, vers l'an-1570 avant l'ère chrétienne, des carrières de Syène, après qu'il eut châtié les impurs, en *Asie et Afrique*, comme le disent les inscriptions. Rhamsès III, le Sésostris égyptien, qui succéda à son frère, vers 1565, continua ce travail, après qu'il eut terminé son magnifique pylône de Louqsor. Tout l'espace que Rhamsès II n'avait pas rempli de sculptures à sa louange, Rhamsès III l'affecta à la commémoration de ses gloires.

Dans tous les temps, les peuples ont été saisis d'admiration devant ces prodiges d'une civilisation antérieure à toutes les civilisations. En considérant leur masse, on se demande comment les hommes parvinrent à les

arracher de la carrière , à les transporter dans les villes , à les élever sur leurs bases ? Pour les extraire de la carrière , nous sommes autorisés à penser qu'ils employaient un procédé ingénieux qui atteste l'état avancé de leurs sciences physiques. Les ouvriers commençaient par découvrir une portion de granit d'une étendue déterminée. Ils dénudaient , avec le ciseau , la surface supérieure et traçaient , dans la longueur du bloc à diviser , une ligne le long de laquelle ils creusaient une gouttière d'environ deux pouces de profondeur. On emplissait la gouttière de copeaux ; on y allumait un feu vif et on l'entretenait jusqu'à ce que la pierre fût fortement échauffée. Alors , à un signal donné , une double rangée d'hommes et de femmes , tenant chacun un vase d'eau froide , balayaient rapidement les cendres et versaient le liquide sur la roche ardente. Par cet artifice , le granit éclatait et se fendait , en suivant une fracture rectiligne. On parvenait à déta-

cher ainsi des blocs de 6 pieds d'épaisseur et de 80 à 100 pieds de longueur. Pour les couper, les tailler sur place, il paraît que les Égyptiens se servaient de coins en fer et en bois qu'ils arrosaient d'eau; car plusieurs de ces outils anciens ont été retrouvés dans les carrières et les montagnes de Syène. Quelle habitude, quelle adresse ne fallait-il pas aux mineurs pour fendre un granit qui n'a pas de fils, de lits qui puissent en favoriser la séparation dans une direction plutôt que dans une autre !

Pour opérer le transport du monolithe gigantesque, il est certain qu'on faisait arriver un bras du Nil (le fleuve aux cent bras) jusque dans la carrière, et qu'en plaçant le monolithe sur un radeau, on le conduisait, sans risque, à sa destination.

On ne s'est pas rendu compte des moyens employés par les Égyptiens pour établir la colossale pyramide sur sa base. Toutefois, il est à présumer que les arts mécaniques étaient

plus avancés chez eux qu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, et que leur industrie se trouvait moins au dépourvu, en face de la nécessité, que le génie de Fontana qui, pour relever l'obélisque de la place du Vatican, fit construire une tour plus haute que cette colonne, et s'aida de neuf cents hommes et de cent quarante chevaux. Les Egyptiens n'avaient pas trouvé probablement les ingénieuses combinaisons dont s'est servi M. Lebas pour dresser, sur la place de la Concorde, notre obélisque parisien; mais, à n'en pas douter, ils devaient avoir à leur disposition, pour ériger sans cesse de semblables monumens, des procédés, sinon aussi simples que les nôtres, du moins d'une application plus facile et plus prompte que ceux de l'architecte italien.

Examinés, étudiés dans les détails de l'exécution, les monolithes d'Egypte montrent jusqu'où les arts avaient porté leurs progrès. Les arêtes des obélisques sont vives et bien dressées; mais leurs faces ne sont pas parfaite-

ment planes. Elles ont une convexité de 34 millimètres (15 lignes), exécutée avec tant de soin, qu'il est impossible de douter que les Egyptiens n'aient eu la pensée, par cette correction, de se conformer aux lois de la perspective. On exagérerait peut-être, en cherchant le motif d'une telle combinaison dans des calculs savans; mais les Egyptiens avaient une patience et un tact particulier pour les observations les plus délicates des phénomènes de la nature. Or, les suivantes ne leur avaient pas échappé : la face éclairée d'un obélisque présente au soleil une arête qui, quelque bien exécutée qu'elle soit, forme toujours une portion de cylindre, d'un diamètre extrêmement petit, sur laquelle les rayons lumineux tracent une ligne brillante. L'arête opposée, au contraire, présente une ligne obscure en contraste avec la face éclairée. L'expérience démontre tous les jours que des contrastes de ce genre produisent des illusions dont l'œil le plus exercé ne peut se défendre, en faisant pa-

raître plus sombres qu'elles ne le sont réellement les parties voisines de celles qui sont très éclairées, et réciproquement en faisant paraître plus éclairées celles qui sont opposées à des parties sombres. Il suit de-là qu'en supposant la face d'un obélisque parfaitement plane, les portions de la surface qui sont voisines de l'arête brillante perdant, en apparence, un peu de lumière par cette opposition, sembleront un peu plus obliques par rapport aux rayons lumineux; qu'au contraire, les parties qui sont voisines de l'arête obscure sembleront plus claires et, par conséquent, moins inclinées sur ces mêmes rayons. La surface plane d'un obélisque doit donc paraître concave. C'est ce que les Egyptiens ont observé sur les premiers monumens de ce genre qu'ils ont élevés, et c'est ce qu'ils ont voulu et su éviter en donnant à leurs faces une légère convexité, à l'extérieur.

Les hiéroglyphes et les figures d'animaux qui décorent ces monumens ont été sculptés

avec une précision, un fini, et une pureté de dessin fort remarquables. Ils sont ordinairement disposés sur trois lignes ou colonnes verticales : dans celles du milieu, ils ont un poli parfait et sont creusés à la profondeur de 34 millimètres, tandis que, dans les colonnes latérales, ils ont été seulement piqués à la pointe. Cette différence dans le travail établit des tons très variés, et des oppositions telles qu'on en distingue clairement jusqu'aux moindres détails. La profondeur donnée aux hiéroglyphes, et qui est plus grande dans le haut que dans la partie inférieure des signes, a été elle-même calculée pour concourir au même effet.

Enfin, pour être mis en harmonie avec les temples ou les palais qu'ils servaient à décorer, les obélisques tout entiers étaient peints de couleurs variées et éclatantes dont quelques-uns conservent encore de précieux restes.

Tels qu'ils ont apparus aux modernes, couverts de leurs hiéroglyphes mystérieux, ces mo-

numens donnent la plus haute idée de la magnificence des dynasties qui les ont élevés et justifient l'admiration populaire dont les Osimandias, les Memnon, les Sésostriis ont, de tout temps, été l'objet. Et ne sait-on pas que ce fut en Egypte que les Grecs allèrent chercher les élémens de leur religion, de leurs arts et de leurs sciences? Rome n'a-t-elle pas tout emprunté à la Grèce? Et n'avons nous pas allumé, à Rome, le flambeau de notre civilisation?

L'obélisque de la place du peuple est un des plus beaux qui soient à Rome. Il est couvert d'hiéroglyphes et fut élevé, à Héliopolis, par le roi Rhamsès I^{er}, pour décorer le temple du soleil. Après la bataille d'Actium et la conquête de l'Egypte, Auguste le fit transporter à Rome, en même temps qu'un autre qui fut élevé dans le champ de Mars, et le fit placer à la *spina* du grand cirque. Il le dédia de nouveau au soleil, ainsi qu'on le voit par l'inscription :

Imperator Cœsar....

Soli donum dedit.

En 1587, Sixte-Quint tira cet obélisque des ruines où il gisait, le fit relever, par Fontana, devant l'église Sainte-Marie du peuple, et le dédia à la Croix, l'arrachant *au culte impie du soleil* :

Sixtus. v. pont. max.

Obeliscum. hunc.

A. Cæsare. Avg. soli.

In. circ. maximo. ritu.

Dicatum. impio.

.....

Cruci. invictissimæ.

Dedicari. jussit.

Inscription trop chrétienne, à laquelle je préfère celle-ci qui est plus digne du grand pontife :

Ante. sacrum.

Illius. ædem.

Augustin.

Lætiorque. svrgo.

Civis. ex. vtero.

Virginali.

Avq. imperante.

Sol. justitiæ.

Exortvs. est. (1)

D'après Nibby, les obélisques de Rome doivent être rapportés à trois époques diverses : au temps des Pharaons, avant la conquête de l'Égypte par Cambyse; aux temps des Ptolémées; enfin aux siècles de l'empire Romain.

Trois seulement des obélisques de Rome, ceux de la place du peuple, du mont Citorio et de la place St-Jean-de-Latran sont, suivant lui, de la première époque. On les reconnaît facilement à la pureté du travail, ainsi qu'aux sujets qu'ils retracent. Ceux qui sont dépourvus d'hiéroglyphes ne sont, dit-il, qu'une imitation romaine. Toutefois, il faut se souve-

(1) Je me lève plus majestueux et plus fier devant l'église sacrée de la Vierge, du chaste sein de laquelle s'éleva le soleil de justice, sous l'empire d'Auguste.

nir qu'on retrouva sur les lieux, en Egypte, des obélisques dont les inscriptions hiéroglyphiques étaient inachevées ou manquaient tout-à-fait.

M. Valery s'en est trop rapporté peut-être à l'auteur que nous venons de citer, quand il a écrit que l'aiguille de granit rouge, qui s'élève au milieu de la place St-Pierre, *ne devait être* qu'une imitation romaine parce qu'elle était privée d'hiéroglyphes. Cet obélisque fut transporté d'Egypte à Rome, par ordre de Caligula, pour être placé dans son cirque, comme Pline le témoigne en décrivant le vaisseau qui servit au transport de ce précieux monument.

« Le vaisseau, dit-il, sur lequel on le transporta d'Egypte (l'obélisque du Vatican), par ordre de l'empereur Caligula, avec les quatre blocs de la même pierre qui le soutenaient, était d'une construction merveilleuse. On n'a rien vu, sur la mer, de plus admirable que ce vaisseau. Il avait, pour lest, 120,000 boisseaux de lentilles, et sa longueur occupait

presque tout le côté gauche du port d'Ostie. C'est dans ce port que l'empereur Claude le fit couler à fond et bâtir au-dessus trois môles aussi hauts que des tours, après avoir fait venir, pour cet usage, de la terre de Pouzzoles (1). » La même relation existe dans Suétone (2). Pline ajoute que cet obélisque avait été élevé, en Egypte, par Nuncoreus, fils de Sésostris (3).

C'était le seul de tous les obélisques qui, après les divers sacs de Rome, fût resté dans le lieu où on l'avait d'abord élevé, sur le terrain de la sacristie de l'église Saint-Pierre, emplacement que l'on sait être celui du cirque de Caligula et de Néron.

Ce fut encore Sixte-Quint qui fit transporter et élever, par Fontana, cet obélisque sur la

(1) Lib. XVI, cap. 40.

(2) Claud. cap. 20.

(3) Lib. XXVI, cap. 41.

place du Vatican. Nous avons dit comment s'y prit cet architecte pour remplir la mission qu'il avait reçue. Doutant du succès de l'entreprise, le pape avait dit à Fontana : « Vous en répondrez sur votre tête ». Mais en même temps il avait fait placer des chevaux aux portes du faubourg pour favoriser sa fuite, en cas de soulèvement populaire. Le pape, les cardinaux et le peuple étaient en prières durant l'érection du monument. Un silence absolu avait été imposé à la foule, sous peine de mort. Tout à coup, les cordes qui servaient à lever le monolithe étant sur le point de se rompre : « Mouillez les cordes, » cria une voix. Ce cri de détresse, involontaire peut-être, fut un cri de salut. Sixte-Quint pardonna à celui qui n'avait enfreint la loi que pour rendre un si éminent service.

L'obélisque de la place Saint-Jean-de-Latran est le plus parfait des obélisques de Rome. Il fut transporté à Alexandrie par l'empereur Constantin, et à Rome par son fils Constance.

Il ornait , à Thèbes , le temple du soleil et avait été érigé par l'illustre Thoutmosis II , le même que le roi Moëris , le hardi créateur du lac de ce nom. Couvert d'hiéroglyphes et d'un admirable sculpture , il fut respecté par Cambyse , lors de l'incendie de cette ville. Au rapport de Pline , l'Empereur , quand on l'érigéa à Rome , fit attacher son fils au **sommet** , pour exciter l'émulation et accroître la responsabilité des architectes (1).

Renversé par les Goths et brisé en trois morceaux , ce superbe monolithe fut restauré et relevé par Sixte-Quint et Fontana.

On remarquera encore , à Rome , le petit obélisque de la place du Panthéon. Il est du nombre de ces obélisques *minores* , qui , au témoignage de Pap. Victor , furent transportés à Rome , sous les empereurs , au nombre de quarante.

(1) Lib. XXXVI , cap. 9.

En 1667, sous le pape Alexandre VII, le chevalier Bernini le plaça sur le dos d'un éléphant, avec cette emphatique inscription :

Sapientis. Egypti.
 Inscriptas. obelisco. figuras.
 Ab. Elephanto. belluarum. fortissimâ.
 Gestari. quisquis. hic. vides.
 Documentum. intellige.
 Robustæ. mentis. esse.
 Solidam. Sapientiam. Sustinere.

Après ces obélisques, Rome ne possède plus que peu de monumens de l'Egypte. Son musée renferme seulement quelques statues de granit noir, images d'Osiris, Isis et autres divinités, un tombeau, des figures en bronze, en pierre, en bois, des momies et divers objets d'un usage domestique.

Mais c'est peut-être ici le lieu de suppléer à ce qui nous manque au Vatican, par l'examen ou l'étude du musée Egyptien de Turin, d'autant qu'il n'est pas dans notre plan de parler de cette ville.

Cette collection est la plus riche de l'Europe, et la France aura toujours à la regretter, quand elle se rappellera qu'un ministre du dernier Roi refusa de la payer moins qu'elle ne valait.

Entrez, en effet, mais non sans vous purifier comme si vous pénétriez dans un lieu consacré, entrez dans ce musée où revivent les souvenirs d'un peuple qui fut puissant, illustre et savant, trente à quarante siècles avant nous. Voici la statue en pierre d'Osymandias, statue haute de 15 pieds, mais trop petite encore pour rappeler dignement le souvenir d'un Roi qui créa la première bibliothèque, et fit placer au frontispice cette inscription : *Trésor des remèdes de l'ame* (1).

Voilà la statue de ce Thoutmosis, ou Mœris, auteur du bel obélisque de la place

(1) On croit avoir trouvé le tombeau de ce roi dans le palais de Louqsor. V. le grand ouvrage du gouvernement impérial sur l'Egypte, et Pococke qui voyagea, en Egypte, de 1737 à 1739.

Saint-Jean-de-Latran ; celle d'Aménophis II ou Memnon, que mutila Cambyse, pour nier qu'elle saluât l'aurore d'une religieuse harmonie.

Voilà la statue en basalte noir, à taches blanches, du grand Sésostris. Il est assis sur son trône et tient à la main son sceptre. Sa physionomie est douce et fière, c'est bien *le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs*. Il a fait élever cent temples par les peuples qu'il a conquis. *De filiis Israël non potuit ut servirent operibus Regis*, dit l'Ecriture, faisant peut-être allusion à lui.

Remarquez encore ces déesses, ces reines coiffées d'un vautour, emblème de la maternité chez les Égyptiens, parce que, dit M. Valery, les reines et les déesses sont les mères et les nourrices des peuples.

Que représente ce bas-relief en granit rose ? Les noms égyptiens ne disent rien à qui n'est pas initié dans la science des Sacy, des Champollion. Eh bien ! je soupçonne qu'il

s'agit d'amour entre la déesse Neith et le dieu Phtha : Neith, la pureté ; Phtha, le feu qui la consume sans la souiller.

Ces autres bas-reliefs et ces peintures retracent la religion, les croyances, la vie d'un peuple essentiellement moral. Rapprochez-les des peintures trouvées à Pompeï : celles-ci n'offrent aux yeux que des images, souvent obscènes, d'un culte tout matériel ; vous ne trouvez dans celles-là que les emblèmes d'une religion mystique.

La collection des stèles ou tableaux peints et sculptés sur pierre, est la plus complète qui existe.

Les objets servant aux usages de la vie sont en grand nombre. Il y a des armures à côté d'instrumens aratoires. Ce rapprochement rappelle les rois pasteurs qui, malgré la beauté de leur nom, ne furent pourtant que des usurpateurs qui opprimèrent l'Égypte durant 260 ans.

Les regards s'arrêtent avec surprise sur les

objets variés qui ont servi à la toilette des femmes. Quelle durée pour de tels jouets du caprice, et combien de fois ils ont eu le temps de passer de mode!

Les momies encomrent la place. Les armoires semblent de nouvelles catacombes. On dirait, remarque M. de Châteaubriand, que l'ancienne Égypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'était que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres. Les animaux jouissent de la même sépulture que les hommes. A côté des Prêtresses du temple, voilà les animaux sacrés : des Eperviers, oiseaux consacrés au soleil; des Ibis que nos pharmaciens représentent encore sur la devanture de leurs officines, sans s'avouer peut-être que l'oiseau jouit traditionnellement de ce privilège, parce qu'il est dit l'inventeur du clystère; de jeunes Taureaux qui portent, sur le front, le signe caractéristique du bœuf Apis; des Crocodiles, des

Chacals, des Chats, des Singes, et que sais-je encore? Les Égyptiens n'avaient-ils pas tout divinisé!

Mais le trésor le plus précieux de ce musée, ce sont les papyrus, ces archives des premières pensées humaines. M. Valery cite les suivans, que j'aurai vus, sans avoir eu, comme lui, l'avantage de les reconnaître : l'immense rituel funéraire, papyrus de près de 60 pieds de long, exact et pompeux cérémonial de la mort, le plus complet que l'on possède du peuple qui lui avait voué le culte le plus fervent; des actes de Pharaon-Aménophis-Memnon, des ordonnances de Sésostris, des contrats passés du temps des Ptolémées; le plan de la catacombe de Ramsès-Meiamoun, espèce de palais souterrain, plus vaste que les demeures royales des autres princes; et des fragmens d'un tableau chronologique de plus de cent rois.

Champollion jeune était occupé à déchiffrer, à recomposer, pour nous, ces précieux

manuscrits , lorsque la mort (ce sont là de ses coups) le frappa subitement au milieu de ces débris auxquels le temps avait compté plus de siècles qu'il ne lui avait accordé d'années. Les monumens sont restés inexpliqués ou livrés à de nouvelles disputes. En doit-il être ainsi de toutes choses ?

II.

MONUMENS GRECS.

L'histoire du monde est tout entière à Rome, depuis l'Egypte jusqu'à nos temps, depuis la dynastie des Pharaons jusqu'à celle des Bonaparte, dont la postérité n'est pas éteinte. Nous avons retrouvé l'Egypte et son antique civilisation dans ses monumens; nous allons, de même, voir renaître la Grèce dans ses poéti-

ques débris. Non que nous puissions, par eux seuls, après tant de siècles, faire revivre ou réédifier la belle Athènes, que Sylla détruisit de fond en comble ; mais, peut-être qu'en suivant les temps, il nous sera permis, à l'aide de fils fantastiques, de lier entre elles des époques qui n'ont pas d'intervalles dans nos souvenirs.

Les études morales touchent aux sciences physiques par des points multiples, et il ne pourra paraître trop incohérent de rassembler, dans le même cadre, des matériaux puisés aux sources de l'histoire et à celles de l'observation de la nature. Nous pensons, et c'est ce qui nous a engagé à réunir des fragmens d'études, ramassés au hasard, dans des voyages, que le système de nos connaissances et de nos croyances se déduit de ces deux sortes de faits et d'idées, dont le dualisme est, dans l'ordre moral, ce que celui de sexes est dans le monde physique, la cause, le but, l'intérêt de l'humanité.

Est-il besoin , pour pénétrer dans l'histoire de la Grèce , de remonter jusqu'à des temps fabuleux ? Les monumens qui nous les retraceraient ne nous manqueraient pas. La mythologie est dans tous les musées. Notre tâche serait de réduire aux proportions de l'histoire de poétiques fictions : de montrer, dans Uranus, un chef des Atalantes , observateur des astres ; dans Saturne et Jupiter, les premiers rois et législateurs de la Grèce ; dans Bacchus, un conquérant de l'Inde ; mais le plan de ces études est plus circonscrit. Nous nous bornerons , à propos des statues de Castor et de Pollux, qu'on voit en face du Capitole , prêts à conduire leurs coursiers , à rappeler un des grands faits de la mythologie, l'expédition des Argonautes , qui, vue par la muse de l'histoire , n'est qu'un voyage entrepris pour étendre le commerce et les conquêtes de la Grèce, par le fils d'un roi de Thessalie, qui va ravir au roi de Colchide ses trésors, figurés par une toison d'or ; expédition à laquelle prirent

part des héros dont on vit, un demi-siècle plus tard, les fils au siège de Troie. C'étaient Castor, Pollux, Hercule, Orphée, Laërte, père d'Ulysse, Pélée, père d'Achille, et Chiron, son précepteur, qui donna, en cette circonstance, aux Grecs, un calendrier et des conseils pour leur navigation. Nous nous bornerons, en rencontrant, dans une salle du capitole, dite *des Inscriptions consulaires et impériales*, un autel carré du plus beau et du plus ancien style grec, représentant les travaux d'Hercule, à rappeler, à l'aide de ce nom, qui servit à déifier plusieurs personnages, celui des descendans de Danaüs, qui, au retour de l'expédition de la Colchide, et après la défaite d'Augias, institua, dans les plaines de l'Elide, les jeux olympiques, desquels date l'ère vraiment historique de la Grèce.

Pour suivre la série de ces temps encore obscurs, dans les monumens que l'on retrouve à Rome, il faut franchir quelques siècles jusqu'à Solon, dont la sagesse revit dans ses lois.

écrites, et arriver jusqu'à ses successeurs, Pisistrate, Hippias et Hipparque.

La Grèce s'était reposée sous le premier de ces Tyrans, qui polit ses peuples, créa, en Grèce, la première bibliothèque, et fonda la coutume de faire chanter, aux Panathénées, les vers d'Homère. Mais l'harmonie et la paix de l'état furent violemment interrompues sous ses fils, qui, jeunes encore, n'avaient pas hérité de la sagesse de leur père. Hipparque, croyant tout légitime à un souverain, déshonora une jeune Athénienne, célèbre par sa beauté et sœur d'Harmodius. Et, non content de l'injure, il publia son déshonneur à une procession solennelle dont elle accompagnait la marche, disant qu'elle n'était plus digne de prendre part à cette cérémonie sacrée. Une telle lâcheté souleva l'indignation d'Harmodius et d'Aristogiton, son ami. Ils ourdirent une conspiration. A la fête des Panathénées, quand tout le peuple était rassemblé et en armes, ils attaquèrent les Tyrans et immolèrent

Hipparque à leur vengeance. Mais , ayant péri tous deux dans le tumulte qu'ils excitèrent , Hippias , maître de la sédition , ressaisit l'autorité et fit poursuivre les conjurés. Une courtisane , nommée Lionne , qui avait eu des liaisons avec les deux amis , fut mise à la torture , dans le but de lui faire révéler les noms de leurs complices ; mais cette femme courageuse endura tous les supplices , et , plutôt que de trahir les siens , se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de ses bourreaux. Délivrée , peu après , de son dernier Tyran , par la famille des Alcmonides , Athènes voulut éterniser la mémoire de ses vengeurs , Harmodius et Aristogiton , et leur fit élever des statues , les premières qui furent sculptées par l'art grec. Le souvenir de la courtisane Lionne fut aussi consacré par un monument qui la représentait sous l'emblème d'une lionne , sans langue. Les statues d'Harmodius et d'Aristogiton , qui se tiennent unis l'un à l'autre , se trouvent à Venise , près de

l'église Saint-Marc. Il n'en faut pas détourner les yeux, à cause de la grossièreté de la sculpture : elles rappellent un fait de patriotisme glorieux. Plus tard, nous arriverons au siècle de Périclès, et, plus tard encore, nous visiterons, à Rome, les ateliers de Canova et ceux de Thorwaldsen.

Hippias, chassé par le peuple, s'était réfugié chez les Perses. Il suscita leur roi contre sa patrie. Les armées ennemies se rencontrèrent dans les plaines de Marathon. La victoire resta aux Athéniens. Ils en consacrèrent le souvenir par plusieurs monumens. A ceux qui périrent dans le combat, furent élevées des colonnes funèbres, sur lesquelles on inscrivit leurs noms et ceux des familles auxquelles ils appartenaient. Ces monumens étaient de trois sortes : le premier fut pour les Athéniens, le second pour les Platéens, le troisième pour les Esclaves qui avaient été incorporés aux troupes dans une action si pressante. A Némésis, qui avait un temple dans les environs

du champ-de-bataille, on consacra, en *ex-voto*, une statue faite avec les marbres de la Perse. Enfin, un tableau de la bataille fut demandé à Polygnote, l'un des premiers artistes du temps, en l'honneur de Miltiade dont la conduite était jugée au-dessus de toute récompense. Pour payer aussi sa dette à la patrie, l'artiste en refusa le prix. Le tableau qui représentait Miltiade à la tête de ses dix lieutenans, exhortant les soldats à bien faire et leur en donnant l'exemple, fut conservé, durant plusieurs siècles, dans le portique où Zénon enseigna la philosophie. Les pierres funèbres et la statue de Némésis pourraient se retrouver, avec une bonne volonté d'antiquaire, en débris mutilés, dans le musée attique du Vatican.

A Marathon succédèrent les Thermopyles, dont la gloire est encore tout entière dans la sublime épitaphe de Simonide : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. » Vinrent après

Salamine et Platée, dont le souvenir est retracé, celui de Salamine, dans les paroles de Thémistocle à Eurybiade : « Frappe, mais écoute » ; celui de Platée, dans la statue de Jupiter, inaugurée dans le temple d'Olympie, transportée à Rome par la conquête, et confondue aujourd'hui parmi les ruines de son musée.

Mais le musée attique, comme l'ordre des temps, nous amène au grand siècle de la Grèce, au siècle dit de Périclès, qui pourrait tout aussi bien être appelé le siècle de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Démosthènes, de Sophocle, d'Eschyle, d'Euripide, de Xeuksis, d'Apelle, de Praxitèle, de Phidias, de Pindare et d'Hippocrate même, s'il nous était permis d'apporter ici une partialité de disciple. Quelles richesses, quelle gloire dans ce premier des siècles littéraires du monde ! L'étudierons-nous dans ses historiens, ses poètes, ses orateurs, ses philosophes ? Nous les avons

déjà nommés, et leurs oeuvres sont partout. L'étudierons-nous dans les productions de ses arts? Les modèles en sont devant nos yeux, au Vatican. Regardez : voici l'Apollon dit *du Belvédère*, ou vainqueur du serpent Python. On a critiqué ce chef-d'oeuvre, parce qu'on s'était lassé de l'admirer ; mais n'en appelez qu'à vous-même, en contemplant cette image d'un dieu fait homme, ou d'un homme créé dieu par le génie. Cet idéal de la beauté humaine réveille, en nous, comme une pensée, une croyance du panthéisme. Il y a, dans l'humanité, quelque chose de Dieu. Sur ce front, dans ce regard, sur ces lèvres frémissantes, il y a l'âme, la pensée et presque la voix. Dans cet élan du corps, il y a le mouvement, plus que le mouvement seul, car cet élan est animé, volontaire, enthousiaste. On reproche au dieu la fierté, l'orgueil de la victoire : ce n'est pas, il nous semble, comprendre le paganisme et les arts chargés d'en reproduire l'esprit. Les temps ne nous ont pas encore

amenés à la pensée chrétienne, au dieu humble et soumis.

And might

And majesty, flash their full lightnings by,

Developping in that one glance the deity (1).

A côté de l'Apollon, est le groupe de Laocoon. On ne connaît les auteurs ni la date de ces deux chefs-d'œuvre. On attribue le dernier à trois artistes de Rhodes, Agésandre, Polydore et Athénodore. Nous n'avons pas craint de les rapporter au siècle de Périclès, parce qu'ils en sont la tradition et comme les types perdus. Nulle critique n'a attaqué le Laocoon, parce que la douleur est de tous les cœurs. C'est l'esprit qui juge l'Apollon; c'est le cœur seul qui comprend et juge le Laocoon. Comment le génie a-t-il animé ce

(1) BYRON. *Childe Harold's, canto IV. CLXI.*

La majesté, la gloire altière
Jaillissent de son front en éclairs de lumière,
Et, par son regard seul, le Dieu s'est rérélé.

marbre ? Comment a-t-il répandu tant de douleur, tant de souffrance sur ces visages, sur ces membres insensibles ? Dans le vieillard, c'est un reste de vie aux prises avec la force ; dans les deux enfans, l'innocence et la faiblesse sans défense contre la rage impitoyable. Et, dans cet immense groupe, tout se tient et tout se détache : les deux serpens agissent de concert :

Illic agmine certo

Laocoonta petunt ; et primùm parva duorum

Corpora natorum serpens amplexus uterque

Implicat, et miseros morsu depascitur artus.

Ille simul manibus tendit divellere nodos,

Perfusus sanie vittas atroque veneno ;

Clamores simul horrendos ad sidera tollit (1) :

(1) Le couple monstrueux

Marche droit au grand-prêtre ; et leur corps tortueux

D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,

Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,

La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.

Lui, dégoûtant de sang, souillé de noirs poisons,

Le marbre est muet, mais le spectateur est là pour lui prêter toute sa douleur.

Après les modèles de la beauté virile et forte, faut-il rappeler ceux de la beauté juvénile et gracieuse? Au Capitole est la Vénus sortant du bain; à Florence est celle de Cléomènes ou de Médicis; à Naples est la Callipige. Nous ne dirons pas que ces formes de la nature se sont perdues avec la mythologie grecque; mais il est certain que nos arts ne les reproduisent ou ne les copient plus. Vénus et les Grâces sont chastes sous le ciseau moderne. C'est un progrès, dira-t-on: nous voulons le croire; mais aux arts leur génie. L'antiquité nous a prouvé que toutes les formes du beau ont un droit égal à l'admiration.

Au musée attique du Vatican (hémicycle

Qui du bandeau sacré profament les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlemens horribles...

DEUILLE, *En. liv. II.*

du Belvédère), on retrouve des plâtres du Parthénon, qui rappellent les processions que l'on faisait aux Panathénées; les hauts-reliefs des métropes de ce temple, qui représentent les combats des Centaures et des Lapithes; enfin divers débris d'architecture et de statuaire du siècle de Cimon et de Phidias, débris qui ont perdu beaucoup, sans doute, par les injures du temps, mais qui, tels qu'ils nous restent, révèlent encore le beau génie de la Grèce antique.

Nous ne voulons pas parler des bustes qui existent en grand nombre au Capitole: de ceux d'Homère, de Platon, de Socrate, de Démotènes, d'Alcibiade, etc.; quelques-uns seulement sont authentiques, et nous n'aurions pas le temps de les étudier tous.

Dans une admirable fresque du Vatican, peinte par Raphaël, *l'Ecole d'Athènes*, on retrouve encore toute la Grèce et ses noms les plus illustres; mais, à côté, un tableau ferme

douloureusement cette ère glorieuse, c'est celui de *la mort de Socrate*.

Après les temps de Périclès, Athènes, livrée aux factions, succomba dans la guerre fatale du Péloponèse. Sparte crut pouvoir se saisir de la puissance; mais Thèbes, sa rivale, la lui disputa. A Leuctres, à Mantinée, Lacédémone vaincue céda au génie d'Epaminondas, le plus grand homme de la Grèce, qui n'eut pas de modèle, dit Plutarque, et qui ne laissa, après lui, personne pour l'imiter. Aussi Thèbes ne put-elle lui survivre.

Cependant la puissance de Philippe, roi de Macédoine, s'était inopinément et graduellement accrue à côté de celle des républiques du Péloponèse. Il menaça et attaqua la Grèce, que Démosthènes défendit mieux de son éloquence à la tribune, que de ses armes à Chéronée, et s'en fit nommer le protecteur, sinon le maître. Alexandre acheva l'œuvre de son père, et réunit toute la Grèce à son empire, qu'il étendit, d'un autre côté, jusqu'à

l'Inde. Sous les successeurs du conquérant, qui se divisèrent ses états, la ligue achéenne, qui, jusque là, n'avait été qu'une faible confédération, se ranima et tenta de reconquérir son indépendance. Mais ni les efforts d'Aratus, auquel les habitans de Sicyone élevèrent une statue, avec le titre de Sauveur, ni ceux de Philopémen, qu'on appela le dernier des Grecs, ne suffirent à l'œuvre d'une régénération.

Rome était, alors, à l'apogée de sa force militaire. La prise de Carthage avait enflé son orgueil. Persée, faible roi de Macédoine, osa la braver : son empire fut conquis, et lui-même traîné derrière le char triomphal de son vainqueur, Paul Emile. La Grèce prit les armes : les consuls Métellus et Mummius la soumirent. On ne lui laissa pas même son nom; on la réduisit en province romaine, sous le nom d'*Achaïe*.

Tour à tour esclave des Romains, du Bas-Empire et des Ottomans, l'Hellénie ne sub-

sista plus que par ses souvenirs. Ce qu'elle eut d'hommes généreux et fidèles à ses traditions émigra, après la conquête de Mahomet II, vers l'Occident, et lui apporta le flambeau de la civilisation qui allait s'éteindre en Orient. Ce furent Gémiste, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunze, Philaras, Argyropule, Lascaris et tant d'autres, philosophes, rhéteurs et savans « *qui, se retirant à sauveté vers les princes d'Europe, dit Comines, y apportèrent, quant et quant eux, les anciens auteurs sans lesquels on ne pouvait passer outre.* »

Par un de ces hasards, qui deviennent peut-être une nécessité, comme ils sont un bienfait des temps, l'imprimerie fut découverte, à cette même époque, et l'aurore d'une civilisation qui ne devait plus, cette fois, se borner à un peuple, mais s'étendre au monde, brilla sur notre horizon. Eloignée du foyer de lumière, l'Hellénie resta long-temps plongée dans les ténèbres que

projetait l'ombre de la Turquie; mais le deuil d'un peuple devait avoir un terme. Une grande impératrice , rivale de la puissance ottomane , jeta , sur la terre d'Orient , des germes de révolution; nos armées victorieuses , passant les Alpes et les Apennins , poussèrent le cri de liberté; les semences fécondes se développèrent : le cri belliqueux fut entendu. La politique , toutefois , ne suffisant encore à réveiller des esclaves d'un sommeil de mort , la religion fit un nouveau miracle; elle les appela au combat , et la Croix fut victorieuse du Croissant. Le reste ne date que d'hier. La Grèce reprit le titre de nation , mais sous un roi étranger. C'est que les peuples n'accomplissent pas leurs destinées en un jour; ils marchent éternellement dans les voies de Dieu. Attendons.

III.

MONUMENS PAYENS.

*

Le génie de Rome sommeille sur ses ruines. L'évoquons-nous après tant d'autres, nous, voyageur obscur, pour qu'il nous dise le passé et nous montre des monumens détruits ? Que le pèlerin ait accompli un vœu au berceau de sa religion, il revient plus pénétré de sa foi et de la sainteté des lieux qu'il a visi-

tés ; il en propage les miracles et la gloire , sans songer que , pour une mission d'apôtre , il faut avoir reçu le don de l'esprit et des langues. Rome est, pour nous, une religion de l'enfance. On nous a dit son nom avant celui de notre pays peut-être. Comment ne pas aimer le culte dont les mystères ont bercé notre premier sommeil , éveillé notre première intelligence ? Aussi chacun de nous a rêvé de Rome. A ceux donc qui ont vu la ville sainte d'en parler à tous , ne fut-ce que pour leur redire son nom : un nom seul est une source de joie pour ceux qui aiment et se souviennent.

On voit tout en confusion à Rome. Les ruines sont entassées sur les ruines ; elles jouchent les chemins , et chaque pas offre une découverte à faire. Les temps sont comme rapprochés dans des monumens d'âge et d'ordre différens , et tous les souvenirs de l'histoire pressés et réunis dans le même espace. La vie s'étend et s'agrandit à un tel spectacle. La pensée , en le contemplant, s'élève par degré à une

si haute puissance que l'enthousiasme déborde et ne sait plus se contenir. Qu'on n'essaie pourtant pas de tout peindre ! Telles impressions appartiennent aux lieux mêmes, et ne peuvent être transmises par l'artifice du langage. Heureux l'écrivain et le lecteur, quand, au-delà des choses qui ne tombent que sous le regard, il se trouve des pensées ou des souvenirs communs qu'un accord entre les âmes suffit à rappeler ! Mais à qui n'a pas voyagé, on fait difficilement comprendre la vie de voyage. A ceux qui ont vu, on rappelle mal ce que leur disent mieux leur propres souvenirs.

Pourtant, armateur ou corsaire, le loutin que nous ont fait nos découvertes ou le pillage, nous ne le jeterons pas à la mer ; nous en devons au moins le partage à nos compagnons de voyages.

En continuant l'ordre historique que nous avons déjà suivi, le premier monument qui s'offre à nos études, est le temple de Romulus. Il porte aujourd'hui le nom chrétien d'E-

glise Saint-Théodore, avec la suscription : *Sancto-Theodoro militi*. Le christianisme eut pour but, à sa naissance, de rapprocher les traditions de son culte de celles du culte payen. Au guerrier Romulus, il substitua le soldat Saint-Théodore, comme à la vierge du soleil, Vesta, il substitua la Madone céleste, qui *délivre des feux de l'enfer* (1).

Les femmes de Rome payenne portaient, au temple de Romulus, leurs enfans faibles et infirmes, pour que le Dieu leur donnât la force et la santé : La tradition pieuse s'est transmise aux mères chrétiennes. Saint Théodore, sous le nom familier et populaire de *Saint-Toto*, est encore le protecteur et le patron des pauvres enfans malades. La religion des sentimens ne se perd jamais.

Dans une des murailles du temple de Romulus, se voit l'enfoncement, ou sorte de ni-

(1) Inscription du temple de Vesta près du Forum.

che , d'où l'on arracha la louve de bronze , aujourd'hui placée au musée du capitolé ; louve qui fut frappée de la foudre , à la mort de César , et que Cicéron a célébrée en prose et en vers (1). Les antiquaires et les physiciens de Rome ont écrit sur elle des volumes , afin de prouver son identité.

Non loin du même temple était le figuier ruminal (de *Ruma*, mamelle), sous lequel la louve , ou la femme du berger Faustus , allaita les deux jumeaux , figuier sacré qui vécut plus de 800 ans , comme on le voit par ce passage de Tacite : *Eodem anno , ruminalem arborem in comitio , quæ super octogintos et quadraginta antè annos , Remi Romulique infantiam texerat , mortuis ramalibus et arescente trunco deminutam prodigii loco habitum est , donec in novos fetus reviresceret* (2).

(1) V. la 3^e Catilinaire , chap. VIII , et le poème sur son consulat.

(2) Cette même année (année de désastres pour Rome et ses alliés,) le figuier ruminal qu'on voit au Comice , celui qui , plus de

Malgré la distance qui les sépare, l'un étant situé au pied du mont Palatin, et l'autre à deux milles de la porte Appienne ou de Capoue, il faut, pour être fidèle à l'ordre des temps, aller du temple de Romulus à celui de la nymphe Egérie. Doit-on appeler temple cette ruine d'une nymphée au fond de laquelle se trouve une statue mutilée qui n'est pas celle d'une déesse, mais peut-être celle du fleuve Almon, qui coule à quelque distance et se grossit des eaux de la fontaine à laquelle la nymphée fut consacrée? Qu'importe? Ce n'est pas le temple ou ses ruines indignes qu'on est venu voir, mais un site de la campagne de Rome, une vallée qui porte un nom fantastique. Elle plait aux yeux, cette vallée, malgré son isolement et sa nudité actuelle, parce que notre

840 ans auparavant, avait protégé l'enfance de Romulus et de Rémus, perdit toutes ses branches, et son tronc se dessécha; ce dont on s'effraya comme d'un fatal augure, jusqu'à ce qu'il eût donné de nouveaux rejetons. *Annales, fin du liv. 13.*

mémoire y retrouve le lieu de la scène de l'un des premiers romans que nous ayons lu, et qui nous ait intéressé aux entrevues mystérieuses d'une nymphe et d'un roi; elle plait parce que l'eau de la fontaine Egérie coule encore depuis des siècles, et que son murmure peut paraître une voix restée là pour communiquer avec nous, comme autrefois avec le bon roi Numa.

Toutefois, si l'on regrettaît les heures données à ce pèlerinage, on trouverait quelque compensation à rencontrer, près de la grotte d'Egérie, le temple élégant de Bacchus, monument très ancien, d'une belle conservation, qui devint une église au moyen-âge, et qui est orné encore aujourd'hui de peintures curieuses. Il est vrai qu'on ne le verra peut-être, comme nous, que des yeux de la foi, à travers les fentes de ses portes et les trous d'une serrure; car, reléguée dans une vaste solitude, l'Eglise demeure fermée hors les jours ou les heures du culte; mais le regard

de l'esprit peut souvent deviner ce que ne font qu'entrevoir les yeux du corps.

A quelque distance, en revenant à Rome, on trouvera le temple du Dieu *Redicolo*, ou Dieu du retour, monument qui fut élevé sur le lieu où Annibal avait son camp, lorsque déjà sous les murs de la ville et pouvant en faire le siège, il recula et conduisit, pour leur perte, ses troupes à Capoue. *A Diis injecto metu reces- sit* : frappé d'épouvante par les dieux, il se retira. Il semble, comme le dit M. Valéry, qu'un pareil monument est bien dans les mœurs et la religion des Romains, dont la patrie était la première divinité.

Sur le même chemin (la voie Appienne), sont les ruines du tombeau de Marcus Servilius, découvertes en 1808, par Canova, et religieusement conservées et laissées par lui en leur place : le tombeau de Cecilia Metella, immense tour, chef-d'œuvre d'élégance, de solidité, de grandeur, le plus beau tombeau de femme connu, disent les antiquaires, qui

servit de modèle aux mausolées des Empereurs, et fut élevé à la fille obscure de Quintus Creticus, par son époux Crassus le Triumvir :

Cecilie.

Q. Cretici, F.

Metelle, Crassi.

porte l'inscription, au-dessous de laquelle existe un bas relief, en marbre, qui représente un trophée et la figure (aujourd'hui mutilée) de la Victoire écrivant, sur un bouclier, les exploits de Quintus Metellus, le vainqueur de la Crète, père de Cecilia Metella, et ceux de Crassus, son époux. Ce précieux tombeau date de la fin de la république. Les créneaux qui couronnent la tour, ont été construits, au 13^e siècle, par Boniface VIII, de la famille Caetani, qui s'y fortifia pendant les guerres civiles du temps. Ses armes se voient sur le monument changé par lui en forteresse.

Les pans de muraille, les décombres qui

gîsent dans le voisinage, sont les restes d'un château et d'une église bâtis dans le même temps, et qui, devenus un repaire de brigands, furent démolis par Sixte-Quint si formidable au brigandage, en Italie, au 16^e siècle.

Près de là, est le grand cirque de Romulus, fils de Maxence. C'est le mieux conservé des cirques anciens. Il faut le parcourir, le livre de Nibby à la main, pour se rendre compte des jeux qui s'y célébraient. On doit au marquis de Torlonia (marquis de la vieille Rome, comme on le nomme assez bizarrement, à cause de ses riches possessions) les fouilles qui firent découvrir, en 1825, le vrai nom de ce cirque, qu'on appelait autrefois du nom de Caracalla, parce qu'on avait trouvé, dans ses environs, une statue de cet empereur et de sa mère Julie. On a déblayé les *Carcères*, la *Spina* le *Pulvinar*, la porte d'entrée de l'arène, et l'on peut suivre, en quelque sorte, des yeux, aujourd'hui, la course des chars naguère lancés dans la carrière. Dans ces fouilles, des

débris de statues furent recueillis religieusement. Des fragmens d'inscriptions et une médaille à l'effigie de Maxence apprirent que le cirque avait été consacré, l'an 311 de l'ère chrétienne, à Romulus, son fils.

En rentrant dans Rome par la porte Saint-Sébastien, on trouvera l'arc de Drusus, père de l'empereur Claude. Cet arc fut érigé après sa mort, par le sénat et le peuple, au vainqueur de la Germanie. Il est bâti en beaux blocs carrés de travertin qui semblent indestructibles. Caracalla qui se servit de ce monument pour continuer l'aqueduc qui conduisait l'eau à ses thermes, y fit ajouter deux colonnes de marbre africain et des ornemens qui se distinguent par le travail comme par la matière, de l'ouvrage primitif, plus noble dans sa simplicité qu'il ne le fut après la restauration de l'indigne Empereur.

A la vigne *Sassi*, on verra le tombeau des Scipions. C'est un des plus anciens et des plus précieux monumens de Rome, en l'hon-

neur de la famille qui mérita le mieux de la patrie. Il fut retrouvé, en 1780, par deux prêtres, du nom de *Sassi*, qui creusaient les fondemens d'un *Casino*. Ils firent part de leur découverte à J. B. Visconti, et le pape Pie VI autorisa les fouilles. Le monument, dit M. Valéry, ne paraît point pourtant avoir été inconnu aux savans de la renaissance, puisqu'une des inscriptions qui s'y trouvèrent était consignée, depuis 150 ans, dans un manuscrit du palais Barberini, et publiée, depuis un demi-siècle, dans le recueil de Doni. Mais, sans qu'on puisse se l'expliquer, il avait disparu depuis cette époque.

Il y a un vif intérêt à pénétrer, à la lueur des torches, dans ce palais sépulcral. Il semble qu'on remonte le cours des temps, pour aller visiter les grands hommes de l'histoire. Le respect vous saisit à la pensée que la gloire s'unit à la mort pour consacrer à jamais leur souvenir. En parcourant les voûtes souterraines du mausolée, on reconnaît un che-

min qui faisait communiquer la voie Appienne à la voie Latine. Les anciens plaçaient-ils, comme on s'est plu à le croire, les tombeaux de ceux qui avaient noblement servi la patrie, sur la voie publique, afin que leur vue fut tout à la fois un objet de vénération, de culte et de noble envie pour tous les citoyens?

La famille entière des Scipions est ensevelie dans ce vaste monument. On y a retrouvé des débris d'inscriptions qui rappellent les noms de Cnéius-Cornélius Scipion, de Cornélius Lucius Scipion Barbatus, *fortis vir sapiensque*, de Publius Cornélius Scipion l'Africain, (1) de Scipion Nasica, le plus honnête homme de la

(1) Que faut-il penser du tombeau de Scipion l'Africain élevé à Litterne, et sur la pierre duquel on aurait retrouvé les mots : *Ingrata patria*? Si le fait n'est pas exact, il est bien trouvé. Il est certain qu'après s'être volontairement banni de Rome, Scipion mourut dans cette retraite obscure, s'il n'y fut pas enseveli. • Il termina sa vie à Litterne, sans regretter Rome, dit Tite Live. Selon quelques-uns, il y fut enterré; selon d'autres, on transporta ses cendres à Rome. V. liv. XXXVIII.

république, ceux de Cornélie, fille de Scipion l'Africain et mère des Gracques, d'Aulla Cornelia, fille de Cn. Corn. Scipion et femme de Scipion surnommé *Hispanus*, et d'autres noms, moins chers à l'histoire, qui attestent que la même sépulture avait servi aux affranchis de la noble famille. Le poète Ennius, dit-on, était enterré dans cet hypogée, et le buste couronné de lauriers, qu'on retira d'une niche extérieure, était, suivant quelques autorités, l'image de ce poète :

Adspicite, ô cives, senis Enni, imagini' formam,
 Hic vestrûm pinxit maxima facta patrum :
 Nemo me lacrymis decoret nec funera fletu
 Faxit : cur? volito viver' per ora virûm (2).

On aurait retrouvé le buste du poète sans découvrir de pierre qui portât son nom ; mais

(2) Regardez, ô mes concitoyens, le portrait du vieil Ennius ; c'est lui qui chanta les exploits de vos pères : que personne n'arrose ma cendre de larmes : pourquoi? je veux vivre encore dans la bouche des hommes.

les familles patriciennes jouissaient seules du privilège de la sépulture de leur corps, ainsi que le témoignent Pline et Cicéron : les restes des affranchis étaient livrés au bûcher. Il est donc probable qu'Ennius, le poète, n'eut qu'une urne dans le tombeau des Scipions et son buste dans une niche extérieure.

Au retour de l'excursion à la vallée d'Egérie, on passera encore devant les monumens les plus dignes d'intérêt : sous les murs du Colysée, sur la place du Forum, devant le Capitole et les nombreux temples qui l'entourent ; mais on ne peut satisfaire l'impatience de l'esprit comme celle des yeux, il faut reprendre notre fil historique, si nous voulons assurer nos pas dans le labyrinthe que nous avons à parcourir.

La mémoire du troisième roi de Rome subsiste dans la curie Hostilia, lieu d'assemblée du sénat, rebâti par Auguste, qui lui donna le nom de *Julia*, en l'honneur de César. Ses débris ne consistent plus qu'en trois pans de

muraille, de forte construction, que l'on voit au centre du Forum, du côté méridional.

Les successeurs d'Ancus Martius jusqu'au dernier Tarquin, ont laissé, à Rome, de superbes édifices. « Les ouvrages de Rome, dit Montesquieu, qui ont donné et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les Rois » (1). Nous mentionnerons, parmi les plus remarquables : le *Velabrum*, qui tire son nom d'un marais desséché au moyen de la *Cloaca maxima* et du *pulchrum litus*, véritable quai destiné à renfermer le Tibre et à le contenir ; la *Cloaca maxima*, égout magnifique, dû à Tarquin-le-Superbe, qui coûta des sommes immenses à construire, 40,000 livres d'argent, dit Plutarque (2), et dont la moitié encore bien conservée donne

(1) Voyez, ajoute Montesquieu, l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égouts faits par Tarquin, ant. rom. liv. III.

(2) Dicitur Tarquinius in fundamenta impendisse argenti librarum quadraginta millia. (Plut. in Public).

l'idée de ce que pouvait être cet égout, qui allait du Forum Romanum au Tibre, et qui avait une élévation telle, qu'en plusieurs endroits, au rapport de Strabon, un charriot chargé de foin pouvait passer sous ses voûtes : *Cloacæ autem hæ lapideæ fornicibus suffultæ sunt alicubi adeò latæ, ut transire illac currus possit fæno onustus* (1).

La *Cloaca maxima* est construite en blocs de tuf, joints par des arcs de travertin, sans chaux et sans ciment. Elle ne sert plus aujourd'hui qu'à l'écoulement d'un ruisseau d'une eau pure et limpide, dont le peuple aime et recommande la boisson comme bienfaisante et salulaire. On croit que ce ruisseau vient du mont Palatin, de l'antique et célèbre fontaine Juturne, qui était située près du temple de Castor et Pollux sous les décombres qui couvrent le Forum.

(1) Geograph. rër. lib. 5.

Nous mentionnerons le grand Cirque, construit, par Tarquin l'Ancien, sur l'emplacement de celui où Romulus avait célébré les jeux *Censualia*, durant lesquels eut lieu l'enlèvement des Sabines; cirque agrandi par Jules César, embelli par Auguste, qui y fit placer l'obélisque que nous avons vu sur la place du peuple, restauré et agrandi encore par Vespasien, Constantin et son fils Constance, lequel y éleva l'obélisque que Sixte-Quint fit transporter, plus tard, sur la place Saint-Jean-de-Latran, comme nous l'avons dit en un autre lieu. C'était dans l'enceinte de ce cirque que se célébraient les jeux séculaires, chantés par Horace, jeux mystérieux, solennisés pendant trois nuits à la lueur des flambeaux et qu'on ne voyait pas deux fois en sa vie; jeux qui, plus tard, l'an 1300 de l'ère vulgaire, devaient donner l'idée des fêtes du jubilé au pape Boniface VIII, qui en avait marqué la succession à la révolution de chaque siècle; mais dont la période de retour

fut successivement fixée , par les papes Clément VI, Urbain VI et Paul II , à la cinquantième, à la trente-troisième, à la vingt-cinquième année : Clément, en considération de la brièveté de la vie ; Urbain , en mémoire du temps que Jésus-Christ a passé sur la terre ; Paul , pour la rémission plus prompte des fautes.

Ce fut dans ce cirque , au rapport d'Aulu-Gelle , qu'Androclès fut reconnu et épargné par le lion auquel il avait sauvé la vie dans les forêts.

Les maisons qui occupent aujourd'hui le bas côté du mont Palatin , sont construites sur les restes des corridors et des voûtes qui soutenaient les gradins. On retrouve des masses de briques qui proviennent de ceux-ci , et quelques débris mêmes de la loge d'où l'empereur donnait le signal des jeux.

Pour être fidèle dans l'énumération des monumens qui datent de cette époque , il faudrait rappeler encore le temple de

la fortune des femmes, qui fut élevé en mémoire de la rencontre de Coriolan et de sa mère, édifice majestueux et simple, qui fut refait par Faustine, femme de Marc-Aurèle, et dont on voit les restes au-delà de la porte Saint-Jean, sur la voie Latine. Mais déjà la tradition s'égare sur la véritable situation de ce temple, que quelques antiquaires soutiennent avoir dû être élevé sur la voie Appienne, au lieu où se trouve la ferme de *Roma vecchia*, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui. Il faudrait parler aussi des anciens murs de Rome, que Tarquin-l'Ancien et Servius Tullius, son successeur, bâtirent de pierres carrées, tirées de Gabie, d'Albe, de Tivoli, de Palestrine, et dont on trouve des pans tout entiers : *Urbis mœnia quæ antè properato et rudi opere condita fuerant, Tarquinius extruxit quadratis lapidibus quorum singuli justum plaustri onus conficerent*, dit Denis d'Halicarnasse (1). Mais ce serait dé-

(1) Les murailles de la ville qui, dans l'origine, étaient d'un tra-

passer le but que nous nous sommes proposé dans ces études rapides, 'qui ne doivent pas être scientifiques.

Le Capitole appartient, par sa fondation, à l'époque des Rois ; mais, par ses souvenirs, il se rattache davantage aux temps de la république.

Primitivement, le mont sur lequel on éleva cette forteresse s'appelait *Saturnien*, *Tarpécien*, *Tolus*, suivant Arnobe. En y creusant les fondemens du temple de Jupiter, on trouva la tête d'un homme, d'où vient le nom de *Capitole*, (*caput hominis*). On croit qu'avant la fondation de Rome, il exista sur le *Tolus* une ville appelée *Saturnia*, habitée par les compagnons d'Hercule qui lui donnèrent ce nom, en l'honneur de Saturne qui y avait établi sa demeure :

vail grossier et fait à la hâte, furent reconstruites, par Tarquin, en pierres carrées dont chacune suffisait à la charge d'un charriot.

Hanc Janus pater , hanc Saturnus condidit urbem ,
Janiculumque illi , huic fuerat Saturnia nomen ,

dit Virgile (1).

Dans les commencemens de Rome , Romulus et Tatius occupèrent , sur cette colline , un palais de chaume. Le poète que je viens de citer y fait , au rapport des commentateurs , allusion dans ce vers :

Romuleoque recens horrebat regia culmo (2),

Et Ovide , dans les suivans :

Quæ fuerit nostri si quæris regia nati ,
Adspice de cannâ straminibusque domum (3).

(1) *OEEn. lib. VIII.* Janus bâtit une partie de cette ville et il l'appela Janicule ; Saturne en bâtit une autre partie et il lui donna le nom de Saturnia.

(2) *OEEn. lib. VIII.* Le nouveau Palais dédaignait l'ancienne maison de Romulus qui était couverte de chaume.

(3) *Ovid. fast. III.*

Si vous demandez quelle sorte de Palais avait notre enfant , vous n'avez qu'à jeter les yeux sur cette maison bâtie de canne et de chaume.

Au témoignage de Plutarque et de Tite Live, ce fut Tarquin-l'Ancien qui jeta les fondemens du Capitole, pour acquitter le vœu qu'il avait fait durant la guerre avec les Sabins, de construire une citadelle, afin de protéger la ville.

Tarquin-le-Superbe l'acheva, pour y placer les dépouilles qu'il avait remportées sur ses ennemis lorsqu'il prit *Suessa Pometia*, dont les immenses trésors servirent à construire la *Cloaca maxima* et à dessécher le *Velabrum*.

Après l'expulsion des rois, Horatius Pulvillus fit la consécration du Capitole, qui devint ainsi le Palladium de la république. Combien de fois, en effet, le salut de Rome fut-il attaché à celui de sa citadelle ! Le Capitole se souvient de Brennus et des animaux sacrés, dont on conserve encore aujourd'hui les images de bronze dans son musée; de Manlius dont l'infortune égala le courage et qui fut précipité du haut de la citadelle qu'il avait si bien défendue; de Camille qui se vengea noblement

d'une patrie ingrate , en revenant d'exil pour la sauver.

Les mêmes degrés qui reçurent les pas des triomphateurs , furent aussi lavés du sang des martyrs de la liberté : les Gracques périrent aux lieux où leur éloquence avait tant de fois excité les applaudissemens du peuple ; César fut assassiné là où il avait été couronné cinq fois vainqueur ; Brutus , si lâchement abandonné par ses amis , fut obligé de mourir à Philippes , loin des lieux qu'il n'avait pu défendre. Avant la bataille qui décida du sort de Rome , il dit à Cassius : « Si je suis vainqueur , je rends la liberté à ma patrie ; si j'échoue , la mort me délivrera de l'esclavage ; » et il se tua , en reniant , dit-on , la vertu.

Incendié trois fois dans les guerres civiles , le Capitole fut relevé , la première fois par Sylla , la seconde par Vespasien , la troisième par Domitien. Sous ce dernier Empereur , soixante millions furent employés à la seule dorure de cet édifice. Jupiter , en vendant tout

l'Olympe, n'aurait pas payé le vingtième de cette somme, disait Martial. Ce furent ces tuiles dorées que fit enlever le pape Honorius, pour couvrir le dôme de Saint-Pierre, de même que le pape Urbain VIII arracha les bronzes du Panthéon, pour fabriquer le baldaquin de Saint-Pierre et les canons qui servent à la défense du château Saint-Ange.

Détruit de fond en comble, il ne reste du vieux Capitole que ses substructions et le *Tabularium*, archives de l'état, dans lesquelles se conservaient, sur des tables de bronze, les sénatus-consultes et autres actes publics, diplômes d'airain de la grandeur romaine, comme dit M. Valéry, en citant Virgile :

..... Ferrea jura,

Insanumque Forum aut populi tabularia vidit.

M. Sarti, professeur à la Sapience et l'un des savans antiquaires de Rome, avait proposé au gouvernement papal d'ordonner des fouilles sous ces voûtes. Il pensait qu'on

y découvrirait les titres, les documens les plus précieux ; mais, soit difficulté de l'exécution, soit toute autre cause, sa proposition n'a pas encore été accueillie.

Il ne reste de la roche Tarpéienne qu'un de ses débris, sur lequel on a bâti des maisons. Le Tibre, dont le cours a changé, ne la baigne plus de ses eaux jaunissantes et limoneuses.

Les bâtimens actuels du Capitole, ignominieusement nommés, par le peuple, *Campidoglio* (champs d'huile), furent élevés, en partie, par Michel-Ange. Le musée qu'ils renferment est, après le Vatican, la mine archéologique la plus riche à exploiter.

Au témoignage de Cicéron, il existait à l'ancien Capitole plusieurs tours, qu'il dit même avoir été souvent frappées de la foudre. Il n'en reste plus qu'une aujourd'hui, de construction moderne, à laquelle les voyageurs ont coutume de monter, pour jouir du panorama de Rome et des champs Latins.

Dirai-je tout l'intérêt qui s'attache à la con-

templation de la ville éternelle, encombrée de ses ruines ? L'œil cherche et compte encore ses sept collines, que le temps, ou plutôt les barbares ont bien nivelées. Il y ajoute celles que Rome chrétienne a conquises, et, dans un étroit espace, il embrasse vingt cinq siècles d'histoire.

Dès son arrivée au monde, tous les peuples ont disparu pour faire place à la ville prédestinée. Parcourez d'un regard l'horizon : au nord étaient les Etrusques, qui lui ont légué une civilisation puissante ; au sud les Latins, qui luttèrent deux siècles, mais confondirent enfin leur nationalité dans la sienne ; à l'orient les Herniques, les Eques, les Sabins, qui furent des ennemis non moins opiniâtres ; mais qui durent céder jusqu'à leur nom au peuple vainqueur : les Romains se firent appeler *Quirites*, de *Cure*, la capitale de la Sabine ; à l'ouest les Veïens, qui soutinrent, à leur tour, un siège de dix ans contre les descendants d'Illion, et ne furent soumis qu'en l'année 359 de Rome. Ça et là, dans le cercle que vous em

brassez, étaient des villes célèbres : Gabie, Coriole, Velitre, Antium, Ardée, Suessa-Pometia, la capitale des Volsques; mais toutes ont subi le joug de la puissance romaine. Rome seule redit aujourd'hui leur gloire, et peut-être encore pour en faire la sienne.

Autour du capitol se groupent plusieurs ruines de monumens, dont les dates sont confuses ou incertaines. Je réunirai ici leur histoire, dans l'impuissance de la placer à un meilleur point de vue.

Les trois colonnes qu'on suppose avoir appartenu au temple de Jupiter Stator, sont, d'après des recherches plus modernes, les restes d'une ancienne *Græcostasis*, ou bâtiment destiné à recevoir les ambassadeurs, ainsi nommé des ambassadeurs grecs envoyés par Pyrrhus, les premiers qui aient été vus à Rome. L'ancien édifice, suivant les archéologues, aurait été détruit dans l'incendie de Rome, sous Néron, et celui dont il reste trois superbes colonnes cannelées, de marbre pentélique

et d'ordre Corinthien , aurait été élevé , par Antonin-le-Pieux , à la place de la première Græcostasis.

Le temple de Jupiter Stator était situé plus haut, sur le Palatin. C'était, dans l'origine, une simple chapelle, dédiée, par Romulus, à Jupiter Stator, pour l'accomplissement d'un vœu fait durant la guerre contre les Sabins.

« O Jupiter ! dit Romulus dans Tite-Live (1),
» c'est sous vos auspices que j'ai posé ici, sur
» le mont Palatin, les premiers fondemens
» de la ville. Vous voyez que les Sabins occu-
» pent déjà la forteresse, qui leur a été rendue
» par trahison, et qu'ils s'avancent vers nous,
» les armes à la main, après avoir franchi le
» rempart du milieu. Vous qui êtes le père
» des dieux et des hommes, repoussez les en-
» nemis, dissipez la frayeur des Romains et
» arrêtez leur honteuse fuite. Je vous promets
» de bâtir ici un temple, sous le nom de Ju-

(1) Lib. 4, cap 12.

» *piter Stator*, pour apprendre à la postérité
» que la ville doit son salut à votre divine
» intervention. »

Plus loin, le même auteur ajoute que les consuls Posthumius Metellus et Attilius Regulus firent de la chapelle un temple plus magnifique. Ce temple fut réduit en cendres, au rapport de Tacite, lorsque Néron mit le feu à la ville; mais il fut rebâti plus tard.

Le temple de la Fortune, qui passa longtemps pour celui de la Concorde, élevé par Camille, n'est qu'un assemblage de fragmens de diverses époques, qui ne permettent pas d'assigner au monument une date fixe. A consulter tous les antiquaires, ce serait à la fois un temple de Junon, de Vespasien, de la Concorde primitive, de la Fortune de César, élevé par lui à son idole. Ceux qui embrassent cette dernière opinion disent que ce temple brûla du temps de Maxence, et que le sénat le réédifia sous les successeurs de Constantin. Les preuves qu'ils

en fournissent sont, que le style de son architecture est mauvais, que ses colonnes ne sont pas du même diamètre, raisons suffisantes pour décider qu'il fut restauré avec les débris d'autres édifices, en des temps de décadence.

Le véritable temple de la Concorde, consacré par Camille, après la sédition populaire qui amena le sénat à accepter des consuls choisis parmi le peuple, a été retrouvé dans ces derniers temps, sa place étant assignée, sans équivoque, par Plutarque, Dion et Festus, entre le Capitole et le Forum, près des prisons. Ce temple, dont il ne reste que quelques vestiges, possédait, d'après Varron, une des trois chambres (*Senacula*) où s'assemblait le sénat. On peut déduire de quelques rapprochemens faciles à faire, que ce fut dans celle-là que Cicéron convoqua le sénat, lors de la conjuration de Catilina, et qu'il fit entendre sa fameuse harangue : *Quousquè tandem abutere*, etc. Au témoignage de Pline, ce temple, brûlé sous

Vitellius, fut rebâti sous Vespasien, comme on le voit par des restes d'inscription. Il fut incendié, de nouveau, dans un des sacs de Rome, car on remarque sur ses voûtes actuelles les traces du feu.

Le temple de Jupiter tonnant fut érigé par Auguste, à son retour d'Espagne, en souvenir du danger qu'il avait couru dans son expédition de Biscaye, lorsqu'un de ses esclaves fut frappé de la foudre à ses côtés. Ce temple fut réparé par les empereurs Septime Sévère et Caracalla, comme on le voit par un fragment d'inscription qui indique cette restauration. Il reste trois colonnes du portique, qui soutiennent un morceau assez considérable d'entablement. Les colonnes sont cannelées, d'ordre Corinthien et de marbre de Carrare. L'entablement est remarquable par la beauté du travail, et par les différens instrumens de sacrifice sculptés, en bas-relief, sur la frise. La corniche, qui paraît d'un style moins pur, doit, en conséquence, être attribuée à l'époque de

la restauration du monument. On trouve, dans un passage de Pline, que les murailles de ce temple étaient de marbre, et qu'il contenait une statue de Jupiter, en cuivre de Délos, et une autre de Castor et Pollux.

Près de ces ruines sont les fameuses prisons Mamertine et Tullienne, ainsi appelées du nom d'Ancus Martius et de Servius Tullius, qui les taillèrent dans le roc, ou dans une ancienne carrière, au pied du Capitole. On pénètre aujourd'hui dans la prison Mamertine par une porte; mais il paraît qu'autrefois on y descendait les criminels au moyen d'un trou pratiqué dans la voûte et fermé par une grille. L'escalier qui conduisait à cette ouverture s'appelait les *Gémonies*, des gémissemens que poussaient les victimes qu'on traînait dans le cachot. Il était situé en face même du Forum. Un criminel était-il exécuté dans la prison, son cadavre était traîné sur les *Gémonies*, aux yeux de la multitude, afin que la vue du supplice infligé au crime inspirât un effroi salutaire et

servit d'exemple. Combien de temps encore placera-t-on l'instrument du supplice sur les places publiques !

Sous la prison Mamertine, et communiquant avec elle par un trou, ou sorte de trappe, est la prison Tullienne, cachot infect et obscur, qui ne reçoit l'air (l'air et non pas le jour) que par la prison supérieure. C'était dans ce second souterrain, si hideux qu'on répugne à y plonger le regard, que les exécutions se consummaient. Ceux qui étaient enfermés dans la prison Mamertine assistaient donc aux tortures qu'ils étaient peut-être déjà condamnés à subir.

Les deux prisons ne s'ouvraient pas seulement pour les crimes odieux que doit punir la société : les rois vaincus, les criminels d'état y étaient jetés sans merci. Jugurtha fut condamné à y mourir de faim ; Syphax, roi de Numidie, Persée, roi de Macédoine, y étaient enchaînés pendant que leur vainqueur mon-

tait, couronné de lauriers, au Capitole, pour sacrifier à Jupiter. Les complices de Catilina, Lentulus, Cethegus, Statilius, Gabinius et Leparius furent exécutés dans la prison Tullienne. Séjan y fut mis à mort par ordre de Tibère ; mais auparavant, pour ne pas mourir de la main du bourreau, il avait avalé du poison. Simon, fils de Joas, chef des Juifs, y fut étranglé, pour s'être défendu jusqu'à la dernière extrémité, dans Jérusalem, contre l'empereur Titus. Suivant le martyrologe, saint Pierre et saint Paul furent détenus, par Néron, dans ces cachots. On voit, dans l'une des prisons, la borne à laquelle était attachée leur chaîne, et la source d'eau qui servit à baptiser les geoliers, Procès et Martinien. Tous deux reçurent le martyre avec les apôtres qui les avaient convertis. Saint Pierre, dit la chronique sacrée, sortit miraculeusement de sa prison ; mais rencontrant le Seigneur sur la voie Appienne, en un lieu où l'on bâtit, depuis, l'Église *Domine, quò vadis*, il y

rentra, pour rester fidèle à son maître et accomplir la mission qu'il avait reçue de lui. La foi naissante a besoin d'être fécondée par le martyre.

Sur le Forum est la colonne de Phocas, élevée à ce tyran par son Exarque Smaragdus. Héraclius avait fait gratter, dans l'inscription qu'elle portait, le nom de Phocas ; mais on l'y a retracé lors de la découverte du monument, en 1813, en rétablissant, dans son intégrité première, l'ancienne inscription que le temps avait presque effacée. Cette colonne paraît, par son style, fort antérieure au septième siècle et à Phocas : probablement que le sujet Smaragdus l'aura enlevée de quelque ancien édifice, pour la consacrer à son maître. Le Forum, premier théâtre de la liberté romaine, était alors devenu le lupanaire de la servitude.

Le Palatin est couvert des ruines du palais des Césars, ruines sur lesquelles croissent aujourd'hui le lierre, le chêne vert, le pin et

le cyprès dont le feuillage triste semble avoir fait alliance avec la mort. Les premières constructions du palais impérial remontent à Auguste. Tibère et Caligula l'agrandirent. Néron , après l'incendie qui le dévora, et qu'on attribua aux Chrétiens, pour avoir un nouveau motif de les poursuivre, construisit sa fameuse maison dorée, *domum auream*, dans laquelle, dit-il, il commença à se trouver enfin logé comme un homme. Sous son règne, le palais enfermait de vastes jardins, des bois, des étangs, des bains et nombre d'autres édifices. Son enceinte s'étendait jusqu'aux lieux où est aujourd'hui le Colysée, ainsi nommé du colosse d'airain qui y était placé. Il ne fallut pas moins de quarante éléphans pour transporter ce colosse plus loin.

Vespasien et Titus supprimèrent les agrandissemens faits par Néron, et bâtirent sur le terrain nivelé le Colysée, et les Thermes qui portent le nom du fils de Vespasien.

Dans les invasions des barbares , il est à penser que le palais des Césars ne fut pas plus épargné que la ville ; mais il dut être restauré , puisqu'on voit qu'il fut la demeure de l'empereur Héraclius au septième siècle , et que même il subsista , en grande partie , jusque dans le huitième.

Paul III Farnèse fit construire , sur son emplacement , et avec une partie de ses débris , une villa et des jardins qui appartiennent aujourd'hui à la couronne de Naples. Entièrement abandonnée , cette villa n'est plus qu'une ruine moderne à côté d'une ruine antique.

Au milieu de ces vastes décombres , on retrouve l'emplacement des maisons de Tibère , de Caligula et de Néron , et celui des temples d'Apollon , d'Auguste , et de la fameuse bibliothèque palatine , fondée par ce dernier empereur. On reconnaît aussi les fondemens du théâtre de Caligula , et l'on peut descendre jusqu'à des salles souterraines , appelées les *bains de Livie* , qui offrent des restes de pein-

ture et de dorure antiques du meilleur goût. Ces salles sont bien conservées et peuvent donner une idée de la magnificence du palais dont elles dépendaient.

Sous les ruines de la maison d'Auguste existe la villa Palatina, qui a porté successivement les noms de *Mattei*, *Spada*, *Magnani*, *Collocci*, et qui est habitée maintenant par un Anglais, sir Ch. Mils, qui l'a décorée avec un goût empreint de l'amour de l'antiquité, et en fait les honneurs aux étrangers, avec une politesse toute moderne. Dans une pièce du rez-de-chaussée de la maison Mils est un joli portique, formé par quatre colonnes de granit gris, avec des fresques de Raphaël, restaurées par M. Camuccini. Dans un étage souterrain, on trouve trois chambres antiques, bien conservées, dont la découverte, due au chevalier Rancourel, date de 1777. Des jardins, on jouit d'une vue magnifique sur les immenses ruines du palais des Césars et sur la campagne de Rome. Une telle habi-

tation serait bien la demeure du savant, la retraite rêvée par le poète. Les jardins sont plantés de rosiers de toutes les saisons : les ruines sont effacées sous les fleurs. Néron dirait encore dans son palais :

Esclave, apportez-moi des roses :

Le parfum des roses est doux.

C'est une pensée de douce philosophie qui a conseillé de couvrir de fleurs les traces, toujours mal effacées, du passage du temps.

Toutes ces ruines, et d'autres encore que je rappellerai plus bas, enseignent le *Forum Romanum*, couvert lui-même de décombres, que l'administration française avait commencé à enlever, mais qui pèsent encore de tout leur poids sur des monumens enfouis, qu'on ne découvrira peut-être jamais.

L'antique Forum n'est plus que la place du marché, le *campo vaccino* de la nouvelle Rome. Comme au temps du roi Evandre, après qu'il a retenti de la parole de l'orateur ro-

main, on y entend, de nouveau, mugir les troupeaux égarés :

Passimque armenta videbant

Romanoque foro, et laetis mugire carinis.

Le monde marche dans un cercle invariable et l'homme n'en touche qu'un point (1).

Le palais des Césars, le temple de Jupiter tonnant nous ont amené au siècle d'Auguste. D'autres monumens nous attesteraient, au besoin, la gloire, les arts du grand siècle : ce sont le *Mausolée d'Auguste*, où fut enterrée toute sa famille, et dont il faut lire, pour suppléer à ce qui lui manque aujourd'hui, la description dans Strabon, afin de se faire une juste idée de sa magnificence; le *Portique d'Octavie*, qui jadis eut

(1) Rome antique possédait neuf Forum, savoir : 1° le Forum Romanum; 2° le Forum Boarium; les deux n'en forment plus qu'un; 3° le Forum Olitorium (d'*olera*, herbages qu'on y vendait); 4° le Forum de César; 5° le Forum d'Auguste; 6° le Forum de Domitien, achevé par Nerva; 7° le Forum Palladium, réuni au précédent; 8° le Forum d'Antonin-le-Pieux; 9° le Forum de Trajan.

270 colonnes, et qui , décoré de statues, n'avait cependant d'autre destination que de mettre le peuple à l'abri de la pluie; le *Théâtre de Marcellus*, qui fut dédié par Auguste au fils de Caius Marcellus et de sa sœur Octavie , théâtre dont Vitruve fut , dit-on , l'architecte, et qui, pour la composition et la superposition élégante de ses trois ordres , a servi de modèle aux architectes de tous les temps; enfin le *Panthéon*, le plus beau monument du génie d'un peuple et que dix-huit siècles nous ont conservés presque intact.

La voûte de ce temple payen , le temple de tous les dieux , semble suspendue comme celle du ciel, leur temple éternel. Michel-Ange, qui la prit pour modèle, n'en égala ni l'élégance ni la hardiesse dans sa coupole du premier des temples chrétiens. Bâti par Agrippa, gendre d'Auguste, le ministre voulut le consacrer à l'Empereur; mais celui ci en refusa la dédicace , qui fut faite alors au maître des dieux. Le Panthéon, dans l'origine, était couvert de

tuiles de cuivre doré. Son intérieur était orné de revêtemens de marbres précieux , et sa façade décorée de lames de cuivre argenté et doré. Son pavé de granit et de porphyre est encore en partie conservé. Le portique, qui fut ajouté quelque temps après la construction de la rotonde , est un chef-d'œuvre d'architecture grecque et romaine. Il est composé de seize colonnes de granit oriental. Les huit qui forment la façade , et qui sont de granit gris et rouge , soutiennent un entablement et un fronton qui ont les plus belles proportions. Ceux-ci sont ornés de festons, de candélabres , de patères et autres bas-reliefs. La grande porte de bronze est antique ainsi que la grille qui est au-dessus. Ce sont les seuls bronzes qui aient échappé au vandalisme de Constant II , empereur de Constantinople , qui les transporta dans sa capitale , où ils furent repris par les Sarrasins. Au rapport des chroniques, les clous en bronze avec lesquels on a fait le baldaquin de St-

Pierre, et fondu les canons du château Saint-Ange, pesaient 9,374 livres, et le poids total des bronzes qui entraient dans le Panthéon s'élevait à 450,00,250 livres.

L'an 391, le Panthéon fut fermé, comme tous les autres temples payens, jusqu'à l'année 608, que Phocas, empereur de Constantinople, le concéda au pape Boniface IV, qui le transforma en Eglise, et le consacra à la vierge et aux martyrs; d'où lui est venu le nom de *Santa-Maria-ad-Martyres*, qu'il porte aujourd'hui.

Il faut passer d'Auguste jusqu'à Vespasien, pour retrouver des monumens dignes de nous occuper. C'est assez, du reste, de retrouver Tibère, Caligula, Néron, Galba, Othon et Vitellius dans l'histoire. Nous n'avons nul penchant à chercher le souvenir de tels hommes dans les monumens de l'art.

Le nom de Vespasien est écrit sur les débris du temple de la *Paix éternelle* qu'il a bâti, tem-

ple qui devait toujours voir la guerre, a dit
M. de Châteaubriand.

Paci. OEternæ.

Domûs.

Imp. Vespasiani.

Cæsaris, Aug.

Liberorumq. ejus.

Sacrum (1).

On a contesté l'authenticité de la dédicace au monument qui porte aujourd'hui le nom de *temple de la Paix*, en s'appuyant sur le témoignage d'Hérodien, qui dit que le temple de la Paix fut consumé en entier par un incendie, sous Commode. Quelques antiquaires ne voient dans les trois voûtes qui restent de ce prétendu temple, que les ruines d'une Basilique construite par Maxence et dédiée à Constantin. Le style du monument, disent-ils, en

(1) Consacré à la paix éternelle de la maison de l'empereur Vespasien César Auguste et de ses enfans.

fait preuve : il atteste un temps de décadence et le siècle de Dioclétien, bien plutôt que celui de Vespasien. En outre, dans les décombres, on a trouvé un grand nombre de briques qui portent le timbre de l'époque la plus reculée, et, dans le mastic de la voûte, une médaille fort rare, en argent, avec la tête de Maxence.

La gloire de Titus, fils de Vespasien, est consacrée par son arc de triomphe, le plus beau et le plus ancien qui existe, et qui lui fut érigé, après sa mort, par le sénat et le peuple, en souvenir de la conquête de Jérusalem⁽¹⁾.

Senatus.

Populusque. Romanus.

(1) Angelo et Nardin prétendent que le monument fut élevé à Titus durant sa vie ; mais on voit l'apothéose de cet empereur dans les bas-reliefs, et l'on sait qu'on ne décernait les honneurs divins aux empereurs qu'après qu'ils avaient cessé d'habiter parmi les hommes : *Nam deum honor principi non antè habetur quàm agere inter homines desierit. Tac. fin du liv. XV des Annales.*

Divo, Tito, divi. Vespasiani, f.

Vespasiano. Augusto (1).

Les bas-reliefs de cet arc de triomphe sont des meilleurs ouvrages Romains que l'on connaisse. L'un représente Titus, couronné par une Victoire, sur un char de triomphe, que conduit la figure allégorique de Rome : l'autre, des soldats juifs emmenés prisonniers, la table, le chandelier d'or à sept branches et les autres dépouilles du temple de Jérusalem. Les Juifs, dit-on, ne passent jamais sous cet arc de triomphe ; et, comme il couvre une voie très fréquentée, il existe, sur l'un de ses côtés, un chemin qui paraît, en effet, aussi foulé que celui qu'il limite.

Domitien, qui sépare Titus de Nerva, n'a rien laissé, si ce n'est, dans le Colysée, le sou-

(1) Le sénat et le peuple Romain consacrèrent ce monument au divin Titus Vespasien Auguste, fils du divin Vespasien.

venir de ses atroces persécutions contre les Chrétiens.

Il reste du temple de Nerva, qui lui fut élevé par Trajan, son successeur, trois superbes colonnes, un pilastre du portique et une partie de la *cella*. L'architrave et la soffite du portique sont magnifiquement ornées, et rappellent tout-à-fait les trois superbes colonnes dites du temple de Jupiter Stator.

La façade de ce temple regardait la place, ou le Forum qui, commencé par Domitien et terminé par Nerva, a conservé le nom de ce dernier empereur. On exécutait les criminels sur cette place. Un certain Vetronius Turinus, qui dispensait des grâces, au nom de l'Empereur, moyennant des rétributions scandaleuses, fut condamné à mourir d'un supplice digne de son crime. Il fut lié, par ordre de l'empereur Alexandre Sévère, à un poteau, au milieu de la place : autour de lui fut allumé un feu de paille et de bois humide, et le crieur public répétait à haute voix, tandis

qu'il était la proie du feu : « Périsset par la fumée celui qui a vendu de la fumée : *fumo punitur qui vendidit fumum.* » (Lampridius, cap. 26.)

Le Forum et la colonne de Trajan rappellent dignement les vertus et la gloire de cet empereur. Le Forum, ouvrage d'Apollodore de Damas, est le plus splendide, le plus régulier des Forum antiques. Déblayé par l'administration française, il présente l'aspect d'une espèce de cirque quadrangulaire creux, entouré d'une balustrade en fer, couvert de colonnes brisées, qui ont été conservées, dit-on, ou remises à leur ancienne place. Ces colonnes sont de granit, de brèche violette et autre riche matière. Elles proviennent d'une basilique, et de la célèbre bibliothèque Ulpienne, qui fut plus tard transportée aux bains de Dioclétien.

Au milieu du Forum, s'élève la colonne dédiée à Trajan par le Sénat et le peuple Romain, pour ses victoires sur les Germains et les Daces.

Elle est d'ordre dorique, composée de disques de marbre unis ensemble par des crampons de bronze. Sa hauteur la mettait de niveau avec le sommet du mont Quirinal. Lors de sa découverte, au moyen-âge, elle inspira tant d'admiration à Grégoire-le-Grand, que ce pape, dans son zèle religieux, ordonna des prières pour la délivrance de l'âme de Trajan des peines de l'enfer. Les bas-reliefs où l'on compte, dit-on, jusqu'à 2,500 figures, outre une infinité d'objets, d'armes, de machines de guerre, de trophées, d'enseignes, servirent de modèles aux artistes de la renaissance, à Raphaël, à Jules Romain, à Polydore de Caravage. La statue de Trajan, en bronze doré, était anciennement placée au sommet de la colonne. Sixte-Quint fit mettre à sa place celle de l'apôtre saint Pierre, dont il tourna le regard vers le Vatican. La beauté des sculptures de la colonne romaine n'a pas été égalée, dit-on, dans les bas-reliefs de notre colonne de la place Vendôme. L'art aurait-il dû faire défaut

à une gloire qui vivra plus que celle du vainqueur des Germains et des Daces!

Plus d'un monument, à Rome, consacre la mémoire d'Adrien, l'empereur artiste et poète. Nous avons déjà mentionné son mausolée, transformé en bain et en bastille. On sait que le château St-Ange servit plus d'une fois de refuge aux papes, mal protégés dans leur palais. Il est assez digne de remarque, qu'un tombeau payen soit devenu le palladium des libertés de l'Eglise.

Le temple de Vénus et de Rome fut bâti par Adrien, l'an de Rome 888, sous le consulat de Pompeianus et d'Attilianus, comme le témoigne Cassiodore. L'Empereur, en envoyant son plan à l'architecte Apollodore, comme pour déférer à ses avis, lui insinuait qu'on pouvait élever de beaux édifices sans lui. Cette rivalité impériale amena plus tard un fatal abus de puissance. Adrien, comme on le sait, fit périr l'artiste dont les talens lui faisaient ombrage.

Quelques auteurs, Rufus et Victor, veulent

que les temples de Vénus et de Rome aient été deux temples séparés, qu'Adrien réunit en un seul et qu'il consacra aux deux déesses. Prudence est de ce dernier sentiment, comme il l'exprime par ces vers :

Atque Urbis Venerisque pari se culmine tollunt
Templa, simul geminis adolentur thura deabus (1).

Ammien trouvait ce temple si beau, qu'il le plaçait, dans son admiration, en troisième ligne, parmi les monumens de Rome, immédiatement après le Capitole et le Panthéon. Le pape Honorius en fit enlever le toit composé de plaques de cuivre, et s'en servit pour couvrir l'église de St-Pierre et celle de Sainte-Marie-aux-Martyrs.

Le nom d'Adrien est encore écrit sur les rui-

(1) Les temples de Vénus et de Rome ont le toit d'une égale hauteur, et l'on fait brûler de l'encens, à la même heure, à l'une et à l'autre de ces divinités. *Liv. 1. V. 216.*

nes de sa villa, non loin de Tivoli. Mais cette villa fameuse n'est plus aujourd'hui qu'une lande inculte, couverte de lierres et de ronces sauvages. Une fleur odorante, sorte de seringia, apportée de Grèce par Adrien, ne vient, dit-on, que là. Singulière puissance de la nature, remarque M. Valery ! Les monumens exotiques du maître de Rome disparaissent ; ils jonchent la terre de leurs vastes débris : cette simple fleur étrangère les domine et ne cesse point de répandre son parfum.

La colonne Antonine ne fut pas dédiée à Titus Antonin-le-Pieux, mais à son fils adoptif, Marc-Aurèle, pour les victoires remportées, en 174, sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans. Imitation de la colonne Trajane, elle lui est inférieure pour la sculpture ; car les arts avaient déjà perdu de la perfection à laquelle ils s'étaient élevés, sous les empereurs précédens.

La statue, en bronze doré, de Marc-Aurèle surmontait la colonne. Elle a été remplacée,

sous le pontificat de Sixte-Quint, par celle de saint Paul, qui tient à la main une épée nue; ce qui lui a valu d'être frappée plusieurs fois de la foudre. On remarque, sur les bas-reliefs qui représentent la défaite des Marcomans, la figure d'un Jupiter pluvieux et fulminant, destiné à rappeler qu'une des légions, composée, en grande partie, de Chrétiens, obtint, par ses prières, du Dieu qu'elle adorait, une pluie abondante qui rafraîchit et désaltéra les troupes en proie à la soif (1).

Au même Empereur doit se rapporter le temple d'Antonin et Faustine, qui fut élevé par le Sénat dans la voie sacrée. Il reste aujourd'hui dix grandes colonnes du

(1) Eadem historia apud gentiles scriptores qui longè à nostrâ religione dissentiunt, ... nostrorum etiam Apollinarius qui affirmat legionem, ejus precibus miraculum edebatur, latino sermone *fulmineam* usque ab illo tempore appellatam, illudque nomen, rei eventum scitè exprimens, ab Aurelio Cæsare ei tributum. Eus. *hist. eccl. lib. 5. pag. 93.*

portique de ce temple , avec les chapiteaux , les architraves et cette inscription :

Divo. Antonino. et.

Divæ. Faustinae. ex. S. C (1).

Les colonnes, en marbre cipollin, sont les plus élevées que l'on connaisse de cette matière. Les ornemens des architraves sont regardés comme des modèles classiques d'élégance et de goût.

Marc-Aurèle laissa l'empire à Commode, auquel recommencent, dans l'histoire, des temps effroyables, jusqu'à Constantin. A défaut de monumens, de honteuses médailles retracent le souvenir de cet Empereur qui se faisait appeler Hercule, et qui voulait que Rome échangeât son nom pour le sien.

Les règnes de Pertinax et de Sévère n'ont laissé, dans Rome, que les arcs de triomphe

(1) Au divin Antonin et à la divine Faustine par décret du Sénat.

de ce dernier, situés, l'un au pied du Capitole; l'autre dans le Velabrum, à côté d'un arc de Janus Quadrifons, du temps de la décadence. Le premier subsiste en entier avec cette inscription :

Imp. Cæs. Lucio. Septimio. M. fil. Severo. Pio. Pertinaci. Aug. patri. patriæ. Parthico. Arabico. et.

Parthico. adiabénico. Pontific. maximo. tribunic. potest. XI. imp. XI. cos. III. procos. et.

Imp. Cæs. M. Aurelio. L. filio. Antonino. Aug. pio. felici. tribunic. potest. VI. cos. procos. p. p.

Optimis fortissimisque principibus.

Ob. rem. publicam. restitutam. imperiumque. populi. Romani. propagatum.

Insignibus. virtutibus. eorum. domi. forisque. S. G. Q. R. (1).

(1) Le Sénat et le Peuple Romain consacrent ce monument à l'Empereur César Lucius Septime, fils de Marc Sévère Pie Pertinax Auguste, père de la patrie, Parthique-Arabique et Parthique-Adiabénique, souverain Pontife, Tribun pour la onzième fois, Imperator également pour la onzième fois, Consul et Proconsul pour la troisième; et à l'Empereur César Marc-Aurèle, fils de Lucius Antonin Auguste, pie, heureux, tribun pour la sixième fois, consul, proconsul, père de la patrie, princes très-bons et très-vaillans, pour avoir rétabli les affaires de la République et contribué à étendre les bornes de son empire, par les grandes vertus qu'ils ont fait éclater au dedans et au dehors.

Les caractères de cette inscription étaient autrefois de cuivre, et ils avaient deux pieds de longueur; mais les Goths les enlevèrent dans le sac de Rome. Les antiquaires sont d'accord sur le grattage de la quatrième ligne dont les effets se font remarquer, et par le léger enfoncement que le marbre a subi en cet endroit, et par la dissemblance des caractères qui ne sont plus de la même grandeur que les autres. Ils supposent que Caracalla, après le meurtre de Géta, fit effacer le nom de son frère sur cet arc, de même que sur celui du marché Boarium, qui avait été élevé à ces deux princes et à leur père, par les Bouviers; et à la place de

Optimis fortissimisque principibus.

ils rétablissent

Et. P. Septimio. Getæ. nobilissimo. Cæs. opt. (1).

(1) Au très illustre Publius Septime Géta César très bon.

Cet arc de triomphe avait été érigé à Septime Sévère et à ses fils, pour rappeler leurs victoires sur les Parthes, les Arabes, et les peuples de l'Adiabène.

Les exploits de l'Empereur sont représentés dans les bas-reliefs. On y voit aussi des Victoires ailées, des trophées, des Génies, des fruits, des fleurs, des emblèmes de provinces soumises et de fleuves domptés, le tout pêle-mêle et confondu, et d'un travail qui annonçait la décadence de l'art, ainsi que la perte du goût.

On monte au sommet de l'arc par quarante degrés de marbre. On voyait autrefois sur la plate forme, l'empereur Caracalla avec son père et son frère, en habit de triomphe, monté sur un char attelé de six chevaux, ayant deux cavaliers et deux fantassins armés à chacun de ses côtés, comme en font foi les médailles où cet arc est représenté. Les monumens élevés aux hommes de leur vi-

vant , n'ont bien souvent consacré que leurs vices ; ils ne réveillent donc , pour la postérité , que des souvenirs qui font davantage encore exécrer leur mémoire. Severe , né sur la côte d'Afrique , eut le caractère fourbe que les Romains avaient stigmatisé du nom de *foi punique*, en l'attribuant à leurs ennemis les Carthaginois. Il dit cependant ce mot remarquable en mourant : » J'ai été tout, et rien ne vaut : *omnia fui et nihil expedit* (1). »

Caracalla fit asseoir sur le trône la dépravation et la cruauté. Il empoisonna son frère Géta, et ce n'est là qu'un de ses crimes. Un mot du jurisconsulte Papinien est resté dans l'histoire, à l'occasion de ce fratricide. Invité par l'Empereur à faire l'apologie de ce meurtre, il répondit : « Il n'est pas si facile de justifier un parricide que de le commettre : *Non*

(9) Aurel. Victor.

tam facile parricidium excusari quàm posse fieri. »

Hist. Aug. p. 88.

Le nom de Caracalla suffit à le vouer au mépris. Cet empereur s'appela d'abord Bassianus, du nom de son aïeul, prêtre du soleil en Phénicie. Il quitta ce nom, par ordre de Sévère, pour celui de Marc-Aurèle Antonin. Les vices de Caracalla, en contraste avec les vertus sous le patronage desquelles on le voulait mettre, ne servirent qu'à le rendre plus odieux. Le mépris du peuple fit évanouir des surnoms glorieux, pour lui donner ce nom de *Caracalla*, emprunté d'un vêtement gaulois que le fils de Sévère affectait (1).

Jusqu'à Constantin, l'histoire romaine est souillée de crimes. Laissons donc un intervalle dans nos souvenirs, depuis Macrin qui assassina Caracalla, jusqu'à Dioclétien et Constantin dont nous allons retrouver les noms dans

(1) M. DE CHATEAUBRIAND. Hâtons-nous de dire qu'on trouvera dans ce chapitre, et surtout dans le suivant, plus d'un emprunt fait à l'auteur des *Etudes historiques sur la chute de l'empire romain*, etc.

deux monumens qu'il nous reste à étudier, et qui, placés l'un et l'autre, par leur histoire, aux limites des temps qui séparent le paganisme du christianisme, nous serviront comme de lien pour unir deux époques, que nous avons peut-être trop arbitrairement isolées dans la division de ces chapitres.

L'arc de Constantin lui fut élevé pour célébrer ses victoires sur **Maxence** et **Licinius**. Parfaitement conservé, on s'aperçoit aisément qu'il est composé de débris d'autres monumens antiques, du siècle de Trajan, qu'on n'a pas craint de mutiler, dans un temps de décadence extrême de l'art, pour leur donner une consécration plus en rapport avec la religion nouvelle.

S'il faut s'en rapporter à **Giovio**, **Laurent de Médicis** fit enlever les têtes des statues qui sont placées sur les colonnes de l'arc, pour les envoyer à Florence. On refuse de croire à une telle mutilation. Il est certain pourtant que **Clément XII** fit refaire ces têtes sur des mo-

dèles antiques. Les bas-reliefs, expliqués par Nibby, appartiennent à des époques différentes, et ont trait à l'objet pour lequel ils furent exécutés.

Enfin, le dernier monument que nous ayons à rappeler ici, est le Colysée, ainsi nommé, comme nous l'avons vu, du colosse de Néron, et qui tirerait mieux son nom de sa propre grandeur. Il fut bâti sous Vespasien et Titus, après la conquête de Jérusalem, par 100,000 Juifs qu'on avait enmenés captifs à Rome. C'était le même peuple qui avait élevé les pyramides d'Egypte et les murailles de Babylone. L'œil ne peut ni mesurer la hauteur de ce monument, ni apprécier sa grandeur. Il a 175 pieds d'élévation et 1,641 de circonférence. Au témoignage de Papirius Victor, il pouvait contenir 87,000 spectateurs assis et 20,000 debout. Bien qu'en partie détruit, par la main des hommes plus que par celle du temps, on peut encore, d'après ses débris, se faire une idée de ce qu'il dut être, au temps

du grand empire. Chose merveilleuse ! il pouvait se recouvrir de voiles (*velaria*) contre le soleil et la pluie. On ne sait se rendre compte de la manière dont on élevait et soulevait l'immense *velarium*, sur un espace au-dessus duquel il devait comme imiter la voûte céleste ; mais on voit , à des signes certains , que le sommet des murailles était disposé pour le recevoir. La forme de l'amphithéâtre est ovale en dehors et en dedans , bien qu'on ait avancé le contraire , et son ellipse s'élève comme une immense couronne , digne de la terre , si ce n'est du ciel. Je ne dirai point son architecture en pierres tiburtines , à larges assises ; les quatre rangs d'arches debout les unes sur les autres , et appuyées sur des colonnes des trois ordres ionique , dorique et corinthien ; je ne compterai pas ses gradins , ses vomitoires distribués d'espace en espace , et qui permettaient d'évacuer l'amphithéâtre en un instant. Je ne dirai pas non plus les diverses parties de celui-ci : l'arène , le champ du combat des ani-

maux et des hommes; le *podium*, place réservée à l'empereur, à sa famille, aux sénateurs, aux principaux magistrats et aux vestales; les *præcinctiones*, les *mæniana*, divisions des gradins qui marquaient les places plus ou moins honorifiques et privilégiées. Je ne dirai pas les loges inférieures où l'on tenait les animaux enfermés : tout cela se voit encore et l'on peut assister, en pensée, aux combats des gladiateurs, aux fêtes les plus recherchées du peuple romain.

L'arène pouvait devenir une naumachie, au moyen de l'eau qu'on faisait venir des Thermes de Titus, qui étaient voisins, et les joutes navales succédaient ainsi, le même jour, aux combats terrestres. Les anciens n'ont point manqué à nous décrire leurs spectacles presque toujours souillés de sang. Mais il en était d'autres qui se donnaient au Colysée, et qui, pour être plus horribles, n'attiraient pas moins de hardis spectateurs. Je parle des massacres des Chrétiens. On est saisi d'horreur à penser que

des milliers de martyrs, dont les ossemens encombrement aujourd'hui les Catacombes, ont été égorgés dans cet amphithéâtre. Dioclétien, en une seule fois, en fit immoler vingt-cinq mille. On est tenté de prendre à la lettre cette croyance populaire, qu'un Pape sollicité par l'empereur de Constantinople de faire devant ses yeux un miracle, pressa dans ses mains un morceau de la terre du Colysée, et en fit jaillir du sang. Ce monument, dont on s'efforce aujourd'hui, par des travaux dignes d'éloge, de conserver les précieux restes, ne serait qu'un monceau de ruines, si le pape Clément X n'avait dédié à la croix l'arène inondée du sang des martyrs, et n'y avait fait placer l'image du Christ, avec douze chapelles, qui représentent les douze stations ou mystères de sa passion. Cette consécration a préservé le lieu devenu sacré de toute profanation nouvelle.

Du onzième siècle au quatorzième, le Colysée servit de château fort à des familles no-

bles, principalement aux Frangipani et aux Annibaldi. Plus tard, il reprit sa destination première, et, en 1332, on y donna un grand tournoi. Au XV^e et XVI^e siècles, Paul II et Paul III en firent enlever les pierres pour bâtir, le premier, la place St-Marc; le second, son palais Farnèse. Quelques années après, le cardinal Riari construisit, avec ces mêmes ruines, le trésor public ou *Cancellaria* de Rome. Les Goths et les Vandales, en arrachant les clous qui assujétissaient les pierres entre elles, n'avaient pas été plus barbares que les papes du temps de la renaissance.

Il faut visiter le Colysée le jour par un beau soleil, et le soir à la clarté de la lune. Durant le jour, lorsqu'on parcourt ses divers étages, la vue est comme éblouie des effets que produit la lumière sur ces belles ruines, à travers des voûtes épaisses et sombres. Suivez un moment les effets de sa brillante diffusion. Ici, le ciel azuré s'encadre et se peint sous un ceintre grec, entre des colonnes d'ordre ionique ou toscan.

Là, sous un flot de soleil, gît le débris d'un chapiteau corinthien. Le fragment est recouvert de feuilles d'acanthé ou de scolopendre dont la verdure satinée se dessine, comme un travail en mosaïque, sur la blancheur du marbre : la nature a réparé les injures du temps, en reproduisant à son tour, comme par imitation, sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement qu'y avait tracé la main de l'artiste. Plus loin, un rayon échappé se joue à travers une arcade lézardée, une brèche, une baie spacieuse. Il semble aller chercher une plante sauvage, un sombre sureau dont la fleur blanche brille et s'épanouit à l'air, comme si sa racine était plantée en une terre fertile, et non sur d'arides décombres. Êtes-vous peintre, il y a là mille tableaux à faire et vous ne saurez lequel choisir.

À la clarté de la lune, l'effet du Colysée ne peut plus se rendre. Il y a comme une harmonie mystérieuse entre les pâles reflets de l'astre de la nuit et ces débris des vieux âges. Une pensée

de vie plane au-dessus des tombeaux. En foulant ces débris, en écoutant les vents gémir sous ces arcades, comme un souffle animé, on est saisi de trouble et d'effroi ; on frémit à la pensée que tant d'hommes ont vécu et sont morts à cette place. Involontairement on mesure son existence sur l'échelle des siècles qu'ont vu passer ces pierres, on se demande d'où l'on vient, où l'on va, quels sujets d'études on cherche à Rome, et l'on se répond au fond du cœur qu'une ruine recouvre une ruine, qu'une vanité cache une vanité.

IV.

MONUMENS CHRÉTIENS.

Le Christianisme divise en deux parties l'histoire du genre humain. Au point où nous sommes arrivés de ces études, jeterons-nous un regard en arrière sur le monde ancien, pour le comparer au monde moderne et juger de la différence de l'un et de l'autre? Cette comparaison ne peut être inutile à notre but. La reli-

gion est un des grands leviers qui font mouvoir l'humanité. Il devra ressortir quelques enseignemens d'un parallèle entre le Paganisme et le Christianisme. Peut-être verrons-nous, dans le développement de la religion nouvelle, la trace du progrès social, nié par les uns, admis par les autres, mais incontestable, il nous semble, lorsqu'on cherche la solution du problème dans une longue série de siècles.

Dans l'antiquité règne le Polythéisme, pensée ou religion matérielle, qui ne voyant rien au-delà de ce qui tombe sous les sens, crée le Dieu à l'image de l'homme, lui donne ses besoins, ses faiblesses, sa nature et sa fragilité. Que pouvait-il sortir d'une philosophie à vue si bornée? Nous allons le voir : un culte hon-teux, des lois odieuses, des mœurs impures et souillées de crime.

L'homme adresse son culte à Jupiter et à Junon qui ont toutes les passions et les vices de la terre. Il adore Vénus, la déesse de l'impureté ; Mercure, le dieu

des voleurs ; Laverne , qui sait l'art de tromper :

Pulchra Laverna ,

Da mihi fallere, da justum sanctumque videri ;

et Cybèle, et Flore, et Pan, et Priape dont on célèbre les mystères dans des jeux, dans des fêtes infâmes. Jupiter a séduit une femme en se changeant en pluie d'or, pourquoi, chétif mortel, n'en ferais-je pas autant ?

Ego homuntio, hoc non facerem (1) !

Et la prostitution semble prendre sa source dans la religion même. Et les filles, dans l'île de Chypre, se rendent au bord de la mer avant de se marier, et gagnent, avec le premier venu, l'argent de leur dot. Et les femmes de Byblis, qui n'ont pas

(1) Ter. Eun. act. 3.

coupé leurs cheveux en deuil de la mort d'Adonis, sont contraintes, pour se laver de cette impiété, de se livrer un jour entier aux étrangers. Et, dans le temple de Vénus, à Corinthe, douze cents prostituées sont les vestales qui servent d'oracles ou de conseils à la république.

A Rome, une impératrice récompense les maris dont les femmes se livrent comme elle à la débauche. Elle fournit elle-même des concubines à son époux, et se fait ordonner par lui les adultères qu'elle convoite. On autorisait, à la lueur du soleil et sous la protection des dieux, dit Lactance, ce que l'instinct de la honte eût caché dans les ténèbres.

L'ordre légal, conforme à l'ordre religieux, sanctionnait ces dérèglemens. La loi Sanctinie autorisait la prostitution, et le trésor en prélevait l'impôt. L'esclavage, institution dans l'état, était l'origine, la source de tous les abus et de tous les crimes. La seule définition de l'es-

clave, dans le code, disait tout : *Servus res est, non persona* ; l'esclave est une chose , non une personne. » Et le maître avait droit de vie et de mort sur son serviteur. Il l'échangeait, le vendait, comme son cheval , son bétail. La loi avait enregistré ces deux articles à la suite l'un de l'autre :

« Ceux qui vendent des esclaves doivent déclarer aux acheteurs leurs maladies et leurs défauts.

« Ceux qui vendent des chevaux doivent déclarer leurs défauts, leurs vices ou leurs maladies. »

La condition de l'esclavage était horrible. Pour avoir brisé une coupe dans un festin , Pollion va faire précipiter un malheureux dans ses viviers , si Auguste , l'un des convives , ne s'y oppose. Verrès fait tuer un esclave qui a percé un sanglier avec un épieu, sorte d'arme défendue à la servitude. De par la volonté du maître , l'esclave malade était abandonné , exposé dans l'île d'Esculape, ou assommé, vendu

aux gladiateurs et livré aux bêtes. Pour la faute la plus légère, une Romaine, Lesbie ou Pyrrha, condamnait aux traitemens les plus cruels les femmes attachées à sa personne. La loi Pétronia, l'édit de l'empereur Claude, les efforts d'Antonin-le-Pieux, d'Adrien et de Constantin furent sans succès pour remédier à ces abus que le Christianisme extirpa.

La plus atroce barbarie était empreinte dans les lois pénales. Elles prescrivaient la croix, le feu, la décollation, la précipitation, l'étranglement dans la prison, la fustigation jusqu'à la mort, la livraison aux bêtes, la condamnation aux mines, la déportation dans une île et la perte de la liberté. Comme instrumens et moyens de supplice, la loi avait le chevalet pour écarteler, les lames de fer rouge pour brûler, les crocs, les griffes pour déchirer, la question laissée à l'arbitraire du juge, afin que la torture de la victime ne manquât jamais au tyran : *quæstionis modum magis et iudices arbitrari oportere* ; que les juges puis-

sent à leur gré appliquer le mode de la question, est-il écrit dans les Pandectes, au titre *De Quæstionibus* (de la question), titre qui semble dicté par le bourreau plutôt que par le législateur.

Tel est le régime de la servitude. Il serait difficile de dire si elle outrage plus l'humanité dans la personne de l'esclave qu'elle ne la pervertit dans celle du maître. Que devient la morale publique et privée avec ces habitudes de puissance abusive et cruelle? Il n'y eut de civilisation véritable qu'après l'abolition de l'esclavage.

De ce récit succinct de la corruption de Rome par la religion et les lois, passons à la peinture de la corruption dans les mœurs. J'ai dit les prostitutions dans les temples : suivons les traces de la licence dans la maison des riches et le palais des empereurs.

Les repas qui, chez un peuple, doivent être une école de frugalité et de bienséance, étaient, chez les Romains, l'é-

cole du scandale et de la débauche. Athénée consacre onze livres de son *Banquet* à énumérer, à décrire les mets et les vins dont les anciens couvraient leur table. Les cuisiniers, personnages importants, servaient les plats en parodiant les dialogues de Platon, et comptant, comme dans le *Timée*, un, deux, trois. Un banquet se composait de vingt-deux services, dans l'intervalle desquels les convives recherchaient et épuisaient la série des voluptés sensuelles. Les plus effrénés, dans le raffinement de leurs jouissances, se donnaient à table le spectacle des combats de gladiateurs et de gladiatrices, et leurs yeux se repaissaient de sang, quand leurs autres sens étaient au terme de leurs appétits et saturés de dégoûts. Un Romain, poussant son extravagante dépravation au-delà de la tombe, avait ordonné par son testament, de faire combattre, à ses funérailles, un grand nombre de femmes choisies parmi les plus belles; un autre avait désigné, pour le même sacrifice à ses mânes, de jeunes

esclaves avec lesquels il avait eu un commerce infâme (1).

Dirai-je les Spinthrées de Tibère, les fêtes de Caligula, de Néron, de l'odieux Vitellius et de cet infâme Héliogabale, surnommé *Varius*, parce qu'il était fils d'une courtisane et de divers pères. Oh ! celui-ci surpassa tous ses prédécesseurs en orgies, en iniquités de toutes sortes. Pour fournir à ses banquets, on mettait à contribution toute la terre. On ne conviait pas seulement à ses repas, mais à ses noces. Tandis qu'il mangeait, il se faisait caresser la barbe et le menton ; puis, tout à coup, au milieu du festin, ses vêtemens tombaient et il paraissait nu au milieu des ministres de ses voluptés. Il représentait Vénus, Hélène et d'autres personnages de l'antiquité. Il se prêtait à toutes les débauches, comme il les exi-

(1) Athénée. liv. 4. p. 154 éd. 1598, M. DE CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*.

geait pour lui-même. Il prétendait célébrer ainsi les jeux de Cybèle et de Flore. Il mêlait l'immolation des victimes humaines à ses débauches, et avait soin, par un raffinement de cruauté digne d'un tyran, de choisir les victimes parmi les enfans de famille, afin de jouir, en même temps, et du supplice des fils, et du désespoir des pères et des mères. Si ces atrocités, ces folies n'appartenaient qu'à un seul homme, il n'en faudrait rien conclure des mœurs d'un peuple, mais Héliogabale n'avait fait que réunir dans sa personne ce qu'on avait vu avant lui, depuis Auguste jusqu'à Commode.

Et le peuple, à son tour, n'avait-il pas ses spectacles homicides? Ne se précipitait-il pas aux combats de gladiateurs? Pour lui donner des fêtes, ne faisait-on pas massacrer les prisonniers? Ne forçait-on pas les pères, les fils, les frères de s'égorger mutuellement, pour le plaisir des empereurs et des sujets tout à la fois? Les panthères, les tigres, les ours étaient

appelés à ces jeux des hommes par un juste droit de fraternité. Et la foule, au sortir de l'amphithéâtre, allait, couverte de sang, se laver ou plutôt se tacher d'une autre souillure, en des lieux où les conviait un signe impudique. Faut-il s'étonner qu'en présence de tant d'iniquités il se soit formé un peuple nouveau, qui, enfermé d'abord dans ses Catacombes, en est enfin sorti pour accomplir la régénération du monde?

Jésus-Christ était né sous Auguste. Sa tradition, si elle n'était celle d'un Dieu, se liait à celle des premiers hommes, enfans de Dieu même. Elle tenait à la doctrine, comme aux temps de Moïse. Déjà, les Mages de la Chaldée avaient distingué l'esprit et la matière, le bien et le mal. Aux bords du Nil, des Prêtres avaient enseigné qu'il y a, dans l'homme une intelligence, dans l'animal un instinct; que l'intelligence unie à la matière tend à produire des choses parfaites, tandis que la matière s'oppose toujours à la perfection. Dans

l'Inde, on avait reconnu trois principes, Dieu, l'âme immortelle, la nécessité de faire le bien. La Grèce déroba sa haute philosophie à ces initiations enveloppées de mystère, que quelques hommes seulement étaient en possession d'interpréter et de comprendre. Thalès et Pythagore, voyageurs en Chaldée, en Egypte, en Perse et aux Indes, en avaient rapporté ces vagues notions qui se propagèrent, en s'épurant encore, dans l'enseignement de Socrate et celui du divin Platon, le Chrysostôme du paganisme, qui conquit la vérité du monde intellectuel, comme Aristote découvrit celle du monde physique. De la Grèce, ces sublimes vérités s'introduisirent à Rome. Durant plusieurs siècles, elles y restèrent infécondes, parce que César et Cicéron avaient dit qu'il n'y avait rien après la mort; Brutus que la vertu n'était qu'un nom; Pline que tout était matière; Sénèque et Lucain qu'il fallait laisser l'espérance aux crédules et aux faibles :

Sit cœca futuri

Mens hominum fati, liceat sperare timentî (1).

Mais, ai-je dit, Jésus-Christ était né en Judée, sous l'empire d'Auguste, l'an 754 de Rome. Ses douze apôtres partirent du mont Carmel et du Thabor où il s'était transfiguré à leurs yeux, et allèrent prêcher sa morale et sa doctrine par toute la terre. Jean se rendit dans l'Asie-Mineure, Philippe dans la haute Asie, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, Barthelemy dans la grande Arménie, Paul à Athènes, Simon et Barnabé en Perse, Mathieu dans l'Ethiopie, Judé dans l'Arabie, Mathias en Egypte et en Abyssinie, Pierre et Marc son disciple à Rome, d'où partirent des missionnaires pour les Gaules, l'Afrique et la Grande-Bretagne.

Que les temps marchent, les générations mûriront à la foi nouvelle ; les barba-

(1) Lucain.

res, pour emprunter une expression hardie à un historien poète (1), que nous répétons souvent, viendront, comme des faucheurs, moissonner les dernières herbes du Paganisme; Alaric, Attila, Genséric, Radagaise entendront une voix qui les appellera à Rome et leur dira de la détruire, et ces fléaux de Dieu ou de l'humanité, obéissant à leur instinct ou à la voix divine, accompliront, sans le savoir, les destinées du monde. Attendez quelque temps que la lave du volcan, qui vient de se répandre, soit éteinte; que le sang des martyrs ait fécondé le sol; Rome, qui doit être la ville éternelle, se relevera, et la foi nouvelle, qui place son espérance dans la mort, plantera son étendard sur des ruines et des tombeaux.

Les premiers Chrétiens n'ont pour temples que des cimetières et des Catacombes; mais

(1) M. de Châteaubriand.

que leur foi s'établisse sur le trône avec Constantin, une basilique du nom de l'Empereur sera fondée, qui deviendra plus tard l'église Saint-Pierre, sur laquelle il sera écrit : *Tu es Petrus et super hanc Petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cælorum.* Ces paroles sacrées retentiront au loin, car elles sont du Christ, et la voix du Christ est le verbe de Dieu. Le phare qui doit éclairer l'antique naufrage des peuples n'a qu'à s'élever sublime, il éclairera le monde. Le Christianisme eut une étable pour berceau, mais ayant pris, après un âge d'homme, son trône aux cieux, il lui faut sur la terre un temple digne de sa fin. N'attendez pas que ma plume, parce qu'elle a osé toucher à des monumens payens, profane, en vous le décrivant, le premier des temples Chrétiens. Ce n'est pas à moi à dire l'architecture de Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange. Et, si je l'osais, aurais-je une expression qui ne fût un cri de surprise, un élan d'admiration ? Et, après avoir loué

l'œuvre, que dirais-je du génie qui la conçut, de la pensée qui l'inspira ? A entendre de hardis détracteurs pourtant, il semblerait que l'art a fait défaut au génie et à l'inspiration. Oui, mais seulement comme le corps fragile faillit à l'âme immatérielle qui voit toujours au-delà du regard des sens. Pour être digne de la religion qui le créa, le temple, bâti de la main des hommes, devait-il être parfait comme elle ? Il fallait que Dieu se fit l'architecte alors et qu'il créa l'univers.

Écoutez plutôt un poète, un poète dont l'admiration ne sera pas suspecte, lord Byron :

« J'ai vu la merveille d'Ephèse, ses colonnes gisaient dans le désert, abritant l'Hyène et le Chacal sous leur ombre ; j'ai vu la coupole de Sainte-Sophie se refléter radieuse sous la lumière du soleil, et j'ai plongé mon regard dans son sanctuaire, tandis que l'usurpateur musulman y faisait sa prière.

« Mais toi, dôme sacré, entre tous les temples anciens et modernes tu t'élèves seul et sans rival, digne sanctuaire du vrai Dieu, du Dieu trois fois saint. Depuis la ruine de Sion, alors que *Celui qui est* abandonna la cité de son peuple, de tous les édifices terrestres élevés à son nom, en est-il un d'un aspect plus sublime? Majesté, puissance, gloire, force et beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte.

« Entrez, sa grandeur ne vous écrase point. Et pourquoi? elle reste la même, mais votre âme a pris l'essor que lui donne le génie du lieu, elle ne peut trouver de séjour digne d'elle que dans l'espace où rayonnent ses espérances d'immortalité. Et vous, un jour viendra que, si vous en êtes trouvé digne, vous verrez votre Dieu face à face, comme vous voyez maintenant son saint des saints, et vous ne serez point anéanti par son regard.

« Avancez, à chaque pas que vous faites,

l'édifice s'élargit et s'étend, comme une Alpe immense qui semble reculer et croître à mesure qu'on en approche. Le monument vous trompait par l'art infini de ses gigantesques proportions. Le voilà qui se développe à vos regards, mais plein d'harmonie dans son immensité. Le voilà avec ses riches marbres, — ses tableaux plus riches encore, — ses autels où brûlent des lampes d'or, — et son dôme orgueilleux, édifice aérien, aussi bien que chef-d'œuvre de la terre sur laquelle il appuie ses pieds, en élevant sa tête dans les cieux.

« Et vous n'avez pas vu tout encore. Il faut décomposer ce grand œuvre, en reprendre chaque partie isolément. De même que l'Océan creuse ses rivages de mille sinuosités qui attirent le regard, de même ici il faut arrêter la pensée sur chaque objet, l'y fixer jusqu'à ce que l'esprit en ait ravi le sens ou le symbole, et qu'on ait saisi, dans ses merveilleux

détails, une composition glorieuse qu'on n'avait pas d'abord embrassée toute entière.

« Non par leur faute, mais par la vôtre, les sens extérieurs ne peuvent percevoir les objets que graduellement. Et de même que nous ne pouvons trouver que de faibles expressions pour rendre nos sentimens les plus profonds, de même cet imposant et splendide édifice trompe d'abord notre vue imparfaite et défie, par sa grandeur sans égale, la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, grandissant avec lui, notre âme s'élève peu à peu à la hauteur du sujet qu'elle contemple.

« Arrêtez-vous donc et instruisez-vous. Il y a dans un tel examen plus que la satisfaction de la surprise, plus que le recueillement inspiré par la sainteté du lieu, plus que la pure admiration pour l'art et les grands maîtres qui exécutèrent ce que ni le passé, ni la science, ni la pensée n'avaient encore conçu jusque-là.

Arrêtez-vous, la source du sublime découvre ici ses profondeurs. L'esprit de l'homme peut y puiser, y recueillir son sable d'or et apprendre ce que peuvent les grandes conception du génie » (1).

Le Vatican représente la nouvelle et religieuse grandeur de Rome chrétienne, comme

CLIII.

.
 I have beheld the Ephesian's miracle —
 Its columns strew the wilderness, and dwell
 The hyena and the jackall in their shade;
 I have beheld Sophia's bright roofs swell
 Their glittering mass i' the sun, and have survey'd
 Its sanctuary the while the usurping Moslem pray'd;

CLIV.

But thou, of temples old, or altars new —
 Standest alone — with nothing like to the—
 Worthiest of God, the holy and the true.
 Since Zion's desolation, when that *He*
 Forsook his former city, what could be,
 Of earthly structures in his honour piled,
 Of a sublimer aspect? Majesty,
 Power, glory, strength and beauty, all are aisled
 In this eternal ark of worship undefiled.

le Capitole la gloire belliqueuse et triomphante de Rome payenne. On se souvient quels foudres il lança. Aujourd'hui il n'est plus que le palais d'un monarque de paix, un vaste et magnifique musée. Les temps ont leurs destinées diverses. La religion veut être défendue maintenant par le génie des arts et de la civilisation.

CLV.

Enter : its grandeur overwhelms thee not;
 And why ? it is not lessen'd ; but thy mind,
 Expanded by the genius of the spot ,
 Has grown colossal, and can only find
 A fit abode wherein appear enshrined
 Thy hopes of immortality ; and thou
 Shalt one day, if found worthy, so defined ,
 See thy God face to face, as thou dost now
 His Holy of Holies , nor be blasted by his frow.

CLVI.

Thou movest — but increasing with the advance,
 Like climbing some great Alp , which still doth rise ,
 Deceived by its gigantic elegance ;
 Vastness which grows — but grows to harmonize —
 All musical in its immensities :
 Rich marbles — richer painting — shrines where flame
 The lamps of Gold — and haughty Dome which vies
 In air with earth's chief structures , though their frame
 Sits on the firm — set ground — and this the clouds must claim.

Dirai-je les onze mille chambres du Vatican et les richesses en tout genre qu'elles renferment ; sa bibliothèque , la plus ancienne et la plus admirable de l'Europe ? j'aurais cent voix qu'elles seraient insuffisantes au sujet. Visitez le Vatican , étudiez ses chefs-d'œuvre , ils vous révéleront l'histoire des temps et celle

CLVII.

Thou seest not all ; but piecemeal thou must break ,
To separate contemplation , the great whole ;
And as the Ocean many bays will make ,
That ask the eye — so here condense thy soul
To more immediate objects , and control
Thy thoughts until thy mind hath got by heart
Its eloquent proportions , and unroll
In mighty graduations , part by part ,
The glory which at once upon thee did not dart ,

CLVIII.

Not by its fault — but thine : our outward sense
Is but of gradual grasp — and as it is
That what we have of feeling most intense
Outstrips our faint expression ; even so this
Outshining and o' erwhelming edifice
Foots our fond gaze , and , greatest of the great ,
Defies at first our nature's littleness
Till , growing with its growth , we thus dilate
Our spirits to the size of that they contemplate.

des arts. Vous êtes trop heureux si vous avez du temps à consacrer à cette étude, la plus intéressante et la plus féconde que vous puissiez faire, et pour laquelle la destinée, à nous, ne nous a donné que quelques jours.

Rome chrétienne régit au Vatican ; mais la religion a partout ses temples dans la ville sainte. On visitera les grandes basiliques : Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie Majeure, Saint-Paul hors des murs. A Saint-Jean-de-Latran, *la mère du monde et la cathédrale des églises*, comme le porte fièrement l'inscription de sa façade, on verra le célèbre baptistère de Constantin ;

CLIX.

Then pause, and be enlighten'd; there is more
In such a survey than the sating gaze
Of wonder pleased, or awe which would adore
The worship of the place, or the mere praise
Of art and its great masters, who could raise
What former time, nor skill, nor thought could plan ;
The fountain of sublimity displays
Its depth, and thence may draw the mind of man
Its golden sands, and learn what great conceptions can.

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE, cant. IV.

la *Scala santa*, ainsi appelée, parce que, suivant une pieuse tradition, elle se compose des vingt-huit degrés de la maison de Pilate, que monta et descendit le Christ, pendant sa passion. On ne monte la *Scala santa* qu'à genoux, et le nombre des fidèles, qui briguent cet honneur, ou se soumettent à cette pénitence, est tel, que les degrés ont été usés et qu'il a fallu les recouvrir de planches épaisses, qui, usées elles-mêmes, ont été souvent renouvelées. Tandis que je regardais des pèlerins accomplir cet acte de piété, j'entendis, à mes côtés, une mère dire à son enfant : comme on monterait vite et avec joie ces marches sacrées, si elles rapprochaient du ciel !

En haut de la *Scala santa* est une chapelle, qui n'est accessible qu'au pape, aux cardinaux et au clergé, et qui conserve une image antique et vénérée du Christ. Derrière cette chapelle est le fameux *Sancta sanctorum*, chambre murée dont les mystères sont ignorés des laïcs.

Sainte-Marie Majeure porte un caractère de grandeur et de magnificence qui la rend digne d'admiration. Elle renferme le tombeau de Sixte-Quint , et la chapelle Borghèse, dont la richesse prodigieuse laisse à regretter que les détails ne soient pas aussi purs que son caractère est grandiose.

La basilique Saint-Paul hors des murs a été incendiée en 1823. Elle avait été fondée par Constantin , sur les lieux où fut enterré l'apôtre Saint Paul. Continué par Valentinien II et Théodose, elle avait été achevée par Honorius. C'était la basilique la plus ancienne de Rome et de toute la chrétienté. On travaille à la reconstruire telle qu'elle existait. Il est pénible de voir ses belles colonnes de cipolin et de brèche violette noircies par le feu. Une chapelle seule échappa à l'incendie : c'était celle où l'on voit un crucifix antique , auquel se rattache une tradition miraculeuse que je ne rapporterai pas , parce que la religion ne me paraît pas avoir besoin de tels mi-

racles pour être acceptée et honorée.

La petite basilique de Saint-Laurent hors des murs, intéressante par elle-même, et qui remonte aussi à Constantin, possède l'entrée principale des Catacombes. On passe de l'église dans le cloître d'un couvent de Capucins qui ont la garde des sépultures sacrées. L'un des pères apporte des torches et sert de guide pour pénétrer dans les souterrains. La cour du cloître elle-même est remplie de tombeaux et d'urnes sépulcrales. C'est le digne portique des Catacombes.

Le prêtre ouvrant la marche, on le suit sous des voûtes sombres, humides et froides. On descend des degrés, on arrive à une crypte profonde. Mille chemins se croisent dans ce labyrinthe de la mort. On prend le premier qui se présente et l'on avance lentement, pour ne pas se heurter la tête à des tombes, sous des galeries étroites et basses, partagées en étages et divisées en cellules. C'est dans ces sortes de niches que sont déposés des ossemens

qui tombent en poudre lorsqu'on les touche. Mais passez : le guide vous avertit de ne pas vous arrêter, de ne pas parler, parce que la voix pourrait ébranler les voûtes. Plus d'une fois on les a vues s'écrouler, et fermer à jamais le passage aux visiteurs. Un édit des papes défend même de pénétrer dans les Catacombes. Est-ce terreur ou respect? on se tait et l'on marche.

Après un quart-d'heure d'anxiété, on arrive à une chapelle voûtée, dont les murailles sont couvertes de peintures payennes. On s'y arrête : on s'étonne de trouver ces images en de tels lieux. Mais l'érudit M. Sarti nous en a donné l'explication. Les premiers chrétiens, dit-il, furent des payens convertis qui conservaient les traditions de leur mythologie. En retraçant les souvenirs dans les premiers temples de la foi, ils avaient pour but d'attirer à la religion nouvelle des néophytes qui tenaient encore à leurs anciennes idoles.

Près du corps des martyrs (et c'est à ces

signes, dit-on, qu'on les distingue), on trouve encore de petites fioles de verre dans lesquelles était recueilli leur sang, et des lampes en terre, au monogramme du Christ, qui servaient à entretenir, près des reliques sacrées, une flamme perpétuelle, image de l'âme qui ne périt point. Mais ces précieux objets disparaissent chaque jour, ravis par ceux qui ont besoin d'attacher un souvenir matériel à leur visite aux Catacombes. De retour à la lumière, après avoir mérité les indulgences par ce pieux pèlerinage, on revoit les cieux avec joie, en pensant à l'artiste qui s'égara dans ces souterrains. Comme lui,

Longtemps avec transport, on promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue (1).

Au nombre des monumens chrétiens les plus dignes d'être visités, il faut placer ceux] qui

(1) DELILLE, l'Imagination, ch. VI.

sont bâtis sur les ruines et avec les débris de monumens antiques , et sous lesquels on retrouve encore des substructions payennes : Sainte-Marie des Anges, bâtie sur la place des Thermes de Dioclétien ; Sainte-Sabine , monastère de Dominicains , fondée en 425 , sur l'emplacement de la maison de la Sainte , et sur les substructions d'un temple de Diane et de Junon ; la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem , élevée par Sainte-Hélène , sur les ruines des jardins de l'infâme Héliogabale et des restes de l'amphithéâtre Castrense , pour y déposer la Sainte-Croix que la mère de Constantin , à l'âge de 80 ans , avait été chercher en Judée , sur le calvaire ; l'église d'Araceli , qui occupe peut-être la place du temple de Jupiter Capitolin ; celle de Saint-Joseph au-dessus de la prison Mamertine ; Saint-Etienne-le-Rond , bâtie vers le cinquième ou le sixième siècle , sur les ruines d'un édifice antique , peut-être un temple consacré à Claude. Les peintures du Pomarancio et de Tempesta que cette église

renferme , et qui représentent divers martyres de Saints et de Saintes, sont la plus hideuse et la plus repoussante collection des supplices que l'on puisse imaginer. Le pinceau des peintres aurait pu s'exercer sur de plus dignes sujets, et laisser ces barbaries tout entières à leurs inventeurs. L'école romantique admet toute représentation du vrai dans l'art. Cette théorie n'est pas acceptable. Le vrai , pour l'art , doit être encore le beau et l'utile.

Parmi les églises les plus belles ou les plus intéressantes, il faut citer Sainte-Marie du Peuple , à cause de ses peintures de Pinturricchio, d'Annibal Carrache, et ses magnifiques bas-reliefs de Contucci; Sainte-Marie de la Victoire qui doit son titre à l'image d'une Madone, dont l'intercession fit gagner, en Allemagne , plusieurs batailles sur les Turcs et les Hérétiques. Les drapeaux suspendus à la voûte ont la plus noble origine : ils furent pris à la levée du siège de Vienne, le 12 septembre 1663. Il faut citer Saint-Grégoire au

mont Coelius, desservie par les Camaldules, de l'ordre desquels est sorti le pape actuel, Grégoire XVI, et où l'on voit les fresques rivales du Dominiquin et du Guide, la flagellation de Saint-André; Saint-Pierre in Vincoli, bâtie par l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, sous le pontificat de Saint Léon le Grand, afin d'y conserver la chaîne qui avait lié l'apôtre dans la prison de Jérusalem, chaîne vénérée que l'on montre au peuple qui la baise le jour de la Saint-Pierre, comme il baise avec ferveur le pied du saint apôtre dans sa basilique; Saint-Laurent in Lucina, où fut enterré le Poussin; Sainte-Marie in Trastevere, construite sur l'emplacement qu'avait occupée la *Taberna meritoria*, hôtel des Invalides des armées Romaines; Saint-Ignace, église fort riche, mais où sont entassés des ornemens de mauvais goût; Saint-André du noviciat des Jésuites, où se trouve le couvent des Capucines réformées, lequel porte le nom terrible de *Se-polte viventi*, nom qui dit trop bien sa règle sé-

vère et ses arrêts irrévocables; enfin Sainte-Marie in Cosmedin, appelée la *Bocca della Verità*, bâtie sur les ruines encore visibles d'un temple antique, qui lui a fourni d'élégantes colonnes. Cette église tire son surnom d'un grand masque placé sous son portique, dont M. Valéry n'a pas poétisé l'origine, lorsqu'il a dit que ce pouvait être une pierre qui avait servi d'embouchure à quelque ancienne Cloaque, et qu'on avait nommée postérieurement *la bouche de la vérité*, parce qu'on répétait aux enfans, que les menteurs qui engageaient leur main dans cette ouverture, ne pouvaient l'en retirer. Cette pierre rappellerait plutôt la cérémonie du Taurobole ou du Criobole, qui remonte à la plus haute antiquité, et qui avait été reproduite sous le règne de Julien, pour parodier la purification lustrale du baptême; cérémonie qui consistait à placer dans un fossé, recouvert d'une pierre trouée, le nouvel adepte de la religion des Mages, et à égorger, au-dessus de sa tête, un taureau ou un bélier, dont le

sang, en tombant en pluie sur son corps, effaçait les traces de ses fautes passées et l'initiait aux mystères d'une vie plus pure (1).

Je ne finirais pas de nommer trois cents églises, qu'ont toutes leur intérêt et leur histoire. Mais en est-il besoin? ne sait-on pas que Rome est la métropole du monde nouveau par la religion, comme elle fut celle du monde ancien par la conquête. Et ce n'est pas seulement dans ses monumens qu'on retrouve les souvenirs et la pensée du Christianisme : ceux-ci sont partout dans Rome, dans l'air que l'on respire,

(1) Prudence nous a laissé, dans les vers suivans, la description détaillée de cette étrange pratique :

Tum per frequentes mille rimarum vias,
 Illapsus imber tepidum rorem pluit;
 Defossus intus quem sacerdos excipit,
 Guttas ad omnes turpe subjectum caput
 Et veste et omni putrefactus corpore.
 Quin os supinat, obvias offert genas;
 Supponit aures; labra, nares objicit,
 Oculos et ipsos proluit liquoribus;
 Nec jam palato parcit, et linguam rigat
 Donec cruorem totus atrum combibat.

dans le son des cloches qu'on entend de toutes parts, dans le mouvement du peuple de Religieux ou de Pèlerins qui remplissent la cité, dans les pompes et les cérémonies du culte que chaque jour renouvelle. Le nom de Rome dit aujourd'hui la ville chrétienne, comme il disait autrefois la maîtresse du monde. Je ne veux, je ne puis rappeler toute l'histoire de l'église militante, depuis Constantin jusqu'à la séparation définitive des empires d'Orient et d'Occident, alors que, par la découverte de l'imprimerie et l'émigration des Grecs de Constantinople en Italie, une ère nouvelle se levait sur l'Europe. Suivant une expression de Bossuet, empruntée à Saint-Prosper, l'Eglise, dans cet intervalle, parvint à soumettre par la foi ce qu'elle n'avait pu subjuguier par les armes. Un demi-siècle plus tard, Rome ancienne sortit de ses ruines, Rome nouvelle monta à l'apogée de sa gloire. Paul II exhumait la ville souterraine, Jules II posa la première pierre de l'église Saint-Pierre. Alors

commença le siècle de Léon X, ce siècle qui recueillit les gloires du monde ancien pour les refléter sur le monde nouveau. Cette brillante époque avait paru si digne d'intérêt à l'abbé Barthélemy, qu'il l'avait d'abord préférée au siècle de Périclès pour sujet de son grand ouvrage. C'était dans l'Italie chrétienne qu'il prétendait conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre; Raphaël peignant les galeries du Vatican; Sadolet et Bembo, depuis cardinaux, remplissant alors auprès de Léon X les fonctions de secrétaire; Trissino donnant la première représentation de Sophonisbe, première tragédie composée par un moderne; Béroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les annales de Tacite, qu'on venait de découvrir en Westphalie, et que Léon X avait acquises pour la somme de 500 ducats d'or; le même pape proposant des places aux savans de toutes les nations qui viennent résider dans ses états, et

des récompenses distinguées à ceux qui lui apportent des manuscrits inconnus.

Partout s'organisaient des universités, des collèges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publiait, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avait conservé son empire. Les académies se multipliaient tellement, qu'à Ferrare, on en comptait dix à douze; à Bologne environ quatorze; à Sienne seize. Elles avaient pour objet les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une était spécialement vouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étaient discutées les opinions de la philosophie ancienne. A Bologne ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veillait sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves et sur tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des éditions nouvelles. Dans chaque état, les

capitales, et même des villes moins considérables, étaient extrêmement avides d'instruction et de gloire. Elles offraient presque toutes, à ux astronomes des observatoires, aux anatomistes des amphithéâtres, aux naturalistes un jardin des plantes, à tous les gens de lettres des collections de livres, de médailles et de monumens antiques; à tous les genres de connaissance des marques éclatantes de considération et de respect..... Les progrès des arts favorisaient le goût des spectacles et de la magnificence..... L'étude de l'histoire et des monumens des Grecs et des Romains inspirait des idées de force, d'ensemble et de perfection qu'on n'avait point eues jusqu'à cette grande époque. »

Les successeurs de Léon X ne laissèrent point s'éteindre cette noble ardeur pour les travaux du génie. Les évêques pacifiques de Rome rassemblaient, dans leurs villes, les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse, le voyageur admirait les

chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias. C'étaient des papes qui achetaient, au poids de l'or, les statues de *l'Hercule* et de *l'Apollon*; c'étaient des papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvraient du manteau de la religion. Qui n'admira la pieuse pensée de ce pontife qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris des Thermes de Dioclétien? Le Panthéon n'existerait plus, s'il n'eût été consacré par le culte des apôtres; la colonne Trajanne ne serait pas debout, si la statue de saint Pierre ne l'eût couronnée; et du Colysée il ne resterait nul débris, si l'un des derniers papes n'eût fait placer, dans son enceinte, les images de la passion du Christ. Depuis 15 siècles, Rome, qui unit les temps anciens aux temps modernes, et qui, à ce titre, mérite le nom de ville éternelle, préside à la destinée de la pensée religieuse sur le globe. Les temps qui combattent, renversent et changent tout, prévaudront-ils contre la mission qu'elle a reçue et

que des paroles saintes ont consacrée ? La religion eût ses révolutions : elle eut aussi, dans sa gloire même, ses erreurs et ses fautes. Pourquoi le tairions-nous, quand aujourd'hui encore le schisme et l'hérésie sont partout, dans la foi religieuse comme dans la foi politique ? Mais pour avoir à souffrir, suivant une parole recueillie de la bouche du pape Grégoire XVI, la religion ne peut périr. Elle est marquée d'un sceau indestructible. Les religions de l'antiquité n'embrassaient que la vie de l'homme, n'avaient pour but que son bien-être matériel sur la terre. La religion du Christ prit l'homme à la tombe et lui fit, dans le ciel, une régénération immortelle. La religion du Christ divinisa l'homme. Qui renierait dans son cœur ce précieux baptême ? Le paganisme opprimait l'humanité et la flétrissait. Le christianisme l'ennoblit et la fit libre. Il n'y avait plus rien, après la vie, pour le payen : tout commence, pour le chrétien, après la mort. Ce ne peut être qu'une

religion divine que celle qui a vivifié la mort, et qui a fait de l'espérance une vertu. L'homme, aux prises avec lui-même, lutte contre la fatalité présente : elle est son supplice. L'homme livré à la foi, attend tout de l'avenir. Laissez les petits venir à moi, dit cette religion, *sinite parvulos venire ad me*. Paroles sublimes ! qui doivent confondre l'orgueil et la puissance. Qui de nous est grand sur la terre ? nous n'y possédons qu'une tombe. Après Dieu, le Christianisme seul est grand, qui nous a faits immortels par la foi.

VENISE.



V E N I S E .

J'admire les ruines de Rome , parce qu'elles
sont faites. Je pleure sur celles de Venise, parce
qu'elles se font.

UN DE NOS COMPAGNONS DE VOYAGE.

Qui ne s'est fait, par la lecture des romans
et des poètes, une idée fantastique de Venise ?

Viderat Adriacis venetam Neptunus in undis

Stare urbem et toto dicere jura mari :

I nunc tarpeias, quantumvis, Jupiter, arces

Objice et illa tui mœnia Martis, ait :

Si Tiberim pelago confers, urbem aspice utramque ,

Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

Neptune contemplait sa cité triomphante ,
La superbe Venise assise sur les mers ,
S'élevant pour régner sur la plaine mouvante ,
Du sein des flots amers.

O Jupiter, dit-il, ne nous vante plus Rome ,
Et ton fier capitolé aux mortels odieux ;
Regarde et reconnais , là, l'ouvrage de l'homme ,
Ici, celui des Dieux.

L'enthousiasme du voyageur ne peut rester en arrière de sa mémoire.

Embarqué sur les lagunes , on s'émerveille d'aller chercher une ville et des hommes au milieu de la mer. L'horizon des flots se confond avec le ciel : *Undique cælum, undique pontus*. Tout-à-coup, du sein des eaux surgissent au loin des flèches légères ; on dirait des mâts de vaisseaux : n'est-ce pas une flotte puissante qui tient la mer et vient à vous ? Des lignes plus sombres s'épaississent et s'étendent : n'est-ce pas une île flottante, l'île fabuleuse de l'antiquité encore incertaine des bords qu'elle va toucher ? Mais on distingue

des dômes, des tours élancées, une ville immense et superbe : le son cadencé des cloches arrive jusqu'à vous ; une fête populaire se prépare, hâtez-vous. Il n'est pas besoin de stimuler ses rameurs à l'approche du port. Voilà, voilà Venise ! Elle sort de l'onde à travers des flots d'écume, comme autrefois la divinité mythologique aux yeux de l'olympé surpris de sa beauté. Venise la belle, *Venezia la bella* ! nous écrions-nous.

Mais que veulent dire ces paroles ? les avous-nous, en effet, prononcées ? Notre barque est entrée dans des *calle* obscures (1), nous naviguons sur une eau croupissante et noire comme celle du Styx : ces canaux infects, ces maisons délabrées, est-ce là Venise ? Les cloches tintent un glas funèbre ; des gondoles, noires comme des sépulcres, passent silencieusement ; assistons-nous au convoi d'une ville et de

(1) Les *calle* sont les canaux, les rues de Venise.

son peuple ? L'impression hélas ! n'est que trop vraie. L'ignorions-nous ? Venise n'est plus : ce que nous voyons d'elle n'est que son cadavre. Nous ne pouvons nous défendre d'un rapprochement : nous avons vu, nous avons tous admiré le tableau des Pêcheurs de Léopold Robert ; c'est le ciel, c'est la mer, c'est le peuple de Venise, ciel privilégié, peuple beau comme son ciel, mais dont la vie est agitée comme les flots de la mer sur laquelle il repose. Chacun a su l'y découvrir, une pensée de mort est empreinte en cette œuvre, elle est écrite sur le front de ces hommes qui n'ont plus de patrie ; c'est la dernière pensée de l'artiste. En effet, son œuvre achevée, il se donna la mort.

Ainsi de Venise : quand elle se fut faite immortelle dans l'histoire, fatiguée de vivre, elle déserta sa gloire à Campo-Formio, et Napoléon la vendit à l'Autriche. Malheureuse ville ! il fallait plutôt ensevelir ton nom dans tes flots, que de le laisser vivre pour

être l'opprobre de ceux qui n'avaient pas même eu la gloire de te vaincre !

Voyageur venu trop tard pour visiter la belle Venise, nous n'avons donc plus à contempler que son cadavre. Mais sur le cadavre, le médecin cherche encore la vie. Dans les ruines d'une ville, il est des souvenirs et des gloires à invoquer et à recueillir.

Nous ne voulons point ressusciter Venise, lui demander ou lui rendre toute son histoire, mais ne nous est-il pas permis d'exhumer de ses débris quelques-uns de ses titres à l'admiration ou à l'intérêt des hommes ? La tradition du passé est la religion du présent et de l'avenir.

On arrive au centre de Venise en passant sous le pont Rialto. C'est le premier monument qui frappe les yeux de l'étranger : c'est celui qui dit le mieux les commencemens de Venise. Rialte, ainsi appelée de la hauteur de ses rives (*Ripæ altæ*), est une des îles principales des lagunes, celle sur laquelle la plus

grande partie de Venise est bâtie. Quand les Padouans, refoulés par Attila, cherchèrent un refuge dans les lagunes de l'Adriatique, c'est à Malamoco et à Rialte qu'ils se cachèrent et dressèrent leurs premières tentes. Rialte était séparée du continent par un bras de mer plus considérable que Malamoco. Les Venètes eurent d'abord leur capitale dans cette île et à Héraclée. Mais, dans la guerre contre Pépin et les Lombards, au 7^e siècle, Rialte étant devenue le dernier rempart d'où ces malheureuses peuplades repoussèrent leurs féroces ennemis, le dernier asile de leur liberté, le siège du gouvernement y fut définitivement établi, et Venise reconnue pour métropole.

Lors de la guerre de Chioza, guerre qui a rendu immortels les noms de Victor Pisani et de Carlo Zeno, les Vénitiens furent acculés et bloqués dans Rialte par l'amiral génois, Pierre Doria. « Par la foi de Dieu, mes seigneurs de Venise, avait dit l'insolent amiral aux ambassadeurs de la république, venus pour se sou-

« mettre, vous n'aurez point la paix du seigneur
« de Padoue ni de notre république de Gênes,
« que nous n'ayons mis la bride à ces chevaux
« sans frein, qui sont placés sur le portique de
« votre église St-Marc. » — « *Alla fe di Dio,*
« *signori Veneziani, non avrete mai pace dal*
« *Signore di Padova ne dal nostro commune di*
« *Genova, se primariamente non mettemo le bri-*
« *glie a quelli vostri cavalli sfrenati, che sono su*
« *la reza del vostro Evangelista St-Marco.* »
L'imminence du péril et l'orgueil de leurs
ennemis rendirent le courage aux Vénitiens.
Un coup hardi fut tenté par le doge André
Contarini. La flotte de Zeno surprit les Gé-
nois, les bloqua, à son tour, dans Chiozza,
et, leur amiral tué, les força de se rendre à
discrétion.

Durant cette guerre, le pont Rialto fut
le théâtre d'exploits non moins glorieux, et
plus authentiques, peut-être, que ceux qui ont
fait la gloire du pont Sublicius à Rome. Il fut
la dernière ligne de défense des Vénitiens,

ligne qui ne put être franchie et emportée par l'ennemi.

Un incendie, plus terrible que la flotte Génoise, dévora, plus tard, le pont Rialto, et la moitié de Venise. Le pont fut reconstruit, sur ses ruines, tel qu'on le voit aujourd'hui, en marbre d'Istrie, l'an 1596, sous le dogat de Pascal Cicogna (1), par l'architecte Antonio Daponte. A cette époque, une des plus glorieuses de la république, non seulement le pont Rialto, mais le palais ducal incendiés furent relevés, la place St-Marc fut achevée, et Palladio, le prince des architectes Vénitiens, bâtit l'église du Rédempteur, son chef-d'œuvre, en vue d'acquitter le vœu qu'avait fait la république pour être délivrée de la peste de 1575, ce fléau qui enleva à Venise plus de 40,000 habitans et le Titien, à l'âge de 99 ans.

(1) Il descendait de ce Cicogna, apothicaire, qui avait équipé un vaisseau à ses frais, lors de la guerre de Chiozza, et avait reçu, en récompense de cet acte de patriotisme, des lettres de noblesse.

Au rapport de Sansovino , le pont Rialto coûta 25,000 sequins à la république. Tous les tailleurs de pierre de la ville furent employés à sa construction , 12,000 pieux d'ormes , longs chacun de 10 pieds , servirent à jeter les fondations sur lesquelles repose son arche unique , qui porte 70 pieds transversalement , et 80 dans la corde tirée d'une pile à l'autre. Décoré de sculptures et tout de marbre , le Rialto est couvert , et présente trois passages parallèles garnis de boutiques qui servent à la fois de Bazar et de promenade Premier ouvrage de Venise , ce pont fameux semble construit pour durer autant qu'elle.

En passant sous l'arche du Rialto , on est dans le *Canal grande* , ou *Canalazzo*.
« C'est la plus belle rue qui soit en tout le
« monde et la mieux maisonnée , dit Philippe
« de Comines , les maisons sont fort grandes
« et hautes et en bonnes pierres , et les ancien-
« nes toutes peintes , les autres , faites depuis

« cent ans , ont toutes le devant de marbre
« blanc et encore maintes pièces de porphyre et
« de serpentine sur le devant. C'est la plus
« triomphante cité que j'aye jamais vue. » Un
siècle avant Philippe Comines, Pétrarque avait
appelé Venise la cité d'or : *la città d'oro*. Rien
ne dut être plus magnifique , en effet , que le
Canal grande. Mais aujourd'hui ces palais, qui
rappellent tant de splendeur et de noms illus-
tres, sont en ruine et déserts. En passant, en
gondole, devant ces demeures aristocratiques,
on est tenté de chercher du regard aux bal-
cons, aux fenêtres ogivales, derrière des vi-
traux peints, la patricienne des anciens jours,
une Elena, une Bianca, une Desdemona, ou
l'héroïne vénitienne du roman dont le type ne
peut être perdu, puisqu'il a été tant de fois re-
produit. Mais on chercherait en vain : les vi-
traux sont brisés, les élégantes ogives sont dé-
gradées ou murées, les balcons moresques
soutiennent des enseignes de marchands, des
images consulaires. Le palais Giustiniani est

l'Hôtel de l'Europe ; le noble palais Grimani est le bureau de la poste autrichienne. Quel douloureux aspect ! Ces murs lézardés, ces trois ordres de colonnes encore debout, ce sont les restes de l'antique palais Foscari, de ce Doge qui fut déposé, à l'âge de 83 ans, sans qu'on eut d'autre crime à lui reprocher que sa vieillesse, et qui mourut de douleur quand il entendit la cloche de Saint-Marc annoncer à Venise l'avènement de son successeur. Rappelée, par cette digne mort, à des sentimens meilleurs, la république arrêta qu'on rendrait à Foscari, les mêmes honneurs funèbres que s'il fût mort dans l'exercice de sa dignité. Mais lorsqu'on se présenta pour enlever ses restes, sa veuve, Marine Nani, déclara qu'elle ne le souffrirait point, disant qu'on ne devait pas traiter en prince, après sa mort, celui que, vivant, on avait dépouillé de sa couronne, et que, puisqu'il avait consumé ses biens au service de l'état, elle saurait consacrer sa dot à lui faire rendre les derniers honneurs. On ne tint aucun compte

de cette résistance, et, malgré les protestations de l'ancienne Dogaresse, le corps fut enlevé, revêtu des ornemens ducaux, exposé en public, et les obsèques furent célébrées avec la pompe accoutumée. Le nouveau Doge assista au convoi en robe de sénateur.

Un an après, le grand conseil déclara que le conseil des Dix avait, en cette circonstance, outrepassé ses pouvoirs, et il lui fut défendu, par une loi, de s'ingérer à l'avenir de juger le prince, à moins que ce ne fût pour cause de félonie.

Un acte d'autorité tel que la déposition d'un doge, inamovible de sa nature, aurait pu exciter un mouvement général, ou au moins occasionner une division dans une république autrement constituée que Venise; mais on était en 1457, et, depuis trois ans, le conseil des Dix était créé. Il prescrivit le silence sur cette affaire, sous peine de mort.

Les malheurs du fils, Jacques Foscari, ont surpassé ceux de son père. Ce jeune prince,

quatre ans après son mariage, célébré avec une pompe inouïe jusque-là à Venise (1), fut accusé d'avoir reçu des présens de seigneurs étrangers, notamment du duc de Milan, Philippe Visconti. Conduit pour ce crime, qui était une infraction aux lois de Venise, devant le conseil des Dix présidé par le Doge, qui ne crut pouvoir, en cette occasion, se récuser, il fut interrogé, appliqué à la question, déclaré coupable et condamné, de la bouche même de son père, à un bannissement perpétuel.

Cinq ans s'étaient écoulés, lorsqu'un des chefs du conseil des Dix, Marco Loredano, ennemi personnel des Foscari, fut assassiné. Les soupçons se portèrent sur Jacques Foscari. Un de ses domestiques, qu'on avait vu à Venise, fut

(1) Toute la noblesse, toute la population de Venise avait voulu prendre part à sa joie. Le comte François Sforce avait donné des joutes, où toutes les femmes des Patriciens avaient paru, vêtues de drap d'or. Le marquis d'Est, l'illustre Galla Melata s'étaient donnés en spectacle dans des tournois. Pendant dix jours, la place Saint-Marc avait été couverte de 30,000 personnes, et, la nuit, elle était éclairée par des flambeaux de cire blanche. *Hist. de Venise par M. Dant.*

arrêté et subit la torture. Les bourreaux ne purent lui arracher aucun aveu. Le terrible tribunal se fit amener le maître, le soumit aux mêmes épreuves : il résista à tous les tourmens en protestant de son innocence ; mais on ne vit, dans cette constance, que de l'obstination ; on attribua sa fermeté à la magie, et on le relégua à la Canée. De cette terre lointaine, le banni, digne alors de quelque pitié, ne cessait d'écrire à son père, à ses amis, pour obtenir quelque adoucissement à sa déportation. N'obtenant rien et sachant que la terreur qu'inspirait le conseil des Dix ne lui permettait pas d'espérer de trouver à Venise une seule voix qui s'élevât en sa faveur, il écrivit au duc de Milan pour implorer, au nom des bons offices que Sforce avait reçus du chef de la république, son intervention en faveur d'un innocent, du fils du Doge. La lettre fut surprise par les espions de la république et remise entre les mains du sénat.

Ce fut un nouveau délit imputé à Jacques

Foscari. Réclamer la protection d'un prince étranger était un crime chez un sujet de la république. Une galère partit sur le champ pour l'amener dans les prisons de Venise. A son arrivée, il fut soumis à l'estrapade. C'était une singulière destinée, pour le fils d'un doge, d'être trois fois, dans sa vie, et sous le gouvernement de son père, appliqué à la question.

Quand on demanda à l'accusé, dans les intervalles que les bourreaux lui accordaient, pourquoi il avait écrit la lettre qu'on lui produisait, il répondit que c'était précisément parce qu'il ne doutait pas qu'elle ne tombât entre les mains du tribunal ; que toute autre voie lui avait été fermée pour faire parvenir ses réclamations ; qu'il s'attendait bien qu'on le ferait amener à Venise ; mais qu'il avait tout risqué pour revoir une dernière fois sa patrie, son père, sa femme et ses enfans.

Malgré ce touchant aveu, on confirma la première sentence d'exil, et on l'aggrava en-

core, en y ajoutant une année de prison.

Quelque temps après, on découvrit le véritable auteur de l'assassinat dont Jacques Foscari portait la peine. C'était un voleur obscur, Nicolas Strecco. Mais il n'était plus temps de réparer l'injustice : le malheureux Foscari était mort dans son cachot.

Il reste encore aujourd'hui, dit-on, un rejeton des Foscari, qui exerce la profession de comédien ambulant. Quand Venise est tombée de si haut, faut-il s'étonner qu'une maison patricienne ait à ce point déchu ?

Un autre palais attira notre attention, en provoquant nos souvenirs. C'était celui de Mocenigo, où vient de s'éteindre une gloire récente, lord Byron. Mais pourquoi rappeler ce nom, à propos d'un palais qui croule ? Le poète s'est élevé un monument plus durable.

Il est plus d'un palais du *Canal grande* où nous voudrions arrêter, en amarrant notre gondole à ces petits hâvres qui portent encore des

couleurs armoriées. On nous dit les richesses littéraires que possède le palais Giustiniani-Lolin , et qu'y a rassemblées un savant médecin, le docteur Agglietti; on nous cite la galerie précieuse du palais Barbarigo, où nous aurions à voir la belle Magdeleine du Titien, sa Vénus, le Dédale et Icare de Canova , etc. etc. ; mais nous devons être dédommagés de telles pertes en visitant plus tard le palais Manfrini , qui possède des chefs-d'œuvre de Cimabuë, de Giotto , de Mantegna , de Guido , de Murillo, de Rubens, de Rembrandt : nous passons parce que le temps nous manque pour tout voir, et que notre ambition, d'ailleurs, nous porte vers le plus beau et le plus renommé des palais, le palais ducal, sur la place Saint-Marc.

Oh! c'est là, c'est là Venise! Voilà la *cité d'or* telle que votre imagination l'a rêvée, si ce n'est plus belle encore. Regardez : voilà le palais ducal , la merveilleuse basilique , la belle place Saint-Marc, le *campanile*, les

procuratie vecchie et nuove, les colonnes de Saint-Marc et de Saint-Théodore, les trois *pili* ou *standardi*, ces porte-enseignes symboles de la triple puissance de Venise sur Chypre, Candie et la Morée. Oui, c'est bien là Venise, et même elle n'est plus que là. Quand la vie s'éteint aux extrémités, la chaleur s'entretient encore au cœur qui meurt le dernier. Voyons donc Venise à la place Saint-Marc.

Quand nous débarquâmes sur la *piazzetta*, entre les deux colonnes qui servent de piédestaux à Saint-Théodore et au lion ailé de Saint-Marc, on nous dit que nous avions devant les yeux les fourchespatibulaires de la république. C'était là, en effet, la place affectée aux exécutions criminelles. Venise, qui n'aimait pas les Jésuites, les faisait marcher dans les processions publiques, entre les deux bannières de Saint-Théodore et de Saint-Marc, comme pour leur rappeler, par ces emblèmes menaçans, la place fatale où le crime était puni.

Les deux colonnes, de granit africain, sont

une conquête des Croisades. Elles furent rapportées d'une île de l'Archipel par le doge Domenico Michieli. Longtemps abandonnées sur le rivage, elles furent élevées sur la petite place Saint-Marc, à la fin du douzième siècle, par l'architecte lombard Nicolas Barattieri. Les procédés de la mécanique n'étaient pas fort avancés de son temps. Le moyen qu'il employa consista à les exhausser peu-à-peu, en mouillant les câbles qui les tenaient suspendues et qu'il racourcissait, après avoir étagé le fardeau. On l'avait, dit-on, laissé le maître de fixer le prix de cet éminent service. Sa demande fut bizarre: il exigea que les jeux de hasard, sévèrement défendus alors dans Venise, fussent permis dans l'intervalle qui séparait les deux colonnes. Le doge consentit à l'introduction d'un abus plutôt que de rétracter sa promesse, et les jeux défendus eurent un asile au milieu de la place publique, en face du palais du gouvernement. Ce scandale a duré près de quatre cents ans,

jusqu'à ce qu'on eût imaginé d'attacher quelque honte à la fréquentation de ce lieu, en l'affectant à l'exécution des criminels.

On se plaît à contempler le fameux lion de Saint-Marc, emblème de la puissance vénitienne, et dont les ailes étendues semblent rappeler le vol audacieux. En 1797, nos soldats, maîtres à Venise, écrivirent sur l'Évangile qu'il tenait ouvert à ses pieds, à la place de ces mots : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus*, ceux-ci, qui étaient plus selon l'Évangile du temps : *Droits de l'homme et du citoyen*. Un gondolier dit plaisamment alors qu'enfin le lion avait tourné la page.

Les *procuratie* et la place Saint-Marc rappelleront notre Palais-Royal. Celle-là toutefois, sans parler de ses monumens que nous ne pouvons lui disputer, a l'avantage sur le jardin d'Orléans. Point central de Venise, elle est comme le rendez-vous ou le *meeting* général de sa population et des étrangers. Arméniens, Turcs, Grecs, Anglais, Allemands,

Italiens, Français s'y confondent, comme s'ils étaient des citoyens d'une même nation. Ce mélange, la diversité des costumes et des physionomies sont d'un effet très pittoresque.

Sous les galeries des *procuratie*, les boutiques sont élégantes, quoique moins riches que celles du Palais-Royal. On remarque celles qui étalent aux yeux les verroteries et les perles de Murano, et ces fameuses chaînes, d'origine vénitienne, que les patriciennes portaient, au moyen âge, en signe de noblesse, et que la mode abandonne aujourd'hui aux femmes des paysans et des gondoliers. L'orgueil aristocratique est ainsi devenu de la vanité plébéienne.

Sous des tentes qui rappellent l'Orient, le café, les sorbets et les cigarettes sont offerts aux promeneurs. Il y a place, à la même table, pour l'Hellène et le Turc, pour le citoyen de Venise et le soldat de l'Autriche. Mais un tel rapprochement n'est pas de la fraternité.

Chaque soir, la musique allemande de la garnison vient jouer des fanfares devant les

appartemens du Vice-roi. La foule afflue alors sur la place Saint-Marc. On la voit se précipiter sur les pas des musiciens, en les accompagnant quelquefois en chœur. Qu'on imagine l'effet produit par des airs nationaux ainsi chantés sous le ciel de Venise, et répétés par l'écho des vieux monumens de la patrie. Le voyageur croit un instant que Venise existe encore, ou qu'elle va renaître.

Les *procuratie vecchie* datent de la fin du quinzième siècle. Elles furent bâties par l'architecte Buono. Elles étaient le palais des procureurs de St-Marc, ces administrateurs de la Sainte-Basilique, ces tuteurs de la patrie, comme on les nommait, qui étaient chargés du soin de recueillir les orphelins, de les protéger, de régir, en un mot, tous les héritages qu'on leur confiait. La charge des procureurs était la seconde de la république. Toutefois, membres nés du sénat, ils n'avaient le droit d'y faire aucune proposition. Durant les séances du grand conseil, quelques-uns d'entr'eux

étaient désignés pour occuper le corps-de-garde placé dans la tour de l'Horloge , et veiller, au-dehors, à la sureté du corps qui représentait toute la république. Seulement, lorsqu'on y traitait de leurs attributions, l'un d'eux , au moins, devait y être appelé. Cette restriction à leurs pouvoirs était nécessaire, pour leur faire pardonner les prérogatives dont ils étaient investis à vie. Dans les républiques, il n'y a rien que l'on voie plus impatiemment que les supériorités inamovibles.

Dans l'origine , il n'y eut que trois procureurs de St-Marc. Ce nombre fut porté successivement à 6 , 9 , 40, et même davantage , lorsque la dignité fut devenue vénale. On distingua alors les procureurs par mérite , auxquels étaient réservées les fonctions de cette magistrature , et les procureurs par argent , qui n'avaient qu'une dignité honorifique. Enfin , l'on nomma quelquefois des procureurs honoraires , parmi les seigneurs étrangers affiliés à la noblesse vénitienne , pour

donner une marque de respect aux princes leurs souverains.

Les *procuratie nuove*, qui forment le palais du Vice-roi, furent bâties par Sansovino et Scammozzi, au seizième siècle. Palladio a dit d'elles que c'était le monument le plus riche et le plus orné qui eût été construit depuis les anciens; et Arétin qu'il était au-dessus de l'envie.

Si vous écoutez votre *Cicerone*, il vous dira, en vous montrant un pavé de marbre rouge, placé à la limite de la grande et de la petite place Saint-Marc, que là fut la plus ancienne église de Venise, Saint-Géminien, bâtie au sixième siècle, sous l'exarque Narsès, successeur de Bélisaire, et détruite, au douzième, pour l'agrandissement de la place St-Marc. Ce qui advint de cette destruction fait trop connaître les mœurs du temps pour que nous ne le rapportions pas. Le peuple tenait à son église, et le gouvernement n'osait en ordonner la destruction, sans la permis-

sion du Pape. L'ambassadeur à Rome fut chargé de la solliciter ; et la chambre apostolique répondit par cette décision : « La sainte église ne permet jamais de faire le mal , mais , quand il est fait , elle le pardonne : » *la chiesa ne questa santa fede può concedere che si faccia alcun male : ma poi fatto lo perdona.*

En conséquence de cette décision , on démolit l'église Saint - Géminien , et le Pape imposa aux Vénitiens une pénitence , qui était , tous les ans , l'occasion d'une cérémonie publique. Le Doge , accompagné de son conseil et des ambassadeurs étrangers , venait sur la place Saint-Marc ; le curé de la paroisse , à la tête de son clergé , s'avancait , de son côté , jusque sur le terrain que l'ancienne église occupait autrefois : là , celui-ci adressait ces paroles au Doge : « je demande à votre sérénité quand il lui plaira de faire bâtir mon église dans son premier emplacement » : le Doge répondait : « l'année prochaine. » Cette promesse a été renouvelée pendant 600 ans.

Saint-Jacques de Rialto et le petit temple de Saint-Fosca, sur le plan duquel aurait été bâtie l'église Saint-Géminien, d'après le comte Cicognara, sont encore d'une date plus reculée que cette église. Mais on pense bien que ces deux édifices, qui subsistent toujours, ont été tant de fois renouvelés, qu'ils ont perdu le caractère primitif qui pourrait attester leur origine. Saint-Jacques, suivant quelques autorités, remonterait jusqu'à l'an 421, époque de la fondation même de Venise. Dans la cité des hommes, la maison de Dieu se bâtit la première.

A la place de la basilique Saint-Marc, fut naguère l'église Saint-Théodore, premier patron de Venise, choisi, sans doute, à cause de sa profession de soldat. Ce fut dans cette église que furent déposées les reliques de Saint-Marc, rapportées d'Alexandrie par deux marchands de Venise, Bon de Malamocco et Rustic de Torcello, en l'an 827, sous le dogat de Justinien Participatio. Les *pieux voleurs*, pour

échaper aux recherches des Musulmans, avaient placé le corps précieux dans un grand panier, après l'avoir enveloppé d'herbes et recouvert de chair de porc, dont on sait que les Musulmans ont horreur. Au seul mot de *Khanzir* (porc, en langue arabe), répété par eux à la Douane, on les laissa passer avec leur dépôt. On raconte que Saint-Marc, en naviguant sur la mer d'Aquilée, avait eu une vision céleste pour lui annoncer que ses os reposeraient sur cette terre. Les prophéties, en conséquence, avaient prédit à Venise une splendeur impérissable, si elle possédait jamais les reliques du saint apôtre. Ce fait a plus d'importance qu'on ne serait tenté peut-être de lui en accorder. La foi des peuples est leur premier lien, leur première force, à l'origine surtout de leurs institutions politiques. Dans le témoignage des prophéties on vit une prédétermination. Le peuple s'accoutuma à confondre l'idée du protecteur avec celle de la patrie, et le cri de *vive Saint-Marc !* devint un symbole,

une puissance, en même temps que l'élan spontané d'une pensée patriotique.

A sa mort, le doge Justinien Participatio laissa à la république une somme d'argent, pour bâtir une église à Saint-Marc. La foi chrétienne a soulevé les montagnes : la basilique s'éleva comme par enchantement. Chacun y apporta sa pierre, son tribut, sa pensée. Aussi voyez l'architecture de l'édifice. Le style général en est bien emprunté à l'orient, mais les caractères se mêlent dans les détails. Le temple est arabe, grec et chrétien. Il faut du temps pour bâtir ces murs, construire ces galeries de 200 pieds de longueur et 950 de circonférence, pour arrondir ces voûtes et poser, en couronnement sur la nef sacrée, ces cinq coupoles dont on a pris le modèle à Sainte-Sophie de Bysance : ce sera la tâche des neuvième et dixième siècles. Venise est riche alors : son or paiera à Constantinople une porte en bronze du temple de Sainte-Sophie, et la fameuse *Pala d'oro* ou

Icône bysantine, qui orne le maître-autel. Ce précieux monument de l'art des Grecs du bas-empire offre, enchassée parmi de nombreux ornemens, une suite de tableaux représentant des anges, des apôtres, des prophètes, des sujets de l'ancien et du nouveau Testament, ainsi que de la vie de Saint-Marc, avec des inscriptions grecques et latines presque barbares. C'est comme une mosaïque de médailles qui retrace l'histoire d'une époque si reculée.

Que le monde cesse d'apporter ses trésors à Saint-Marc, Venise ira chercher les trésors du monde pour enrichir sa métropole. Vital Michieli rapportera de Sidon, à la fin du onzième siècle (1099), la pierre d'autel du baptistère sur laquelle est la chaire de marbre, siège de Saint-Marc lui-même; Henri Dandolo et Pisani rapporteront de l'orient, en 1202, les colonnes de serpentine du temple de Jérusalem, les piliers Coptes du temple de Sainte-Saba de Saint-Jean-d'Acre, et ces fameux chevaux de bronze qui, mal placés sur le por-

tail d'une église , attendent peut-être encore de nouvelles destinées. Ravis à Chio par Théodose , à Bysance par Dandolo , à Venise par Napoléon , ces chevaux , d'origine inconnue , appartiennent au génie des conquêtes. Que Dandolo n'a-t-il aussi rapporté de Bysance le Jupiter Olympien de Phidias , la Vénus de Gnide de Praxitèle , la Pallas de l'île de Linde , la figure de l'Occasion et la Junon de Samos , ces dépouilles de la Grèce , transportées de Corinthe à Rome par Lucius Nummius et par l'édile Scaurus , puis enlevées à l'Italie pour embellir Constantinople , la nouvelle capitale de l'empire ! Mais ces chefs-d'œuvre , à jamais regrettables , et tant d'autres encore furent mutilés par une soldatesque barbare , qui leur préféra , pour en doter le trésor de Saint-Marc , l'humérus de Saint-Jean-Baptiste , les corps de Sainte-Luce et de Saint-Siméon , qu'elle avait plus en vénération que des idoles payennes. Dandolo conquit , aux croisades , la couronne d'épines du Christ ; mais ce précieux et

sacré débris revint, à prix d'or, à saint Louis, qui fit bâtir, pour le recevoir, le pieux monument de la Sainte-Chapelle, que l'art, après d'indignes mutilations, s'efforce aujourd'hui de relever.

Quand l'or de Venise et ses conquêtes ont cessé d'enrichir la basilique de Saint-Marc, au génie de ses artistes le soin de la mieux orner et de compléter l'œuvre et la pensée des temps. Dès le quinzième siècle, l'art se révélera dans le bénitier qui a pour base un autel antique, de sculpture grecque; merveilleux rapprochement qui présage déjà l'alliance près de s'accomplir entre l'âge ancien et le nouveau. Pour remplir l'intervalle, les deux Lombardo et Léopardo créeront la chapelle Zeno, et couleront en bronze la statue et le tombeau de ce cardinal; puis le 16^e siècle, le siècle de la renaissance apparaîtra, et avec lui Titien, Tintoret, Paul Véronèse, Aliense de l'île de Milo, Maffeo Verona, Bassan, Palma, Sansovino, Palladio, et tous ces artistes de la brillante

école de Venise qui se disputeront la gloire de travailler pour la sainte basilique. Titien dessinera, pour être placé au-dessus de la porte principale, le Saint-Marc en habits pontificaux, que Zuccato traduira en mosaïque. Maffeo Verona donnera les cartons des grandes mosaïques qui décorent l'ordre supérieur de la façade : Aliense, Tizianello, Tintoretto, ceux des mosaïques qui couvrent la nef et les chapelles, et qu'exécuteront Michieli Gianbuono, les deux Zuccato, Rizzo et Pietro Alberti. Sansovino sculptera les quatre évangélistes du chœur, un brillant autel, et les ornemens de marbre qui revêtent la porte de bronze de la sacristie, où il placera les têtes du Titien et de l'Arétin à côté de la sienne, comme un symbole de la fraternité des trois artistes. On aime encore à les retrouver là tous trois, à cause de leur amitié, quoique ce ne fût pas trop, comme M. Valéry l'a fait remarquer, la place de l'Arétin, le représentant de la licence et des vieilles mœurs dissolues de Venise. Aussi quel masque de

satyre il semble avoir pris en posant devant l'artiste (1).

C'est un coup d'œil unique que Saint-Marc, et l'impression en est difficile à décrire. A l'intérieur, c'est comme un vêtement, une tapisserie en mosaïque. Ces peintures de marbre, *pittura marmorea*, comme a dit Sansovino, qui se détachent sur un fond d'or, ont un éclat qui éblouit d'abord, et ne permet pas de distinguer toutes les richesses de la basilique. Peu à peu cependant, les yeux se rassurent, et l'on compte les mille colonnes de marbre, de bronze, d'albâtre, de vert antique, de serpentine qui encombrement, pour ainsi dire, la place. On paie un tribut d'admiration aux tableaux, aux sculptures, aux tombeaux, et l'on en vient jusqu'à contempler avec surprise

(1) Si la comparaison n'était plus que triviale, on pourrait dire, pour donner une idée de la physionomie de l'Arétin, telle que l'a reproduite Sansovino, avec intention sans doute, *qu'il a l'air d'un diable dans un bénitier*.

le pavé que l'on foule , et qui est de marbre et de porphyre. Les voyageurs, dans leur besoin de tout admirer, n'ont pas craint d'attribuer les inégalités et les dégradations de ce pavé à l'art même, qui aurait eu en vue, ont-ils dit, d'imiter les flots de la mer ; mais l'inclinaison de plusieurs colonnes laisse assez voir que c'est là un effet de l'affaissement des pilotis qui soutiennent le monument.

Au-dehors , Saint-Marc n'est pas moins merveilleux. Ce sont encore des milliers de colonnettes entassées, pressées sur les angles de cinq portiques ; c'est un double rang de voûtes surperposées , que sépare un élégant appui de marbre ; des clochetons à jour, surmontés de flèches aiguës ; des dentelures de marbre blanc qui s'élancent comme des jets de flamme ; et, par-dessus tout l'édifice , cinq dômes brillans qui dessinent une croix, dans les angles de laquelle les rayons du jour viennent se briser , comme sur les branches d'une gloire céleste et miraculeuse.

Fidèle à la tradition établie, notre guide, en quittant Saint-Marc, ne manqua pas de nous arrêter sous le portique, pour nous montrer la place où le Pape Alexandre III se réconcilia avec l'empereur Frédéric Barberousse. Les dissensions entre le Pape et l'Empereur remontaient à l'avènement même de celui-ci. Frédéric, en allant rendre hommage au Pape, qui était alors Adrien IV, et se faire couronner par lui, comme c'était encore la coutume au douzième siècle, aperçut, en entrant dans la salle d'audience du palais pontifical, un tableau où l'empereur Lothaire II, son prédécesseur, était représenté à genoux devant Alexandre II, tenant ses mains jointes entre celles du Pape, avec cette inscription :

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores,
Post homo fil papæ, sumit quo dante coronam (1).

(1) Le roi se présente à la porte, jure d'abord de maintenir les privilèges de Rome, se fait l'homme (le vassal) du pape et reçoit de lui la couronne.

Frédéric fut offensé de ce tableau, et en demanda la destruction. On lui fit réponse qu'il eût à se rappeler qu'il tenait lui-même la couronne impériale des mains du Pape.

Après la mort d'Adrien IV, l'église fut déchirée par les factions. Deux papes se disputèrent la succession de Saint-Pierre. L'Empereur se déclara pour l'anti-pape, ne voulant pas reconnaître Alexandre III, élu par la majorité des cardinaux. Celui-ci excommunia l'Empereur, qui, à son tour, brava l'excommunication en marchant contre Rome. Frédéric attaqua et prit le château Saint-Ange, mit le feu à l'église Saint-Pierre et obligea le Pape à se sauver sous un déguisement de pèlerin.

La domination allemande fut toujours odieuse à l'Italie. La ligne Lombarde se forma, premier élan des peuples du moyen âge vers la liberté. On releva les murs de Milan; on bâtit, sur la Bormida, une ville nouvelle, à laquelle on donna le nom du pape Alexandre,

et que les impériaux appelèrent, par mépris, *Alexandrie de la paille* ; la guerre commença. La cause du Pape était liée à celle des peuples ennemis de l'Empereur : Alexandre III s'embarqua sur l'Adriatique, toucha à Zara et vint chercher un asile à Venise, qui s'était placée à la tête des villes italiennes. La ligue défit l'Empereur, le jour de l'ascension de l'année 1177, entre Pirano et Parenzo en Istrie. Une des conditions de la trêve, qui fut signée à Venise, fut la reconnaissance et le rétablissement dans ses droits du pape Alexandre III. L'Empereur dut faire sa soumission. Six cardinaux vinrent le relever de l'excommunication et l'absoudre, afin qu'il pût rentrer dans le sein de l'église. Au jour arrêté pour la réconciliation, le Doge, le Clergé allèrent au-devant de lui et le conduisirent jusque sur la place Saint-Marc. Là, le Pape l'attendait, assis à la porte de la basilique, revêtu de ses habits pontificaux, entouré de prélats et de tous les députés du congrès. Un immense concours de

peuple ajoutait à la pompe de la cérémonie. L'Empereur, dès qu'il aperçut le Pape, se dépouilla de son manteau et vint se prosterner pour lui baiser les pieds. Alexandre, voyant à genoux devant lui le prince qui, depuis vingt ans, l'avait poursuivi d'asile en asile, s'abandonna à l'exaltation de son triomphe et s'oublia, dit-on, jusqu'à mettre le pied sur la tête de l'Empereur, en s'appliquant ces paroles d'un psaume : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon : *Super aspidem et basilicum ambulabis, leonem et draconem conculcabis*. — C'est devant Pierre que je m'humilie, s'écria Frédéric, et non devant vous. — Devant moi comme devant Pierre, répondit le Pontife, en redoublant. » On a révoqué en doute la vérité de cette version, dit M. Daru, à qui nous l'empruntons. Nous ne nous en portons donc pas garant, bien que notre *Cicerone* nous ait montré, sous le portique de Saint-Marc, une inscription effacée qui, suivant lui, relaterait le fait. Nous avons lu

ailleurs , dans la chronique de Romuald de Salerne , que le Pape , au contraire , touché de la soumission de l'Empereur , le releva avec bonté , l'embrassa , et le bénit , en lui donnant le nom d'enfant prodigue.

Quoiqu'il en soit , c'est à cette occasion , et en reconnaissance du service rendu par la république à l'église , qu'Alexandre III institua la fameuse cérémonie des fiançailles de l'Adriatique , dont la commémoration fut fixée au jour de l'Ascension. Alexandre donna au Doge un anneau , en lui disant : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer ; vous et vos successeurs , épousez-la tous les ans , afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire , et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à son époux. *Hunc annulum accipe et, me auctore, ipsum mare obnoxium tibi reddito; quod tu tuique successores quotannis, statuta die, servabis; ut omnis posteritas intelligat maris possessionem vic-*

toriæ jure vestram fuisse , atque uti uxorem viro , ità illud imperio reipublicæ venetæ subjectum ». Cette cérémonie , s'est continuée jusqu'à la fin de la république , en 1797.

Le *Campanile* , bien que séparé de la basilique Saint-Marc , lui appartient , et par sa destination , et par la date de sa construction même qui est du quatorzième siècle. Après avoir admiré la *Loggia*, d'une architecture riche et élégante , et surtout ses délicieux bas-reliefs en marbre, représentant la chute d'Hellé dans l'Hellespont et Thétis aidant Léandre , il est de rigueur de monter à la plate forme du *Campanile*, pour jouir du panorama de Venise. L'ascension est peu fatigante, bien que la hauteur du *Campanile* soit de 284 pieds de Venise (plus de 300 pieds de France). On ne monte pas des degrés ordinaires, on marche sur un plan incliné qui, à la rigueur, serait accessible à une voiture. L'horizon apparaît immense du haut de la tour de St-Marc : on a en perspective la mer Adriatique et ses rivages semés de

villes. Mais l'aspect de Venise même, ou plutôt de ses toits et de ses cheminées, bien que celles-ci soient les plus anciennes du monde (c'est à Venise que fut inventé l'usage des cheminées), n'a rien qui séduise. Contemplée de si haut, Venise semble déserte et comme perdue ou noyée dans ses lagunes. Que la ville n'est-elle animée par une de ces fêtes dont M^{me} Michiel nous a fait de si brillantes descriptions(1) ! Que ne pouvons-nous voir encore la glorieuse cérémonie des fiançailles de l'Adriatique, instituée en mémoire de l'émancipation de l'Italie du joug de l'Allemagne ; mais l'Autriche pèse encore sur l'Italie, et Venise n'est plus. Malheureux pays ! malheureuse ville !

A côté de la basilique de Saint-Marc est le palais des doges. Suivant les témoignages his-

(1) V. l'ouvrage remarquable de M^{me} J. Renier Michiel sur l'origine des fêtes vénitiennes.

toriques, le peuple avait bien accueilli ce rapprochement de l'église, asile de paix, du palais où se rend la justice : il y avait vu l'application du verset du Psalmiste : « *Que la justice soit étroitement unie à la paix !* » Mais la justice de Venise accepta-t-elle jamais l'alliance ?

Le palais ducal produit une vive impression sur des yeux inaccoutumés au style de l'architecture orientale. Et à Rome, non plus qu'à Naples, on n'a rien vu de pareil. Cette quadruple façade parallèle que l'on suppose à l'édifice, lorsqu'on n'en voit que deux, celle qui regarde la mer et celle qui donne sur la place Saint-Marc ; cette terrasse à jour qui le circonscrit et le domine ; cette couleur chaude que reflètent les murs, et qu'ils semblent avoir acquise tout à la fois du soleil et du temps ; ces festons, ces colonnes, ces ogives qui se mêlent et s'unissent dans une harmonie mystérieuse ; le prestige qui s'attache au nom de Ve-

nise , à son palais ducal ; tout cela vous étonne et vous ravit.

Et ce n'est assez de ce premier et long regard : le monument gagne à être vu de près , à être examiné dans ses détails. C'est un premier ordre d'arcades à cintres aigus , dont les piliers , affranchis de leurs bases et couronnés de leurs bizarres chapiteaux , semblent enfoncés à moitié sous terre : l'arbre altier , qui porte sa tête au ciel , cache ses racines dans les entrailles du sol. Au-dessus , c'est une colonnade légère qui , de quelque lieu qu'on la regarde , encadre dans ses pans un coin de l'azur du ciel ou de la mer. Le mur quadrangulaire , de marbre rouge et blanc , que porte ce double rang de colonnes , est percé de fenêtres en ogives , au milieu desquelles saillent deux magnifiques balcons sculptés dans le marbre. Ces balcons sont enrichis de bas-reliefs , de figurines et de petits clochetons , dont les pointes aigues comme des minarets s'élèvent finement au-dessus de

la frise supérieure. Si l'on en croit Sansovino , tout l'édifice appuie sur la mince colonnade , qui supporte la frise du second ordre , semée de trèfles à jour , et sur les colonnes angulaires de la *piazzetta* et du port ; autre prodige de l'art , qui vient , dans la pensée , ajouter à l'effet que l'élégance de l'architecture produit sur les yeux.

La galerie extérieure , qui sépare les deux rangs d'arcades superposées , est reproduite à l'intérieur du palais ducal , et dessine une cour carrée où viennent aboutir l'escalier d'or et l'escalier des géants , qui ne répondent pourtant pas à l'idée que leurs noms semblent vouloir éveiller. L'escalier d'or n'est plus revêtu de sa couleur brillante , et celui des géants n'est ainsi nommé qu'à raison des statues colossales de Mars et de Neptune qui le décorent. On répète partout , dans les itinéraires comme dans les tragédies de lord Byron et de M. C. Delavigne , que ce fut sur cet escalier que le

doge Marino Faliero fut décapité. On oublie que l'escalier des géans ne fut construit, par Sansovino, qu'à la fin du 15^e siècle, tandis que le supplice de Faliero date de 1355. C'est ce doge qui fit élever le palais ducal, mais il n'en vit achever que la façade du quai et les six premières arcades qui regardent la *piazzetta*. Le bourreau ne lui laissa pas le temps, non plus qu'à Calendario, son architecte, enveloppé dans sa conspiration, de terminer l'œuvre qu'ils avaient commencée.

Au temps de Marino Faliero, la république de Venise était déjà une oligarchie despotique. Le brave peuple des lagunes, qui avait tant combattu pour sa liberté, se l'était laissée ravir par quelques familles qui, dès 1317, s'étaient senties assez puissantes pour clore la liste des membres du grand-conseil, se déclarer, elles et leur postérité, seules éligibles aux fonctions publiques, et ouvrir ce livre d'or sur lequel n'avaient été inscrits, dans l'origine,

que six cents noms , livre que , cinq siècles plus tard , le 4 juin 1797 , le peuple se donna la joie de brûler au pied de l'arbre de la liberté.

Mais l'histoire du gouvernement de Venise offre assez d'intérêt pour qu'il nous soit permis de la résumer ici succinctement.

Dans les commencemens de cette république , c'était le peuple qui , comme celui de Rome dans les comices , nommait ses chefs ou ses doges. Après les malheurs de la seconde croisade (1172) , et les désastres de la flotte vénitienne dans l'archipel , le doge Michieli , qui la commandait , fut massacré dans une sédition. Cette révolte amena le premier changement dans la constitution de l'état. Le seul corps constitué qui existât alors dans la république , était la *Quarantie* , à qui était commis le soin de rendre la justice. Ce tribunal , en se déclarant pouvoir de l'état , au milieu de l'anarchie , fit des

réglemens et rendit des décrets que le peuple accepta ou ratifia.

Il fut arrêté que, tous les ans, chacun des six quartiers nommerait douze électeurs; que ces douze électeurs choisiraient quatre cent soixante-dix mandataires qui formeraient un grand-conseil, destiné à remplacer les assemblées générales du peuple.

Pour limiter l'autorité des doges, il fut établi que, chaque année, le grand-conseil nommerait six conseillers (un pour chaque quartier), lesquels formeraient le conseil intime et nécessaire du Prince, qui ne pourrait rien faire sans leur avis, et dont les ordres n'auraient force d'exécution qu'autant qu'ils seraient appuyés d'une délibération de ces six magistrats.

Mais un conseil de six membres, qui pouvait être suffisant dans les affaires journalières de l'administration, n'avait pas assez d'autorité, de consistance pour prononcer sur les grands intérêts de l'état; et cependant il pou-

vait être dangereux d'appeler toujours à la discussion de ces grands intérêts une assemblée de quatre cent soixante-dix personnes. La force des choses amena la création d'un conseil intermédiaire, et l'usage s'introduisit que, dans les occasions où le doge jugeait nécessaire de consulter les citoyens, sans convoquer l'assemblée générale des comices, on faisait prier les principaux de la ville de venir donner leur avis sur les affaires mises en délibération. Ces conseillers désignés par le doge, et convoqués spécialement pour chaque circonstance, prirent le nom de *pregadi*, les priés. La salle du palais où ils s'assemblaient a conservé leur nom.

C'était un privilège qui pouvait devenir abusif, que celui que s'arrogeait le doge de choisir ses conseillers : on le supprima. Il fut réglé que les quatre cent soixante-dix citoyens représentant la nation nommeraient, dans leur sein, soixante membres pour former un conseil auquel on donna le nom de sénat, et que

ses membres seraient renouvelés tous les ans.

Quant aux attributions de ce conseil, il est probable qu'elles n'ont été considérées d'abord que comme une délégation de l'assemblée générale : insensiblement ce sénat s'est emparé de toute l'autorité, et le temps a sanctionné ses usurpations.

L'élection du doge, qui jusque-là avait appartenu à l'assemblée générale du peuple, fut dévolue, pour le remplacement de Michieli, à onze électeurs, qui devaient la consacrer à une majorité de neuf voix au moins.

L'histoire a conservé les noms des citoyens qui reçurent cette grande marque de confiance. La plupart sont restés ou sont devenus illustres. C'étaient Léon Michieli, Vital Dandolo, Henri Navigaiosso, Renier Zeno, Philippe Greco, Dominique Morosini, Manassès Badouer, Henri Polani, Candian Zanutti (d'autres disent Sébastien Ziani), Vital Falier et Orio Malipier, dont le nom, qui s'est déna-

turé depuis, était alors *mastro Piero*, maître Pierre.

Le choix se fixa, d'abord, sur Orio Malipier, l'un des électeurs, personnage vénérable; mais il ne se crut pas digne d'une charge aussi importante, dans des circonstances si difficiles. Il désigna, à sa place, Sébastien Ziani, qui fut agréé par les autres électeurs, proclamé doge et présenté au peuple, auquel il fit jeter de l'argent, pour lui payer sans doute le droit d'élection qu'il venait de résigner si facilement.

En 1173, le nouveau doge ratifia les réglemens faits par la *Quarantie*, qui eurent, dès lors, force de lois.

Cinq ans après, en 1178, de nouveaux changemens s'opérèrent. Le grand-conseil nomma quatre commissaires, qui désignèrent chacun dix électeurs pour élire le doge.

En 1249, le nombre des électeurs fut porté à quarante et un.

Tel était l'ordre existant, en 1268, à la

mort de Renier Zeno, après la perte de Constantinople et les guerres désastreuses contre les Génois. Dans les malheurs de la patrie, les factions s'agitent toujours. Les partis étaient nombreux, à Venise, quand il s'agissait d'élections. On chercha à déjouer l'intrigue et à prévenir les brigues, en faisant intervenir le sort dans le choix des électeurs. Il en résulta cette forme d'élection si compliquée, blâmée par les uns, à raison de sa complication même, regardée par les autres comme un chef-d'œuvre de sagacité et de prudence, et qui a subsisté jusqu'à la fin de la république.

Voici de quelle manière on procédait :

Trente membres du grand conseil désignés par le sort, se réduisaient, par un second tirage, au nombre de neuf. Les neuf conseillers désignaient les électeurs provisoires : les quatre premiers cinq, et les cinq derniers quatre chacun. On allait aux voix pour la confirmation des quarante électeurs désignés, et cette confirmation n'avait lieu que pour ceux qui

sur les neuf voix en obtenaient sept. On exigeait de ces électeurs qu'il fussent âgés de plus de 30 ans.

Ces quarante électeurs provisoires se réduisaient, par le sort, à douze. De ces douze, le premier désignait trois personnes, chacun des autres en désignait deux. Il en résultait une liste de vingt-cinq autres électeurs, dont la confirmation était le sujet d'un ballottage dans lequel il fallait obtenir neuf voix pour être maintenu sur la liste.

Ces vingt-cinq nouveaux électeurs se réduisaient, par le sort, à neuf. Chacun des neuf proposait cinq personnes; d'où résultait une nouvelle liste de quarante-cinq sur laquelle on n'était maintenu qu'à la majorité de sept voix sur les neuf.

Les quarante-cinq électeurs de ce troisième choix se réduisaient à onze, par le sort. Les huit premiers nommaient chacun quatre personnes, et les trois derniers chacun trois. Ces désignations produisaient une liste de qua-

rante et une personnes qui devaient être les électeurs définitifs. On allait au scrutin et on excluait celles qui ne réunissaient pas neuf suffrages sur onze.

Cette opération terminée, on soumettait au grand-conseil la liste des quarante et un électeurs présentés pour procéder au choix du doge. Le grand-conseil délibérait successivement, au scrutin, sur chacun d'eux, et, si quelqu'un ne réunissait pas la majorité absolue des suffrages, les onze électeurs provisoires étaient obligés d'en désigner un autre.

Ainsi le choix des quarante et un électeurs était le résultat de cinq tirages au sort, entremêlés de cinq scrutins. Immédiatement après leur nomination, ces électeurs passaient dans une salle, où ils demeuraient enfermés jusqu'à ce qu'ils eussent fait l'élection du doge. Là, on les servait splendidement, aux frais de la république. On leur accordait tout ce qu'ils demandaient, et on donnait à tous, ce que chacun avait de-

mandé (1). Mais toute communication au-dehors leur était interdite.

Les électeurs assemblés commençaient par se choisir trois présidents, qu'on désignait sous le nom de *priori*. Ils demandaient ensuite deux secrétaires, qui devaient rester enfermés avec eux. L'assemblée ainsi constituée, les électeurs étaient appelés, par rang d'âge, devant le bureau des *priori*. Là, chacun écrivait de sa main, sur un billet, le nom de celui qu'il désignait pour doge, et jetait le billet dans une urne. Deux conditions seulement étaient exigées des candidats : ils devaient être membres du grand-conseil et âgés de plus de 30 ans.

Après avoir compté les billets, l'un des se-

(1) Léopold Curti, de qui M. Daru a emprunté ces détails, rapporte dans ses mémoires historiques et politiques sur le gouvernement de Venise, que quelquefois les membres du conclave faisaient des demandes un peu singulières. Il y en eut un qui, un jour, demanda un chapelet : on leur envoya 41 chapelets; une autre fois un des électeurs demanda les fables d'Esopé, et il fallut courir toute la ville pour en trouver 41 exemplaires.

crétaires en tirait un et lisait le nom qui y était porté : alors chacun des électeurs pouvait énoncer librement les reproches qu'il croyait devoir faire contre le sujet proposé.

Si le nom sorti de l'urne était celui d'un des électeurs, celui-ci était obligé de passer dans un cabinet séparé, pour laisser entière liberté à ceux qui avaient des objections à présenter. Après qu'on avait développé, hors de sa présence, tous les griefs qu'on pouvait avoir contre lui, il était rappelé : le président lui donnait connaissance de ces griefs, et on entendait ce qu'il avait à dire pour sa justification.

Cette information sur tous les noms contenus dans l'urne étant terminée, on ballottait successivement les noms de tous les candidats, au moyen de deux urnes, dont l'une était pour les suffrages affirmatifs, l'autre pour les boules d'exclusion ; et aussitôt que l'un des noms avait obtenu vingt-cinq suffrages, l'élection était consommée.

La création d'une charge importante, celle

de grand chancelier de la république , ou de chargé du sceau de l'état , suivit de près ce règlement. Élu par le grand-conseil , le grand chancelier était inamovible.

L'an 1286 , ou à peu près , car la circonspection des historiens vénitiens a laissé beaucoup de ténèbres sur les détails de ces événemens , les trois chefs de la quarantie criminelle proposèrent d'assigner pour règle aux électeurs chargés de renouveler la liste du grand-conseil , de n'y appeler que ceux qui y auraient déjà siégé , ou dont les ancêtres y auraient pris place. Cette proposition créait un privilège exclusif en faveur des familles admises au grand-conseil , depuis sa création , c'est-à-dire depuis 1172. Jean Dandolo , qui gouvernait alors , et qui n'était pas du parti aristocratique , s'opposa à l'introduction de ce privilège. Les circonstances n'étant pas jugées favorable pour hasarder une pareille innovation , on l'ajourna.

Mais , dix après , le doge Pierre Grade-

nigo reprit la proposition. En 1296, Léonard Bembo et Marc Badouer, alors chefs des quarante juges criminels, après s'être concertés avec le doge, exposèrent dans le grand-conseil, que, depuis un siècle, cette assemblée se recrutait presque généralement dans les mêmes familles. Il ne leur fut pas difficile de persuader à ceux qui les écoutaient que la continuation de cet ordre de choses était désirable. Ils proposèrent de le consolider, en n'accordant, pour l'avenir, le droit d'éligibilité qu'à ceux qui étaient actuellement membres du grand-conseil, ou qui l'avaient été dans les quatre années précédentes.

Tout ce qui n'avait pas fait partie des quatre dernières assemblées se trouvait ainsi frappé d'incapacité; les membres actuels, et ceux qui l'avaient été depuis quatre ans composaient désormais ce corps privilégié, auquel allait appartenir exclusivement l'administration de la république. Toutefois, l'exclusion absolue, perpétuelle, n'était pas prononcée

contre la masse des citoyens. Ceux qui avaient fait partie du conseil pendant les quatre dernières années, venant à s'éteindre, il devenait nécessaire de remplir les places vacantes, et ce remplacement laissait des espérances au reste de la population.

On demeura, pendant trois ans, sous l'empire de cette nouvelle règle. La quarantie confirma, deux fois de suite, tous ceux qu'elle avait élus d'abord. Le pouvoir se perpétuait ainsi; mais il y avait encore à le concentrer.

Un décret de 1298 prescrivit aux électeurs chargés de former une liste supplémentaire des éligibles, de n'y comprendre que les personnes ayant anciennement fait partie du grand conseil, ou dont les ancêtres y avaient siégé. Cette disposition complétait le système. La liste des membres du conseil depuis 1172 devenait le nobiliaire de Venise.

Une loi de 1300 défendit formellement l'admission de ce qu'on appela, pour la première fois, les *hommes nouveaux*.

Enfin, en 1319, le doge proposa et fit décréter que, désormais, il n'y aurait plus d'élection, plus de renouvellement de l'assemblée, par conséquent, plus de liste d'éligibles. Les membres du conseil d'alors conservèrent seuls le droit d'y siéger leur vie durant, et le transmirent, à perpétuité, à leurs descendans. Et pour marquer encore mieux que c'était un droit inhérent à la famille, les enfans furent admis à prendr'séance, du vivant même de leur père, pourvu qu'ils eussent atteint leur vingt-cinquième année.

Ainsi, tout ce qui, dans le moment, ne faisait point partie du conseil, quelle que fut d'ailleurs son illustration, se trouva exclu de la puissance souveraine, et rentra dans la classe populaire. Un registre de ceux qui composaient le conseil fut ouvert : ce fut le *livre d'or*.

Dès lors fut consommée la création d'une noblesse héréditaire, privilégiée, souveraine, et, par l'organisation de cette aristocratie, la

sujétion de presque toute la population de Venise.

C'est cette révolution qu'on a désignée, à Venise, par les mots de *serrar del consiglio*, qu'on ne traduit qu'imparfaitement par ceux de *clôture du grand conseil*.

Les conséquences de cette révolution aristocratique furent, d'abord, des conspirations, celle de Marin Bocconio, de Thiepolo, etc., et en 1309, l'établissement du conseil des Dix, de ce tribunal terrible, armé du pouvoir absolu, qui fut possédé lui-même de la terreur qu'il inspirait au peuple, qui n'aliéne jamais indéfiniment et ses droits et sa liberté.

Ce conseil était le véritable souverain de Venise, le doge n'était plus que son mandataire. On sait par qui fut jugé Marino Faliero, obligé de conspirer avec le peuple, pour se venger de l'injure d'un patricien.

On ne s'arrête pas sur une pente fatale. Au conseil des Dix il fallut substituer, que dis-je? il fallut ajouter, un siècle après le supplice de

Marino Faliero, en 1355, le tribunal des inquisiteurs d'état, pouvoir plus monstrueux encore, placé au-dessus de la loi et déclaré irresponsable. Faut-il ainsi déposer le pouvoir absolu entre les mains de l'homme si faillible, de l'homme qui, alors surtout qu'il se laisse diriger par les intérêts de la politique, est entraîné fatalement, par la passion, en dehors des voies de la justice et de la raison même?

Le tribunal de l'inquisition d'état procédait arbitrairement et sans formes. Ses exécutions étaient secrètes : nous venons de dire qu'il était irresponsable. Quelles garanties restaient donc à la défense, ou à la réhabilitation de l'homme injustement condamné? Ce tribunal n'aurait jamais abusé de son pouvoir, comme on l'a soutenu, et tout récemment encore, avec une si incroyable bienveillance, qu'il faudrait, au nom de la civilisation, comme d'une saine politique, proscrire et flétrir une institution semblable. Et l'histoire

lui a reproché d'avoir fait pendre, sans procès préalable, des têtes au gibet, pour se donner le mérite d'avoir servi l'état, en découvrant des conspirations supposées.

On frémit dans le palais ducal, en traversant les salles qui portent encore les noms redoutables de *salle des Dix*, *salle des Inquisiteurs*. On juge à leur dégradation, à leur nudité présente, qu'une révolution s'est accomplie : et pourtant, telle est la puissance de nos souvenirs, ou plutôt de nos impressions, qu'il semble qu'on ait encore devant les yeux ces salles toutes tendues de noir, ces juges aux lugubres vêtemens, au visage couvert d'un masque, silencieux et n'opinant jamais que par un signe de tête ou un geste de la main. On montre la porte par où entrait l'accusé, celle par laquelle il sortait.... hélas ! ce n'était jamais la même : on ne sortait du tribunal de l'inquisition que par le *pont des Soupîrs*, fatal passage, placé sur les confins de deux supplices, la prison et la mort.

Ce n'est pas tout encore : il faut visiter les cachots de l'inquisition : les *plombs*, ces ardues fournaies, distribuées en étroites cellules sur les terrasses du palais ; les *puits*, ces fosses creusées sous le palais et jusque sous les canaux, horribles souterrains, où le jour et la lumière n'ont jamais pénétré. Les cellules des *plombs* n'existent plus : on ne peut donc s'en faire une juste idée. Mais qui n'a présents à ses souvenirs les *plombs* du Spielberg, que nous ont décrits Silvio Pellico et le compagnon de Confalonieri. Les *plombs* de Venise auraient-ils été une prison moins cruelle que le *carcere duro* de l'Autriche ? Le despotisme est partout impitoyable. Brave Silvio ! malheureux Confalonieri ! qui avez souffert pour la plus légitime cause, et qui n'avez fait entendre, pour toute malédiction contre vos persécuteurs, que ces paroles sublimes : « *I patimenti aggiungono valore all' uomo* » (1).

(1) Les souffrances donnent de la valeur à l'homme, SILVIO PEL-
LICO, *Le mie Prigioni*.

Les *plombs* sont habités aujourd'hui par les pigeons de Saint-Marc qui, du moins, ont des ailes pour en sortir. On a sans doute ouï parler des pigeons de Saint-Marc. Dans les beaux temps de la république, il était d'usage, le jour des Rameaux, de lâcher un grand nombre de ces oiseaux, après leur avoir attaché aux pattes de petits rouleaux de papier, qui les forçaient de s'abattre. Le peuple les poursuivait, et heureux, toute l'année, celui qui pouvait en attraper un ! Il arriva que quelques-unes de ces victimes s'échappèrent, malgré leurs entraves, et cherchèrent un refuge sous les toits de l'église Saint-Marc et du palais ducal, près de ces *plombs* redoutés, où de pauvres captifs sans doute les recueillirent. Pour prix de l'hospitalité, plus d'un des oiseaux de Cypris dut servir de messager à son bienfaiteur. Les couvées prospérèrent sous le toit du malheur. Tel fut l'intérêt qu'elles inspirèrent, qu'on statua, par un décret, que les pigeons de St Marc se-

raient non-seulement respectés ; mais encore nourris aux frais de l'état.

Aujourd'hui que l'état de Venise n'existe plus , ce sont les particuliers qui en prennent soin , et ils sont en telle vénération , qu'on serait déshonoré de les tuer ou de les prendre. Nous eussions bien voulu emporter de Venise un couple de ces colombes. On nous le promit mystérieusement. Mais celui qu'on nous apporta était-il de si noble origine ? nous eûmes quelques raisons d'en douter. N'avait-on point osé contrevenir à la loi , n'avait-on pas voulu vendre à des étrangers les oiseaux de la patrie ? On conçoit le respect qu'inspirent aux Vénitiens ces animaux : ce sont des souvenirs vivans de leur gloire et de leur liberté perdue.

A la lueur des torches et des flambeaux , on nous conduisit aux *puits*. Ces prisons ont été aussi , en partie , détruites , *l'an premier de la liberté de Venise* (1797), comme l'on disait alors ; mais ce qu'il en reste encore peut faire juger

de ce qu'elles étaient. Nous n'aurions pas eu au cœur la haine du despotisme, soit qu'il s'exerce au nom d'un seul, d'un petit nombre ou de tous (on l'a vu sous toutes les formes de gouvernement), que nous l'aurions puisée dans ces affreux cachots, comme dans ceux des Margraves de Bade, que nous avons eu pareillement l'occasion de visiter. Eh quoi ! des hommes ont pu jeter d'autres hommes dans ces sépultures, et ceux-ci ont pu y vivre ! En vérité, nous ne l'aurions pas cru, tant nous avions de peine à y respirer. Cependant, c'étaient bien là des prisons, et des hommes les ont habitées. Voici leurs noms :

Ego Johannes Baptista ad Ecclesiam

Cortellarius.

Io Piero Savioni.

Io Iacomo Gritti, etc.

On nous a dit l'histoire de ce prisonnier, qui fut délivré par les Français, après avoir passé vingt ans dans ces cachots. Ramené au jour, il ne put en supporter l'éclat et

mourut de sa joie. Quelques pensées des prisonniers sont restées gravées sur les murs : recueillons-les , c'est une page de l'histoire de Venise.

Di chi mi fido mi guarda Iddio
Di chi non mi fido mi guardero io (1).

Non ti fidar ad alcuno, pensa e taci,
Se fugir vuoi de' spioni, insidie e lacci;
Il pentirti, il lagnarti, nulla giova,
Ma ben del valor tuo fa vera prova (2).

Un parlar poco e un negar pronto, e un pensar al fine puo dare la vita a noi altri meschini (3).

Voilà le siège, le lit du condamné. Voilà la pierre sur laquelle on le liait pour lui trancher la tête , à travers cette lucarne, et sans pénétrer dans son cachot. Par cette trappe obscure

(1) Que Dieu me garde de celui à qui je me fie;
Je me garderai de celui à qui je ne me fie pas.

(2) Ne te fie à personne, pense et tais-toi, si tu veux échapper aux embûches et aux pièges des espions : se désoler, se repentir ne sert à rien ; cherche plutôt à faire preuve de ton courage.

(3) Parler peu, nier hardiment, en toutes choses voir la fin peut nous sauver la vie à nous autres pauvres misérables.

on précipitait son cadavre dans le canal Orfano. On contraignait les prisonniers à remplir l'office du bourreau, pour être plus sûr du secret de l'exécution. Mais ne nous arrêtons pas trop en de tels lieux et sur de telles pensées. Il est dans le palais ducal, des objets non moins dignes de notre curiosité et de notre intérêt.

La bibliothèque Saint-Marc est dans la salle du grand-conseil. Après la cassette d'or, qui servit à enfermer les œuvres d'Homère, jamais une habitation plus riche ne fût destinée à des livres. La bibliothèque du Vatican ne l'emporte sur celle de Saint-Marc que par l'espace; et celle-ci contient encore 70,000 volumes et 5,000 manuscrits. Pétrarque en fut le fondateur, en 1360. On sait que le poète affectionnait le séjour de Venise. Il ne crut pouvoir mieux reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue chez les Vénitiens, qu'en leur léguant sa bibliothèque. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet :

« François Pétrarque désire léguer les livres qu'il possède, et ceux qu'il pourra posséder à l'avenir, à Saint-Marc, l'évangéliste. Il croit pouvoir y mettre cette condition, qu'ils ne seront vendus, ni aliénés, ni dispersés; et qu'un local à l'abri des eaux et de l'incendie, sera assigné pour y conserver cette bibliothèque, en mémoire du donateur, pour la plus grande gloire du saint patron, et pour la consolation des hommes studieux qui pourront la fréquenter avec plaisir et avec fruit. S'il forme ce vœu, ce n'est pas qu'il oublie que ses livres ne sont ni bien précieux, ni en grand nombre; mais c'est qu'il a conçu l'espérance que cette collection s'accroîtra sous les auspices d'une si glorieuse république. Les illustres patriciens, les citadins patriotes, les étrangers mêmes pourront, par la suite, l'enrichir d'une partie de leur bibliothèque et la rendre aussi considérable que les plus fameuses bibliothèques de l'antiquité. Les moins éclairés sentiront que ce monument ne sera pas inutile à la

gloire de la patrie , et le donateur se félicitera d'en avoir posé les premiers fondemens. »

Entre les ouvrages offerts par Pétrarque, il y avait un manuscrit d'Homère, qui lui avait été donné par Nicolas Sigaros, ambassadeur de l'empereur d'Orient; un Sophocle, qu'il tenait de Léonce Pilate, son maître de grec; une traduction latine de l'Iliade et de l'Odyssée par le même Léonce Pilate, et copiée de la main de Bocace, son disciple; un exemplaire de Quintilien; enfin la plupart des ouvrages de Cicéron, à la transcription desquels Pétrarque lui-même avait consacré des années. Mais il n'existe plus maintenant, à la bibliothèque Saint-Marc, qu'un très petit nombre de manuscrits provenant du legs de Pétrarque. On a laissé périr ce précieux dépôt. Les *illustres patriciens*, parmi lesquels il faut citer les doges André Contarini et Antoine Grimani; les *citadins*; les *étrangers mêmes* ne manquèrent pas à la mission que leur avait donnée Pétrarque. Il s'éleva une sorte de rivalité parmi les sa-

vans , pour enrichir la bibliothèque Saint-Marc. Son plus généreux donateur fut , au quinzième siècle , le cardinal grec Bessarion. La lettre par laquelle il annonce au doge et au sénat , le présent qu'il fait de ses manuscrits à Saint-Marc , mériterait d'être transcrite ici , si elle n'était trop longue , et si elle n'était , d'ailleurs , rapportée par M. Valery , dont le livre est dans les mains de tout voyageur en Italie.

Le cardinal avait pour bibliothécaire un savant Italien , nommé Marc-Antoine Coccio Sabellicus , que le gouvernement prit à ses gages , et qu'il chargea de rédiger les annales de Venise. Parmi ses successeurs , il faut rappeler Morelli , qui n'a pas été seulement le conservateur de la bibliothèque Saint-Marc , mais aussi son bienfaiteur , pour la collection de manuscrits qu'il lui a léguée. Les dons de Pétrarque , de Bessarion , de Morelli et de tant d'autres n'ont pas été stériles , et le vœu exprimé par eux : *que ceux qui ont le goût des bonnes études en retirent des fruits abondans* (lettre de

Bessarion), a été rempli. Dans tous les temps, les savans de l'Europe sont allés puiser à cette source féconde. De nos jours, M. Cousin a été y consulter les manuscrits de Proclus, et ses recherches lui ont fait exhumer des manuscrits grecs échappés même à Morelli.

Par ses relations avec l'Orient, Venise était une des villes où la langue grecque était le plus cultivée. C'est de Venise que sont sorties les premières éditions grecques des Aldes, si l'on ne peut dire même les premiers livres qui aient été imprimés en Italie (1). On sait la

(1) Jean de Spire a constaté son droit à l'honneur d'avoir importé l'imprimerie à Venise, par ces vers placés à la tête de son édition des épîtres familières de Cicéron, publiées en 1469 :

Primus in Adriacæ formis impressit acutis

Urbe libros Spiraë genitus de stirpe Johannes.

Wandelin et Janson, ses successeurs, perfectionnèrent les caractères. On s'était servi, pour les éditions que les inventeurs de l'art avaient publiées en Allemagne, de lettres demi-gothiques : le goût si pur de ces nouveaux imprimeurs leur fit préférer les lettres rondes. Ce perfectionnement donna aussitôt une grande réputation aux presses vénitiennes ; et les imprimeurs des autres villes, en publiant de nouvelles éditions, eurent soin, pour se concilier la faveur publique,

gloire que se sont acquise les Aldes dans l'imprimerie. Alde-Manuce, qui conçut la pensée de publier les principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité, si imparfaitement connus jusqu'alors, réunit autour de lui une société de savans, qui fit naître plus tard l'idée des académies. Parmi eux étaient André Navagier, Daniel Renier, le cardinal Bembo, Baptiste Egnazio, Fracastor, Jean-Baptiste Ramusio, Marin Sanuto, Nicolas Tartaglia. C'était un siècle d'or, dit de Thou ; *Venise était l'Athènes*.

d'annoncer qu'elles étaient faites avec des caractères fondus à Venise : *Impressum characteribus venetiis*. On rendait cet hommage à la supériorité des fondeurs vénitiens, dès 1492. Janson et Jean de Cologne paraissent avoir eu la plus grande part à ces perfectionnemens.

Venise prétend à la gloire d'avoir fait paraître les premiers journaux, au commencement du XVII^e siècle. Le nom de *Gazette* vient d'une pièce de monnaie qui avait cours alors, et contre laquelle on échangeait la feuille quotidienne.

Elle dispute encore à Christophe Colomb l'honneur de sa découverte. La célèbre mappemonde du frère Mauro, qu'on voit dans la salle de la bibliothèque, dessinée en 1460, indique le cap de Bonne-Espérance. Mais est-ce là une raison suffisante pour dépouiller le navigateur de sa gloire?

du moyen âge, fait remarquer le poète Spagnoli. N'est-ce pas à cette époque encore que parurent les plus grands artistes de Venise : Titien, Sansovino, Tintoret, les deux Bassan, etc ? Venise est civilisée, quand l'Europe est encore dans la barbarie. On ne pourrait suffire à citer les savans, dont les noms, chers aux lettres, sont écrits sur les tablettes de la bibliothèque Saint-Marc. Il faudrait commencer par nommer Guarino de Vérone, le Sicilien Jean Arispa, le Florentin François Philelphe, auxquels rien ne parut coûter pour aller à la recherche des manuscrits, et qui, suivant l'expression du Pogge, eurent le bonheur de délivrer un grand nombre d'illustres captifs retenus chez les barbares. Ces barbares étaient alors les Grecs, et ces captifs Xénophon, Pindare, Strabon, Platon, Plutarque, Lucien, Callimaque, Orphée, Arrien, Dion, Eusthate, Procope, Diodore de Sicile, et d'autres encore. Il faudrait rappeler les noms de Barbaro, de

Romulus Amaseo, ceux de Nicolas Perotti qui traduisit en latin notre Hippocrate, du médecin Rini qui publia, de concert avec André Amadio, la flore de l'Europe. Mais n'entreprenons point une énumération impossible, même en ne recherchant que les hommes qui ont donné la première impulsion à la science; nous ferions nécessairement des omissions dont les lecteurs auraient le droit de nous demander compte.

Quel luxe de richesses accumulées dans cette salle de la bibliothèque! Le plafond et les murailles sont décorés de peintures où se retrouve, en quelque sorte, toute l'histoire de la république. Au plafond se voit un des chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, l'apothéose de Venise que la gloire couronne. Autour de ce point central, sont groupés les titres militaires de la république : la victoire remportée par Etienne Contarini sur le lac Garda; la prise de Smyrne; les victoires sur le duc de Ferrare, sur Visconti, sur le prince

d'Este ; et la belle défense de Scutari par Loredan qui , avec 25,000 hommes de troupes, tint contre une armée de 60,000 Turcs. Sur les panneaux des murailles , c'est la gloire du paradis , on pourrait dire aussi bien celle du Tintoret ; la vie du pape Alexandre III, en plusieurs tableaux , par le même artiste et F. Bassan ; la conquête de Constantinople par J. Palma et Dominique Tintoret. On y remarque aussi tous les portraits des doges , à commencer par celui d'Obelerio Anthenor de Malamocco, qui obtint le dogat en 804. A la place où devrait se trouver le portrait de Marino Faliero , est l'inscription célèbre , encadrée sur un fond noir :

« Hic est locus Marini Falethri

• Decapitati pro criminibus. »

Le doge Manini , qui survécut à la république , ne figure pas dans la collection : ce n'est qu'une justice.

Le musée des antiques est annexé à la bibliothèque Saint-Marc. Nous y avons remarqué

le groupe de Lédà, celui d'un faune et de Bacchus, le soldat mort, les statues d'Ulysse, de l'Amour, de l'Abondance, de Diane, les têtes du faune et de la faunesse, d'un travail exquis, de précieux bas-reliefs, le gracieux tombeau de Cecilia Romana, qui porte cette inscription touchante :

- Dis. manibus.
- Ceciliæ. Romane.
- Romani.
- Q. Cecilius. Primus.
- Uxori.
- Amatissime(1). •

mais surtout l'enlèvement de Ganimède que l'on dit être un des chefs-d'œuvre de Phidias. On ne peut rien voir de plus gracieux, en sculpture, que ce groupe. L'aigle enlève l'enfant dans ses serres, qu'il n'ose fermer,

(1) Aux dieux mânes de Cecilia Romana, fille de Romanus: Q. Cecilius primus à son épouse chérie.

de crainte de le blesser. Il incline la tête sur son visage et le rassure du regard. L'enfant semble sentir le dieu qui le presse, et avoir la prescience de la gloire qui l'attend ; car il participe autant déjà de la nature divine que de celle de l'homme. Immortel est le génie qui crée à l'instar des dieux.

Le nouveau musée ou l'académie des beaux arts de Venise a été fondée, il y a vingt ans, par le comte Cicognara, auquel les arts sont beaucoup redevables, tant pour les travaux qu'il leur a consacrés, que pour les services éminens qu'il leur a rendus. Le local consacré à ce musée est l'ancien couvent des frères de la charité ; mais les galeries et les salles ont été mises en rapport avec leur nouvelle destination. Il est telle galerie qui pourrait servir de modèle aujourd'hui pour des constructions de même genre. Ce n'est pas leur luxe qui les distingue, mais, au contraire, leur simplicité, qui les met si bien en rapport avec leur objet. Les tableaux ne font qu'y gagner. Déjà les ou-

vrages les plus précieux ont trouvé place dans l'établissement qui semble avoir été créé à propos pour offrir un dernier asile aux monumens de la gloire de Venise. L'école vénitienne est là toute entière dans ses originales traditions. Comparée aux écoles anciennes, à celle de la Grèce et de Rome, il semble que cette école, qu'on pourrait appeler le protestantisme de l'art, a cherché, dans son œuvre, la représentation du vrai plutôt que l'idéal, l'imitation de la nature plutôt que le symbole. Est-ce progrès ou décadence? ni l'un ni l'autre. A regarder dans les temps, on voit partout des écoles rivales. Aristote auprès de Platon, Shakespeare après Virgile. Notre siècle est partagé entre deux idées. Nous avons en peinture comme en littérature, le *classique* et le *romantique*. Il en naîtra peut-être, qui sait? une école victorieuse, qui aura son règne à son tour. Il n'est, du reste, aucune école, ayant laissé des traces de son passage, qui n'ait ses chefs-d'œuvre et sa gloire.

Il n'en faudrait apporter en preuve, pour l'école vénitienne, que plusieurs des ouvrages qui sont aujourd'hui à l'académie des beaux arts : *l'Assomption de la Vierge* du Titien, tableau récemment découvert dans une église, par le comte Cicognara, et déposé au musée, après qu'on en eût donné à la paroisse, en échange, une copie d'une couleur et d'un vernis plus brillant ; *l'esclave délivré par Saint-Marc*, du Tintoret, qui a, dans cette oeuvre, la vigueur de Michel-Ange ; *la résurrection de Lazare*, par Léandre Bassan ; *le Saint-Justinien* de Bordone ; enfin *l'Enlèvement d'Europe*, par Tintoret, peinture qu'une restauration a gâtée, mais qui fut jugée digne, avec les deux ouvrages précédens, d'être mise au nombre des vingt tableaux que la France demanda à Venise, en même temps que cinq cents manuscrits de sa bibliothèque, dans les articles du traité de Campo-Formio.

Dans la disposition d'esprit qui a présidé

au rapprochement de ces souvenirs, nous ne saurions oublier le tableau de Gentile Bellini, qui représente la place Saint-Marc, à la fin du 15^e siècle, au moment d'une procession. C'est un tableau précieux pour la reproduction des costumes du temps et pour l'aspect de l'ancienne Venise, de cette Venise glorieuse que nous étions venus chercher.

Le modèle du Thésée de Canova, dont l'original est à Rome, à côté de l'Apollon du Belvédère, sans en redouter la comparaison, suivant des juges plus compétens que nous, est dans la salle des sculptures. Nous avouons pourtant que l'œuvre de Canova nous a paru plus belle isolée de l'Apollon. Mais n'oublions pas que nous n'avons point ici d'opinion à émettre, en face surtout de ce monument, si récent encore, que de pieux élèves ont élevé à la mémoire de leur maître. Au dessous d'une urne en porphyre, qui contient la main de Canova, on lit cette inscription, dont la pensée est

si noble, quoique l'expression l'ait peut-être mal servie :

Quod mutui amoris monumentum

Idem gloriæ incitamentum fiet (1).

Les salles des modèles, grâce à la générosité du comte Cicognara, passent pour les plus belles et les plus riches de l'Europe. On y voit les modèles des marbres du Parthénon, et des marbres d'Egine, la collection des dessins originaux des anciennes écoles, formée par le chevalier Bossi. Si le temps ne manquait, on voudrait revoir ou relire ces belles pages de la peinture, signées des noms de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci ; mais d'autre soins vous appellent : il est tant de monumens à visiter à Venise. Ne quittons pas, toutefois, l'académie des beaux arts, sans rappeler une anecdote qui se rapporte à son

(1) Ce monument d'un mutuel amour sera encore un encouragement à la gloire.

origine. Un des frères du couvent de la charité, Chérubin Ottale, s'était chargé de dorer, à ses frais, la voûte de la salle principale. Il demanda l'autorisation de consacrer, par une inscription, le souvenir de sa munificence. On la lui refusa. Il imagina ingénieusement alors de faire placer, dans chaque médaillon dont la salle est ornée, un petit ange ayant huit ailes. Par ce spirituel subterfuge, il réussit à inscrire son nom de Chérubin Ottale⁽¹⁾ plus de mille fois, au lieu d'une seule : vengeance de bon aloi, qui fait bien pardonner une petite vanité!

Le monument qui retrace le mieux peut-être la gloire de Venise, c'est son arsenal. Le premier levier de la puissance vénitienne fut sa marine. Dès le 8^e siècle, cette marine avait conquis Ravenne; dès le 9^e, elle avait triomphé successivement des Sarrasins, des Esclavons et des Hongrois. Plus tard, elle conquît

(1) *Ottale* signifie, en italien, huit ailes.

Constantinople, écrasa Gènes, repoussa les Turcs, et sauva la civilisation de l'Italie et du midi. Quelle gloire plus belle ?

L'arsenal a trois milles de circonférence. Des bastions, de fortes murailles l'environnent et le défendent de tous côtés. Il semble que ce soit une ville de guerre dans une ville que la paix fait fleurir. Quand seize mille ouvriers en formaient la population active, quel mouvement et quelle vie devaient y régner ! Il n'y en a plus que douze cents aujourd'hui. On les remarque à peine dans de si vastes chantiers.

A la porte d'entrée, sont les deux lions colossaux du Pirée, transportés à Venise, au 17^e siècle, par Morosini, pour attester qu'à cette époque, Venise avait succédé à Athènes dans l'empire des mers, comme dans celui des sciences et des arts. La porte est une sorte d'arc de triomphe, décoré des sculptures des élèves de Sansovino ; les quatre colonnes de marbre, qui la soutiennent, sont encore des débris ravis à Constantinople, par Henri Dan-

dolo. On a dit que ces dépouilles, ces fragmens, trophées de victoires arrachés à tant de peuples, donnaient à Venise l'air d'un Pirate enrichi. La comparaison est pleine de justesse.

Nous ne vîmes qu'en passant, les ateliers, les chantiers, les fonderies de canons, la belle corderie, et les bassins destinés à recevoir les vaisseaux. Tout était désert. Ce fut là pourtant que la république donna, en 1574, au roi Henri III, une fête si magnifique. En moins de deux heures, on construisit devant lui une galère, ou du moins on en assembla les pièces, et on la lança à la mer. Dans la corderie, magnifique construction de l'architecte Daponte, le même qui construisit le pont Rialto, se faisaient les plus longs et les meilleurs câbles connus. On sait que les vaisseaux vénitiens passaient pour durer deux fois plus que ceux des autres nations. Lorsque Pierre-le-Grand voulut créer une marine, ce fut aux Vénitiens qu'il s'adressa pour cons-

truire les deux premiers vaisseaux qu'il lança sur la mer noire. Ce fut à Venise qu'il envoya, en 1697, soixante jeunes officiers qu'il destinait à être le noyau de sa marine militaire. Il voulait s'y rendre lui-même, après son séjour à Vienne; mais une révolte le rappela dans ses états.

Dès l'année 1255, les Vénitiens étaient déjà régis par un code maritime, alors que les puissances les plus belligérantes de l'Europe pouvaient à peine mettre quelques galères à la mer. Au 15^e siècle, ils avaient institué une magistrature pour la surveillance et le perfectionnement de l'artillerie, et une école de bombardiers. Dans le 16^e, pendant la guerre contre les Turcs, de 1538 à 1540, pour n'être point pris au dépourvu, et être en état d'armer une flotte spontanément, ils avaient créé une sorte de landwher marine, dans laquelle étaient enrôlés tous les artisans de la république. Quatre mille de ces artisans, désignés par la voie du sort, étaient exercés,

chaque année, à la manœuvre des galères. Cet exercice se nommait la *Regata*. Dans la décadence de Venise, la *Regata* devint un jeu public, une sorte de lutte dans laquelle les nobles disputaient plutôt de luxe que d'habileté. Aussi, au jour du danger, Venise ne trouva-t-elle plus sa vieille marine pour la défendre.

Autrefois, il y avait onze salles d'armes dans l'arsenal : il n'en reste plus que cinq aujourd'hui. Nos regards s'arrêtèrent, dans la première, sur des arcs sauvages, des arbalètes grossières, des flèches empoisonnées. Ce furent là les premières armes de guerre. On les conserve sans doute pour que le fil de la tradition ne soit point rompu. Plus loin, les murailles sont bardées de fer et d'acier : masses d'armes, haches au double tranchant, armes d'hast, espadons, flamberges, etc. : l'homme a découvert, dans les métaux travaillés de ses mains, de nouveaux moyens pour se détruire. Viendra plus tard la pou-

dre à canon , en attendant mieux peut-être. Voici des armures de chevaliers : celle de Sébastien Ziani , le défenseur d'Alexandre III , contre Barberousse ; celle de Gatta Melata qui a sa statue sur la place Saint-Antoine de Padoue. Devant vos yeux , si l'on en croit la tradition , sont les débris de l'armure d'Atila , trouvée à Aquilée , son casque , plusieurs parties du harnais de son cheval. Ces drapeaux éclatans sont ceux de Lépante , rapportés à Venise par Moncenigo. Sur leur flamme on lit ces mots : *Il vero Dio e Mahometo suo servo*. La statue placée à côté est celle de Nicolas Pisano , avec un modèle du mortier dont il est l'inventeur.

Nous ne voulons faire ici la description ni l'inventaire d'un musée ; mais pouvons-nous ne pas nous arrêter devant l'armure de Henri IV , dont le Béarnais fit don à la république ? Il reste aujourd'hui , à l'arsenal , son bouclier , sa cuirasse , son casque , sa croix ; mais l'épée manque , cette

épée, disait-il dans sa lettre au sénat, qu'il portait à la bataille d'Ivry. Elle a été enlevée en 1797, et l'on n'a jamais pu la retrouver depuis. Louis XVIII redemanda fièrement l'armure de son aïeul, lorsque Venise lui refusa un asile, en 1795; mais la république ne la lui rendit point. Cette armure eût-elle reconquis la France, comme lorsque le Béarnais la portait? En quittant Venise, le monarque émigré effaça son nom et celui de son aïeul du livre d'or. Noble fierté! pressentait-il que le livre allait être bientôt brûlé sur la place publique.

A côté des armes sont des instrumens de supplice, ces armes de la tyrannie, qu'elle est ingénieuse à inventer, et qu'elle perfectionne avec un raffinement barbare. On remarque, parmi eux, l'instrument inventé par François Carrare, sorte d'armure dans laquelle on enfermait la victime pour la torturer, au moyen de pointes ou de clous aigus dont son intérieur était hérissé; et, du même Carrare, qui, du

reste , faisait parade de porter dans ses armes deux énormes cornes de bouc en cimier , ce cadenas honteux , qui mutilait les femmes pour conserver leur chasteté. Mais détournons les yeux d'objets si repoussans , et arrivons tout de suite , dans les salles de la marine , dans celles qu'on nomme les salles des modèles.

Là sont des galères en miniature : entr'autres , le modèle de la première galère vénitienne armée à 52 rameurs. On peut étudier l'art des constructions navales et la manœuvre des vaisseaux dans ce riche musée. Voilà le modèle du Bucentaure , et le Bucentaure lui-même , qui ne pourrait plus tenir la mer , faute de voiles et de carène , mais surtout faute d'une main d'homme pour l'y lancer ; car , à côté , voilà le tombeau du dernier marin de Venise , d'Angelo Emo , amiral de la république , mort en 1792. Au dernier de ses hommes de guerre , Venise devait le dernier de ses artistes. Rendons-lui cet hommage : elle n'a point failli à cette dette sacrée. Le mau-

solée d'Emo est de la main de Canova. Quant à Venise, on suppose qu'elle n'a point commandé pour elle-même un tombeau. Les peuples ne meurent pas.

A Venise, plus qu'en toute autre ville d'Italie, il faut visiter les églises. La plupart se recommandent par des souvenirs historiques, des objets d'art ou des tableaux précieux. On s'étonne du nombre de ces fondations pieuses, dans une ville où le peuple eut à disputer son habitation même à la mer. La richesse d'un Etat éclate dans ses monumens. Et pourtant le clergé de Venise ne fut jamais riche ni puissant. On ne le laissa pas, comme en d'autres Etats, envahir les affaires temporelles. Ce fut peut-être par cette raison même que la religion fut plus honorée et mieux servie. Quand l'église est occupée, pour ses ministres, d'intérêts matériels, la foi dépérit et s'éteint.

Notre guide ne manqua pas de nous con-

duire aux églises les plus renommées. A tout instant , notre gondole touchait terre. C'était un tableau , une statue , un tombeau qu'il y avait à voir dans telle ou telle paroisse. A celle des *Frari*, nous eûmes les deux tombeaux de Titien et de Canova. Une inscription en deux vers , sur une dalle du pavé ,

Qui giace il grand Tiziano de Vecelli
Emulator d'I Zeuxi e degli Apelli,

indique la place où l'on croit avoir été déposé le corps de Titien : chose fort incertaine , bien qu'on ait raconté que les restes de l'artiste , mort de la peste , n'ayant pas été livrés au bûcher , par une honorable exception , un frère les recueillit et les ensevelit dans son couvent.

Venise voulut élever à Titien un mausolée à cette place. Canova fut chargé de l'exécuter. Il en composa le modèle ; mais on attendit trop long-temps pour le mettre en œuvre , et Canova mourut. Sous l'impression de cette perte cruelle , on résolut de consacrer à Ca-

nova le monument qu'il avait composé pour Titien. C'était rendre au génie sa gloire. Vis-à-vis de la pierre qui porte le nom du rival d'Apelles et de Zeuxis, s'élève donc une pyramide triangulaire, en marbre de Carrare, sur laquelle est gravé le nom de Canova, avec ces mots :

Ex conlatione Europæ universe,

inscription qui a le mérite d'être trop modeste ; car le monde entier a contribué à l'érection de ce monument. La souscription ouverte à Venise fut non seulement remplie sur le continent, mais encore dans les deux Amériques.

Ex conlatione orbis,

eût donc été plus exact. Aux grands hommes, la reconnaissance du monde.

Les élèves de Canova ont dignement payé leur tribut à la mémoire de leur maître. Ils exécutèrent gratuitement les figures qui sont

placées sur les degrés du mausolée, et qui montrent tant de douleur :

Exstinctum crudeli funere vatem

Flebant.

De toutes les églises de Venise, celle qui nous frappa le plus, par son caractère religieux, ce fut *Saint-Georges-Majeur*. On dit l'église du *Rédempteur* le chef-d'œuvre de Palladio, que sera donc Saint-Georges-Majeur, du même architecte ?

En entrant dans ce temple, il semble que la majesté de Dieu y repose, visible au regard de l'homme. Et toute la grandeur du monument est dans sa simplicité peut-être. Une nef composée de six pilliers massifs, sculptés sur leurs pans d'une double colonne en relief, d'ordre corinthien ; une coupole élancée, entourée d'une galerie à jour ; une voûte, pure comme celle du ciel, qui couronne le chœur et le maître-autel ; quatre évangélistes portant un globe, sur lequel pose le Dieu dont la puissance symbolique est écrite en un triangle d'or ;

voilà l'ensemble de l'édifice. A l'entrée du chœur, deux statues en bronze, d'un travail achevé, l'une représentant Saint-Etienne, l'autre le patron de l'église, Saint-George terrassant un dragon ; à son extrémité, un jubé dont les élégantes sculptures retracent la vie de Saint-Benoît ; dans toute la longueur de la voûte, des lampes nombreuses, suspendues par des chaines de fer dont chaque anneau représente la croix sainte ; voilà ses seuls ornemens. Sans autres richesses, ce temple est le vrai temple de Dieu. Telles sont ses harmonies, son recueillement, si l'on peut parler ainsi, que, lorsque le jour y arrive par des vitraux dérobés au regard, il semble que ce soit le Dieu lui-même, le Dieu toujours caché qui le pénètre et l'éclaire. Si la pensée religieuse s'est jamais traduite en signes matériels et sensibles, c'est assurément dans cette œuvre sublime de Palladio. Au génie tout est donc possible ; et l'intelligence de l'homme est une ombre de l'intelligence divine !

Nous nous donnâmes un jour pour visiter les îles voisines de Venise, en regrettant de ne pas en avoir un de plus pour aller jusqu'aux *Murazzi*.

Les fabriques de perles, d'origine si ancienne, de l'île de Murano nous attirèrent d'abord. Nous vîmes travailler, dans l'ardente fournaise, ces célèbres manufacturiers, dont Henri III anoblit les ancêtres, émerveillé qu'il était des produits de leur travail. Nous suivîmes toutes les transformations que subit la silice, terre que nous foulons aux pieds, avant qu'elle devienne perle, vase ou tissu merveilleux (1). Ne méprisons rien : le diamant est dans le charbon, que nous employons aux usages les plus vulgaires. Ainsi, la vérité est enveloppée dans la pensée universelle et commune : il ne faut que savoir l'en dégager et la mettre en lumière. Les gentilshommes

(1) On fait à Venise des tissus de verre pour tentures.

émérites de Murano nous firent souffler dant leurs tubes pour nous initier aux procédés de leur industrie. C'était à qui mieux mieux parmi nous. Mais il nous fut dit ensuite qu'il était d'usage ,

(Quod volet usus,
Arbitrium est et jus et norma)

de remplir de vin les vases qu'on avait fabriqués. Nos vases étaient des outres : il fallut s'exécuter de bonne grâce.

De Murano, notre gondole nous conduisit au jardin des Français, ainsi nommé, parce qu'il fut créé durant notre courte domination en Italie. Cette promenade est le seul lieu planté d'arbres qu'il y ait à Venise ; car on ne peut tenir compte du jardin du Vice-roi, qui n'a pas un arpent ; et pourtant, en quelque temps que ce soit, la promenade des Français n'est fréquentée de personne. Enfermé dans ses rues étroites, dans ses *calle* obscures, le Vénitien ne sent-il donc pas le

besoin de la terre et de la végétation? Pour nous, c'était un vrai bonheur de retrouver de la verdure à Venise; elle nous avait manqué depuis que nous avions quitté la terre ferme.

Notre gondole cotoya le Lido, de si poétique souvenir, mais n'y aborda point. Elle alla toucher l'île Saint-Lazare, ou des Arméniens, qui était moins distante. Un intérêt s'attache à tout débris d'une ancienne gloire. Les Arméniens ont cessé d'être un peuple : leur dernière colonie est à l'île Saint-Lazare. Au commencement du 18^e siècle, quelques prêtres Arméniens s'étaient établis à Modon, dans la Morée, sous la protection des Vénitiens. Ils en furent chassés, avec leurs protecteurs, par les Turcs en 1715. Ils vinrent alors chercher un asile à Venise, qui leur fit don de la petite île de Saint-Lazare, laquelle avait été autrefois un lazaret. Le chef de ces religieux, Néchitar, était un homme savant et zélé : il fit de son couvent une école pour les jeunes

gens de sa nation , et une congrégation qui envoyait des missionnaires dans le levant ; il y fonda une académie, une bibliothèque , et une imprimerie qui a déjà publié un grand nombre d'ouvrages arméniens.

Dom Pasquale est aujourd'hui le successeur de Méchitar et le directeur du couvent de Saint-Lazare. Il vint gracieusement recevoir notre visite et nous faire les honneurs de sa communauté. Ce vénérable religieux enseigna l'arménien à lord Byron , et travailla, avec lui, à une grammaire anglo-arménienne dont il nous montra un exemplaire. L'élève dut éprouver une vive sympathie pour le maître , de même que le maître se sentit heureux auprès du poète. Dom Pasquale a la plus belle physionomie ; son regard est pénétrant, sa parole expressive. Il parle de lord Byron avec affection et chaleur. On l'a bien calomnié, nous disait-il. Et remarquant que l'un de nos amis prenait quelques notes : j'espère , que vous ne direz pas de mal de nous , comme lady Morgan et M. Daru qui

nous ont traités de schismatiques. Sachez bien que nous sommes catholiques et purs catholiques.

Sous les auspices de notre bienveillant *cicerone*, nous parcourûmes l'établissement, nous visitâmes l'église, la bibliothèque, les ateliers d'imprimerie. Dans la bibliothèque on nous fit voir plusieurs beaux et curieux manuscrits, entr'autres une bible arménienne que l'on fait remonter au 3^e siècle. Trois presses sont en pleine activité dans les ateliers. L'établissement s'occupe surtout d'éducation. Il imprime, en arménien, pour ses élèves, de bonnes éditions des livres les plus utiles et les plus estimés sur cette matière : il travaille pour les savans, à une collection complète et à des éditions critiques des écrivains de sa nation, depuis le quatrième siècle, époque la plus brillante du peuple Arménien, jusqu'au quinzième. Dom Pasquale nous présenta un livre sortant de ses presses qui renferme l'oraison dominicale en vingt-

quatre langues. Le vénérable père sait toutes ces langues , comme un autre Mezzofante. Comment un homme de ce mérite reste-t-il enfermé dans un couvent, dans une petite île qui n'a pas un mille de tour? Nous nous faisons cette question, en quittant les Arméniens. Mais réfléchissant mieux aux choses de ce monde, et regardant fuir derrière nous cette petite terre décorée d'arbres et de treilles verdoyantes, nous nous primes à dire que la vie passe vite partout ; qu'elle est la même sous tous les cieux ; que ce n'est pas le mouvement des villes qui la fait plus complète et plus belle ; qu'elle peut être pleine et remplie, en tous lieux, par les jouissances du cœur et les méditations de l'esprit ; que dans cette retraite des Arméniens, entre la mer et le ciel, on est déjà plus près de la dernière patrie. Oui, la vie est partout ; et partout aussi, et à tout instant, elle nous fuit. C'est surtout ce qu'il faut se dire en quittant Venise,

où la destinée ne nous a donné, à nous ,
que trois jours pour regarder , dans le
passé, le mouvement et le travail de treize
siècles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

onné, à nous,
der, dans le
travail de treize

ONT.

1880, 1881. 1882.